

PHILIPPE LANNION

CONTES ET LÉGENDES DE CHAMPAGNE



FERNAND NATHAN

CONTES ET LÉGENDES DE TOUS PAYS

**CONTES ET LÉGENDES
DE
CHAMPAGNE**

**Par
Philippe Lannion**

Illustrations : Philippe Degrave

Éditeur : Nathan

Année de parution : 1950

AVANT-PROPOS

Un proverbe le prétend :

Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois, cela fait...

Mais jamais proverbe n'a été moins justifié. Ce dicton calomnieux a dû être inventé par quelque Picard ou quelque Bourguignon jaloux de la Champagne, de ses plantureuses campagnes, de ses blés et de ses vins. Pure invention et jugement exactement contraire à la réalité : si on se penche sur le folklore, les traditions et les coutumes du pays champenois, on voit en revanche se dégager comme principaux traits de caractère de ses habitants la finesse et la malice.

C'est ce trait qui frappe Taine – Champenois des Ardennes, il est vrai, et pourtant, porté à l'indulgence : « Avec la Champagne, écrit-il, la variété et la gaieté commencent. Tout y semble maniable et civilisé. L'homme n'y est point alourdi ni exalté, mais y a un air de finesse et d'agrément. » Et d'attribuer à cet air et à cette finesse, les qualités du bonhomme La Fontaine, à propos de qui il trace ce portrait du Champenois.

La malice, elle existe dans la plupart des contes champenois. Les héros de ces contes, sont rarement dupés. Bien au contraire, c'est

l'étranger, le lourdaud qui visite ce pays que l'on moque. C'est lui la victime des tours et des facéties que l'on se plaisait à évoquer le soir à la veillée. Il arrive parfois, sans doute, qu'un Champenois soit le héros de quelque fâcheuse mésaventure : soyez sûrs qu'à l'épilogue, il parviendra à se débrouiller et à rétablir une situation compromise.

Les contes champenois sont essentiellement facétieux. Ils font rarement appel au surnaturel et il est curieux de constater combien est pauvre le rôle qu'y jouent le Diable, les lutins, les sorciers ou les fées ; il est des provinces où le Malin est le grand acteur de la littérature orale. En Champagne, il apparaît fort rarement. En doit-on conclure que les Champenois, gens pratiques, les pieds solidement posés sur le sol, ne croient pas à l'intervention diabolique ? M'est avis plutôt que c'est le Diable qui ne tient pas à se frotter aux Champenois. Il sait trop bien qu'il sera finalement déçu. Il a renoncé à jouer les Champenois : quel meilleur témoignage apporté à l'esprit de finesse des habitants ! Et s'il lui échoit de tenter sa chance, il se gardera bien le plus souvent de se présenter sous son aspect naturel, griffes dehors et cornes au vent. L'ennemi du genre humain prendra un déguisement. C'est sous les apparences d'un beau gentilhomme, d'un grand seigneur, voire d'une jolie femme que le Tentateur se manifestera à ceux qu'il veut entraîner. Mais sa victime est plus maligne que lui. En dépit de ses somptueux accoutrements, elle reconnaîtra bien le Malin à l'odeur de soufre qu'il dégage. Elle ne se laissera pas tromper.

Si les habitudes populaires reflètent ainsi le caractère des gens qui les maintiennent, elles se font aussi et fréquemment l'écho de leurs préoccupations. L'on est frappé, quand on recueille les contes

de Champagne, du rôle considérable qu'y jouent les fontaines et les eaux vives. Ce n'est pas pourtant que les sources et les rivières fassent défaut sur son sol. Mais il semble que les premiers occupants de ce sol, les défricheurs du haut Moyen Âge, aient été sensibles à l'attrait des ruisseaux ou des fontaines. Certes, en ce pays comme ailleurs, les sources étaient l'objet d'un culte païen que les évangélisateurs s'efforcèrent d'arracher. Ainsi peut-on expliquer les légendes de saint Gengoux ou celle de saint Trézain et de sainte Berthe, que nous n'avons point manqué d'évoquer. L'on aurait pu en choisir d'autres. Les Champenois aiment les décors animés par le cristal d'un ruisseau qui court entre les prés : et, du moment qu'on ne leur demande pas d'en boire, ils affectionnent vivement les eaux.

Mais les contes les plus merveilleux de ce pays ne vont jamais sans une pointe de bon sens et de réalisme. L'on aime « dayer » les gens, se moquer d'eux ; l'on aime – l'on aimait – à la veillée, raconter des histoires. Si ces histoires n'ont pas quelque trace de vraisemblance, elles ne plaisent pas. Et c'est encore un trait de caractère qui est bien révélateur.

Ces contes, ces légendes, voilà bien longtemps que des chercheurs patients se sont efforcés de les recueillir. Il y aurait grande injustice à n'en pas citer quelques-uns. Dès le milieu du dix-neuvième, le comte de Chevigné publiait des contes rémois qui n'étaient qu'un trompe-l'œil. Car ces contes galants en vers, à la manière de La Fontaine (à la manière seulement...) n'empruntaient à peu près rien aux traditions populaires et le livre serait depuis longtemps tombé dans l'oubli s'il n'avait eu la chance d'être illustré, et délicieusement illustré, par Messonnier.

Autrement appuyé sur de sérieuses recherches, le livre de M. Guillemot nous introduit vraiment au milieu des traditions, des

coutumes et des légendes de la Marne. Par son métier de Vérificateur des Poids et Mesures, M. Guillemot était amené à parcourir les campagnes. Il a pu recueillir lui-même maintes légendes qu'il transpose avec un tact suffisant.

Quinze ans plus tard, M. l'abbé Louis Lallemant nous fait connaître le folklore de l'Argonne, cette partie de la Champagne qui en constitue un des pays. Lui aussi, M. Lallemant, a entendu conter les récits dont il se fait l'écho : il va jusqu'à citer les noms des bonnes femmes auprès desquelles il les a recueillis. Comment ne pas lui faire pleine confiance !

Il faut se féliciter que ces traditions aient été ainsi relevées avant qu'elles ne disparaissent. Il est certain que les deux guerres mondiales ont porté un coup fatal à des coutumes qui se survivaient déjà avant 1914.

Depuis cette date, que de villages de Champagne ont été intégralement bouleversés, au point qu'en 1918 il n'en restait plus pierre sur pierre. Avec l'église ou les ruines du château, avec les vieillards qui ont quitté le pays et n'y sont point revenus, c'est tout un passé qui a disparu. Et ces bourgs où s'étaient déroulées ces légendes que nous évoquons, ces villages qui servaient de cadres à des récits populaires ont brusquement conquis une célébrité dont ils se seraient d'ailleurs bien passée. Quand on cite leurs noms, on oublie les légendes pour ne plus évoquer que les sanglants combats dont ils ont été le théâtre. À Perthe-les-Hurlus, on ne songe plus aux mésaventures de saint Gengoux pour ne plus se rappeler que la terrible offensive de Champagne, et de même à Somepy, à Courtisols, en Argonne ou ailleurs. Qui penserait à répéter qu'avant d'avoir les honneurs du communiqué, le Chemin des Dames était, aux temps fabuleux, le rendez-vous des fées ? Et la fatale forêt des Ardennes est encore semée de barbelés... Ainsi

s'effacent et reculent des légendes pour faire place à d'autres récits qui, à leur tour, dans quelques siècles, dépouillés de leur horreur et de leur misère, entreront dans le cycle et deviendront légendaires.

Historiquement et géographiquement, les Ardennes appartiennent à la Champagne. Mais elles en constituent un vaste territoire au caractère vraiment distinct et personnel. L'épaisse forêt où naquirent tant de légendes, celle de saint Hubert ou des Quatre Fils Aymon, la verdoyante et pittoresque vallée de la Meuse sont vraiment différentes des paysages champenois et, si on a fait place en ce volume à quelques contes d'origine strictement ardennaise, nous ne nous dissimulons pas combien notre entreprise était hardie, car un volume tout entier aurait pu être consacré à un terroir si attachant.

Aussi bien, les recueils de ce genre sont nombreux. Le modèle du genre a été, dès 1890, fourni par Meyrac qui a, pour les Ardennes, fait une œuvre analogue et aussi importante que celle de Sédillot pour la Haute-Bretagne. Il est d'ailleurs curieux de constater que des thèmes se retrouvent ici ou là ; mais quoi, seul le profane pourra être vraiment surpris. L'on sait bien que le fonds de nos traditions populaires est commun à la plupart de nos provinces de France, et qu'on le rencontre même chez des peuples très lointains, en Russie, voire en Extrême-Orient.

Comme toutes les terres d'un accès malaisé, les Ardennes ont, mieux que d'autres provinces, conservé coutumes et légendes que l'on racontait le soir à la veillée. Ces contes souvent farcis de mots ou d'expressions du terroir (parfois difficilement compréhensibles) ont gardé une saveur et une couleur d'une vive originalité. Il s'y trouve, comme en Champagne, une apparence de raillerie et de

finesse qui en constitue une des caractéristiques, mais il fait une part plus importante au merveilleux.

Les recueils de contes ardennais sont innombrables. Nous avons cité Meyrac ; c'est un des meilleurs, et nous en avons tiré la substance de la plupart des contes ardennais que l'on trouvera ici. D'autres conteurs plus récents ont donné à leurs écrits un tour plus littéraire. Mais le récit véritablement populaire se passe de toute littérature. Peu lui chaut les expressions nobles et les formes choisies. Les enfants (et les grandes personnes ont, de ce point de vue, souvent gardé une âme enfantine) ne recherchent que leur plaisir et l'intérêt de l'aventure, quand le conteur commence « Il était une fois... ».

P. L.

CONTES DE LA LÉGENDE DORÉE

La fontaine de saint Gengoux



E Mesnil, les Hurlus, Perthes, les noms de ces villages de la Champagne blanche, aux confins du Perthois et du Tardenois, ont eu souvent, durant la première guerre mondiale, les honneurs du communiqué. Mais bien avant les luttes opiniâtres qui s'y déroulèrent en 1915, ils possédaient dans le folklore champenois une fameuse célébrité. Si vous interrogiez en effet un habitant de la contrée, il vous répondait toujours : « Le Mesnil, oui, bien sûr ; c'est le village qui a perdu sa fontaine. »

Perdre une fontaine dans un pays où l'eau se rencontre aisément, l'on assurera qu'il s'agit là d'une étrange mésaventure. Mais il faut reconnaître qu'elle était amplement méritée et que les habitants du Mesnil, des Hurlus et de Perthes n'eurent à s'en prendre qu'à eux-mêmes de leur triste sort.

Écoutez plutôt comment l'événement se produisit... Or donc, en ces temps-là, qui étaient des temps très lointains puisqu'ils se situent au milieu du huitième siècle, durant le règne de Charles Martel, vivait un homme sage et pieux qui répondait au nom de Gengoux. Il était de race noble ; il avait combattu aux côtés de son souverain. Peut-être était-il près de lui quand Charles avait battu

les Infidèles près de Poitiers ? Après avoir vaillamment servi le roi, il était rentré chez lui, dans son château fort, au pays lorrain. Il partageait alors son temps entre la prière, la charité et les exercices physiques. Car Gengoux était un grand chasseur devant l'Éternel.

Son goût pour la chasse l'entraînait souvent hors du logis. Il trouvait là sans doute un excellent remède aux tracas que lui donnait son épouse. Celle-ci était passablement acariâtre et désagréable. Le Ciel ne l'avait-il pourvue de tels défauts que pour exercer la patience de Gengoux et lui valoir de plus grands mérites ? C'est fort possible ; mais l'excellent seigneur estimait qu'il était préférable de ne pas mettre trop longtemps sa charité et sa douceur à l'épreuve. Aussi prenait-il volontiers le large. Dans les forêts profondes et giboyeuses, il oubliait ses soucis... et son épouse.

Son amour de la chasse l'amenait souvent dans la région perthoise où les trois villages que nous avons cités s'étaient groupés autour d'une même église, et surtout autour d'une délicieuse eau fraîche et gaie qui sortait de terre pour se répandre en une large fontaine. De hauts peupliers formaient alors au-dessus de cette eau vive un rideau frissonnant. Et autour de cette vasque naturelle, les maisons s'étaient établies.

Les habitants étaient très fiers de leur fontaine ; elle constituait pour eux une richesse perpétuellement renouvelée : les femmes venaient battre leur linge mouillé au bord de l'eau ; le soir, les paysans y conduisaient les troupeaux qui se désaltéraient largement. Et toute la journée, les gamins du village jouaient sur le placitre⁽¹⁾, près de cette précieuse fontaine.

La fontaine de Perthes était évidemment considérée dans tout le pays alentour comme une fontaine miraculeuse. Certes on avait bien prêché le christianisme aux paysans de la région. Mais leur religion

restait encore assez superficielle. Le temps n'était pas loin où l'on rendait aux eaux un culte traditionnel. Aussi, les bonnes gens continuaient-ils à garder pour leur fontaine un attachement superstitieux. Ils pensaient qu'elle était vouée à quelque divinité païenne. Il est vrai qu'en se penchant au-dessus de l'eau, ils croyaient voir danser des sables d'or qui scintillaient au soleil. N'était-ce pas la preuve des vertus obscures attachées à la source ? Rien ne pouvait les empêcher de lui rester fidèles.

C'est pourquoi les jeunes filles avaient coutume de venir jeter des épingles dans l'eau. Si l'épingle surnageait, il était sûr que la bonne déesse les protégerait et leur accorderait la grâce de trouver un époux dans l'année. Les femmes mariées venaient implorer la déesse pour obtenir un enfant. Les vieillards eux-mêmes penchaient leur corps fatigué au-dessus de l'eau et en recueillaient quelques gouttes dans le creux de la main afin de recouvrer vigueur et santé. La nuit, on venait apporter de naïfs présents à la déesse des eaux. Enfin, certains jours de l'année, tout le village se retrouvait autour de la fontaine pour de joyeuses rondes qui s'achevaient trop souvent en véritables bacchanales païennes...

Tout cela, Gengoux l'ignorait ; quand il s'approchait de la fontaine de Perthes, après une rude journée de chasse, c'était seulement pour lui demander quelques gorgées d'eau rafraîchissante. Pieux et craignant Dieu, il était bien trop bon catholique pour s'attacher à d'aussi vaines superstitions.

Cependant, il n'avait pas été sans remarquer quelques-unes des pratiques dont la fontaine était l'objet. D'un pied dédaigneux, il lui était arrivé à plusieurs reprises de repousser dans l'eau les offrandes qui étaient déposées sur la margelle de la fontaine. Une fois ou deux, il avait haussé les épaules en voyant quelque jeune

filles pencher son minois au-dessus de la surface liquide et l'interroger anxieusement en jetant des épingles. Mais il ne pensait pas que le mal fût si profond.

Les gens de Perthes et du Mesnil s'étaient habitués à voir ce vieux bonhomme surgir des forêts et s'approcher de leur fontaine. Ils avaient bien observé ses manières étranges qui contrastaient avec celles des gens de leur pays. Cependant, ils ne disaient rien. Les lavandières, qui faisaient marcher si souvent leurs battoirs et leurs langues, s'écartaient quand il s'approchait de l'eau. Les gamins riaient bien un peu sous cape en voyant son accoutrement ; cependant, ils n'osaient pas se moquer ouvertement de Gengoux.

Ce bel accord ne dura pas et la guerre éclata brusquement entre Gengoux et les habitants de Perthes.

Un matin, l'ermite-chasseur était arrivé d'assez bonne heure à la fontaine, après avoir passé la nuit en prières dans les bois. Il se proposait de s'y laver et de se désaltérer. Quelles ne furent pas sa surprise et sa colère en découvrant que plusieurs gamins du village s'efforçaient de noyer dans l'eau plusieurs bestioles dont ils s'étaient emparés :

— Enfants, n'avez-vous pas honte de faire ainsi souffrir des bêtes ? Ce sont aussi des créatures du Bon Dieu.

Les gamins, sans prêter attention aux propos de Gengoux, poursuivirent leur jeu cruel.

Le saint prit alors un bâton et le leva contre les enfants qui se dispersèrent en piaillant comme une volée de moineaux.

Mais les mères ne furent pas contentes :

— De quoi se mêle-t-il, ce vieux bonhomme ? Est-ce que nous lui demandons quelque chose ? Nos enfants ont bien le droit de faire ce qui leur plaît.

Depuis ce jour, les gamins ne songèrent plus qu'à tirer vengeance

de l'ermite.

Ce fut bien pis quelque temps après. Gengoux surgit un après-midi près de la fontaine. Les laveuses étaient à leur poste. À la suite d'un geste maladroit l'une d'elles laissa échapper son battoir qui s'enfonça dans l'eau. Furieuse, elle lança un blasphème sonore.

En entendant ainsi profaner le nom du Seigneur, Gengoux frémit et sévèrement fit observer à la femme qu'elle venait de se rendre coupable d'un grand péché mortel.

À ces mots, toutes les laveuses qui, décidément, étaient restées à demi païennes, éclatèrent de rire et, toutes, à qui mieux se mirent à injurier le saint en mêlant à leurs quolibets, pour le peiner, d'autres affreux blasphèmes.

Vainement, Gengoux tenta-t-il de les faire taire. Il dut s'enfuir sous les huées.

Comme il était patient et charitable, il revint pourtant à Perthes et tenta, par ses propos, de ramener les femmes à de meilleurs sentiments. Mais ses discours ne produisirent aucun effet. Enfin, il renonça à évangéliser ces méchants chrétiens. Entre eux, la rupture fut complète : Gengoux ne revenait plus à Perthes.

— Bon débarras, disaient les femmes entre elles. Ce bonhomme-là n'avait pas besoin de venir rôder autour de notre fontaine...

Elles ne se doutaient pas de la puissance infinie que le Ciel avait donnée à l'ermite et ignoraient quel terrible châtement allait bientôt les punir de leur méchanceté...

Cet été-là, il faisait une chaleur écrasante, torride. Depuis le début du mois de juillet, pas une goutte d'eau n'était tombée sur la terre. Le sol était craquelé par la sécheresse. Le ciel était implacablement bleu et s'il s'élevait parfois un léger vent, il ne déplaçait que des souffles brûlants.

Les gens et les bêtes souffraient de la chaleur. Mais pourtant, la fontaine de Perthes gardait toute son abondance et sa fraîcheur. Aussi, l'on devine combien elle était appréciée ; de tous les environs, l'on y menait boire les troupeaux ; au crépuscule, les filles venaient remplir leurs cruches et les femmes se plaisaient à rafraîchir leur visage dans son eau claire. Plus que jamais, la bonne fontaine paraissait une divinité secourable.

Durant l'après-midi, les gamins, étourdis par la chaleur, faisaient la sieste au pied des grands peupliers qui ombrageaient la source. Ce jour-là, tout paraissait engourdi dans le village. Les poules elles-mêmes avaient cessé de caqueter à travers les ruelles en cherchant leur festin et les chiens tiraient la langue, les commères se taisaient. Fallait-il qu'il fasse chaud !

C'est alors que l'on vit apparaître au coin de la place l'ermite Gengoux. Il y avait plusieurs mois qu'on ne l'avait vu au village. Il paraissait avoir renoncé à convertir ces obstinés.

Le pauvre ermite ! Il semblait harassé, couvert d'une sueur qui lui coulait du front jusqu'aux jambes. Ses pieds nus étaient gonflés et douloureux. Il marchait difficilement.

Évidemment, il n'avait quitté ses bois et effectué ce long trajet que pour se désaltérer au bord de la fontaine. Il s'approchait. Un gamin, entendant des pas, ouvrit les yeux et aperçut son vieil ennemi.

Craignit-il que l'ermite ne souillât l'eau pure de la source ? Jugea-t-il venu le moment de se débarrasser de cet importun ? Le méchant drôle, se dressant, saisit une poignée de sable et la jeta à la tête de l'ermite au moment où celui-ci s'agenouillait pour boire un peu.

Surpris et à demi aveuglé, Gengoux poussa un cri de douleur et de colère. Cette fois la mesure était comble et les gens de ce

village maudit allaient supporter les conséquences de leur cruauté.

D'un geste brusque, le saint se débarrassa de la besace qu'il portait toujours sur l'épaule. Il l'ouvrit largement, puis, d'un coup de bâton, il frappa l'eau de la fontaine.

L'on assista alors au spectacle le plus extraordinaire : l'eau se mit à bouillonner ; elle s'éleva, dépassa la margelle et, en un mince filet, vint peu à peu remplir le sac de Gengoux. À mesure que l'outre se remplissait, le niveau de l'eau baissait dans la vasque. Bientôt, il n'y eut plus que quelques flaques ; bientôt, le sol apparut encore humide. L'ermite avait fait entrer toute l'eau dans son sac.

Il en tira alors les cordons, reprit son bâton et, hop ! d'un coup de reins, chargea la besace sur ses épaules.

Puis, sans se retourner, prit le chemin de la forêt.

Les femmes et les gamins avaient assisté, muets de stupeur, à l'enlèvement de leur fontaine. Ils croyaient d'abord qu'il s'agissait d'une plaisanterie. Mais, quand ils constatèrent que la vasque était vide, que l'eau était tarie, ils se mirent à pousser de grandes clameurs, des exclamations dans la direction du saint. Certains se mirent à sa poursuite. Il était déjà loin. Au faîte de la colline, on n'apercevait plus que sa maigre silhouette qui se hâtait vers l'autre versant. Gengoux marchait bon train, soutenu par l'idée d'avoir satisfait sa colère et vengé les injures qu'on lui avait pendant si longtemps lancées à la tête. Quand il s'aperçut qu'on le poursuivait, il se mit à allonger le pas. Mais il n'eut pas besoin de courir longtemps ; les gamins renoncèrent bientôt à le rejoindre et s'en revinrent tête basse.

Autour de la fontaine vide, les femmes pleuraient. Déjà le sol de la vasque, sous l'effet du soleil brûlant, était tout asséché :

— Qu'allons-nous devenir ? disaient-elles ; notre bonne fontaine est partie. Il nous faudra aller quérir de l'eau au bas de la vallée...

— Plus de source, plus d'épingles. Nous faudra-t-il donc rester filles ? disaient de leur côté les bachelettes.

Et chacun de se lamenter.

Ce fut bien pis quand les hommes revinrent des champs ; ils conduisaient, comme chaque soir, les troupeaux qui venaient s'abreuver. Les bêtes se pressaient, se bousculaient pour arriver les premières à la fontaine. Hélas, quelle déception ! Plus une goutte d'eau. Les meuglements s'élevèrent dans la paix du soir.

À ce concert, se joignirent aussi les cris et les grondements des laboureurs quand ils apprirent ce qui s'était passé : « C'est de votre faute, dirent-ils aux femmes. Votre conduite nous a valu ce beau résultat. Eh bien, vous en porterez désormais le poids, car c'est vous qui irez maintenant chercher l'eau au loin. » Et il y eut plus d'une querelle de ménage et plus d'une violente dispute dans les maisons de Perthes.

Cependant, Gengoux continuait sa marche vers la Lorraine. Dans sa besace, au contact d'une mystérieuse poudre noire qu'il avait jetée, l'eau s'était solidifiée. Mais elle pesait tout de même assez lourd. Aussi, quand le soleil fut couché, il éprouva le besoin de se reposer.

Il était parvenu à Wargemoulin, au bord d'une autre rivière qui s'appelait la Tourbe. Il s'étendit sur la rive, but à longs traits. Personne ne vint cette fois le troubler. Et, comme il était bien las, il alla s'étendre auprès d'un arbre et ne tarda pas à s'endormir.

Le lendemain, dès l'aube, quand il voulut repartir, il constata avec surprise que sa besace était moins lourde. Il regarda autour de lui et, avec étonnement, vit une eau limpide qui sourdait maintenant près de lui : au contact de la bonne terre nourricière, toute chaude encore des rayons éclatants du soleil, une faible partie de la source

captive était retournée à l'état liquide ; quelques gouttes s'étaient échappées du sac et, en murmurant de bonheur, avaient regagné la rivière voisine.

Gengoux reprit son chemin ; il marcha longtemps, longtemps. Enfin, il arriva à Varennes. La terre de ce pays lui appartenait. C'est là qu'il abandonna son fardeau. La source de Perthes restait solidifiée. Alors, d'un coup de bâton miraculeux, Gengoux creusa le sol et l'eau se remit à bouillonner.

Mais la fontaine ne s'est jamais consolée d'avoir été exilée dans le vallon lointain. Elle n'a pas retrouvé sa chanson d'autrefois. Elle coule lentement, sans bruit, dans cette terre argileuse, lourde et froide.

Parfois cependant, les jours de grand vent, elle s'agite un peu, elle semble se plaindre. La source de Perthes pleure toujours son village perdu...

La légende de sainte Eulalie



ÉLÈBRE dans la littérature du Moyen Âge, parce que sa vie fut écrite en langue vulgaire dès la fin du neuvième siècle, sainte Eulalie l'est également dans le folklore champenois et plus exactement briare. Elle est en effet vénérée dans deux paroisses, qui se la disputent même un peu, et l'on verra à la suite de quelles circonstances les paroissiens de ces deux villages, Léchelle-le-Franc et Corrobert, furent amenés à se brouiller au sujet des restes vénérés de cette sainte.

On sait qu'Eulalie était Espagnole d'origine et, exactement même, Catalane. Elle vivait à la fin du quatrième siècle aux environs de Barcelone. Elle se convertit à la religion chrétienne au grand dépit du gouverneur romain de la province qui s'appelait Dacien. Ce Dacien là voulait naturellement l'obliger à apostasier. Eulalie s'y refusa et, pour échapper aux sollicitations et aux menaces de son persécuteur, elle finit par s'enfuir. Elle marcha longtemps, longtemps. Enfin, elle s'arrêta aux environs de Montmirail. Le paysage lui parut charmant. Au sommet de la colline, elle embrassait tout le déroulement des forêts et des prés, et ce terroir, si différent de sa Catalogne natale, lui plut. Et puis,

toute cette région était à peine encore convertie au christianisme. Il y avait donc, pour Eulalie, un fameux travail à accomplir. Courageusement elle se mit à l'œuvre.

Elle s'établit dans un lieu retiré, aux confins des deux villages de Corrobert et de Léchelle-le-Franc. Elle n'avait, pour elle, qu'un médiocre abri. Mais son désir était de bâtir là une chapelle afin de grouper autour d'elle les nouveaux chrétiens.

Construire un tel édifice, quand on ne possède aucune ressource et que l'on n'est qu'un enfant de treize ans, l'on conviendra que l'entreprise pouvait sembler chimérique et irréalisable. Mais Eulalie était de ces intrépides apôtres dont la foi soulèverait des montagnes.

Une première difficulté l'arrêta pourtant. Dans le site qu'elle avait choisi, il n'y avait pas d'eau. Eulalie était contrainte de l'aller quérir à une source qui se trouvait à une bonne distance. Elle devait la ramener dans un seau qui était bien lourd pour ses maigres forces. Certes, elle se montrait adroite et, bien que le seau fût toujours rempli jusqu'au bord, elle n'en laissait jamais perdre une goutte sur le chemin du retour. Mais que de temps perdu et que de fatigue inutile !

C'est alors que Dieu se manifesta à elle par un premier miracle. Pour l'aider dans sa besogne, les paysans du voisinage qui n'étaient pas de méchantes gens, bien qu'encore un peu païens, avaient prêté un bœuf à Eulalie. Celle-ci commanda à ce bœuf, qui répondait au nom poétique et agreste de Romarin :

— Allons, Romarin, pique le sol.

Et de sa corne docile, le bon Romarin, avec un sourd meuglement, fonça vers la terre humide et grasse et l'y ficha si profondément qu'il eut toutes les peines du monde à l'en retirer. Mais, ô miracle, du trou ainsi creusé jaillit une eau fraîche et

limpide qui ruissela sur la terre, si abondante qu'elle donnait l'impression de ne jamais tarir.



Et de fait, la fontaine coule toujours, et on l'appelle, bien entendu, dans le pays, la fontaine de Sainte-Eulalie.

Posséder de l'eau à portée de la main, quand on veut construire, est chose bien nécessaire, mais insuffisante. Pour transporter les pierres, Eulalie eut encore recours à ce brave Romarin. Et la courageuse bête, en un seul voyage, monta au faîte de la colline quatre énormes pierres qui servirent de pierres d'angle au petit édifice.

Du coup, les gens du pays, émerveillés par le courage de la jeune ermite, n'hésitèrent plus à lui venir en aide. Une troupe de maçons qui passaient par là – les maçons voyageaient volontiers en troupe et étaient d'humeur vagabonde – vint offrir ses services à Eulalie. Celle-ci les accepta volontiers :

— Mais ce n'est pas tout cela, dit le chef de la bande ; vous ne possédez aucun instrument de mesure. Il faut pouvoir nous indiquer à quelle hauteur vous voulez que s'élève votre chapelle !

— N'est-ce que cela ? fit Eulalie ; eh bien, regardez.

Et prenant une pierre, elle la lança en l'air d'un geste adroit et gracieux. Et la pierre, ajouta la légende, resta suspendue entre ciel et terre, au point précis que devait atteindre le sommet du clocheton de la chapelle.

Ce troisième miracle décida tout le monde. Les maçons se mirent à l'œuvre. Les paysans aussi, quand le travail des champs leur laissait quelque loisir. Et pour qu'ils ne perdent pas de temps à rentrer chez eux, les femmes leur apportaient la soupe sur leur chantier et profitaient de leur passage pour mettre aussi la main... à la pâte et placer qui une pierre, qui du ciment. Aussi, en quelques semaines, la chapelle était-elle terminée. Elle fut solennellement consacrée par le clergé du voisinage. Et pèlerins d'accourir.

Ils venaient demander guérison à la fontaine de la sainte. L'eau

était réputée pour soulager des fièvres. Aussi de très loin, les malades se dirigeaient-ils vers cette eau bienfaisante. Ils jetaient dans la fontaine des petites croix formées de deux morceaux de bois assemblés et buvaient l'eau miraculeuse dans le creux de la main.

Eulalie, elle, était déjà repartie. D'autres contrées et d'autres tribulations l'attendaient qu'il serait trop long de raconter en ce livre. Mais, toutes les fois qu'elle le pouvait, elle revenait vers sa chapelle de Léchelle-le-Franc et elle aimait à s'y reposer, entourée de ses amis et des fidèles qui venaient la supplier.

Aussi, quand elle finit ses jours après bien des fatigues et de grands labeurs, c'est dans la chapelle de sa jeunesse qu'elle fut inhumée. Son corps y fut en grande vénération et, le jour de sa fête, 12 février, les foules étaient toujours nombreuses à l'invoquer.

Hélas, avec le temps, l'oubli et l'ingratitude des hommes, les misères des guerres aussi firent leur œuvre. Après les ravages de la Guerre de Cent ans, la petite chapelle se trouvait en très mauvais état et quasiment abandonnée : la croix de fer qui surmontait le clocher, rouillée et tordue, la charpente vermoulue du toit laissait béer de larges plaies vides par où le vent et la pluie s'engouffraient comme chez eux. Les ronces poussaient jusque dans la nef. Le mobilier avait été dispersé, volé. Le mur de l'enclos croulait ; bref, le charmant oratoire de Sainte-Eulalie offrait l'aspect le plus navrant de la ruine et de la désolation.

Les pèlerins avaient cessé de se rendre auprès du tombeau de la sainte. Et pourtant, les restes de celle-ci reposaient toujours sous le maître-autel... Mais la fête du 12 février n'attirait plus personne.

C'est alors que les gens de Corrobert vinrent trouver ceux de Léchelle-le-Franc. Ils avaient moins souffert de la guerre que leurs

voisins. Leur village était presque intact, alors que celui de Léchelle avait subi de graves dommages et que ses habitants étaient dans la misère.

— Voisins, dirent les gens de Corrobert, vous n'avez plus d'argent pour restaurer la chapelle de Sainte-Eulalie. Vous n'êtes pas capables d'y parvenir avant longtemps, car il vous faut d'abord relever vos chaumières avant de songer à mettre cette pauvre Eulalie à l'abri des intempéries. Eh bien, nous ne manquons pas de ressources ; nous sommes prêts à édifier immédiatement en son honneur une chapelle neuve ; mais nous y mettons une condition : vous nous abandonnez les reliques de la sainte.

Les habitants de Corrobert savaient bien ce qu'ils faisaient ; ils ne manquaient pas d'habileté. Ils pensaient justement qu'avec le retour de la prospérité, le pèlerinage rencontrerait de nouveau la faveur. La chapelle neuve ramènerait les foules pieuses et tout le village, des aubergistes aux marchands de souvenirs, retirerait bénéfice de la présence des restes de sainte Eulalie.

Les paroissiens de Léchelle-le-Franc hésitèrent beaucoup. Sans doute, n'avaient-ils plus d'argent pour réparer le sanctuaire mais, malgré tout, ils restaient fort attachés à sainte Eulalie. Et puis, c'était sur leur territoire que celle-ci avait voulu s'établir. Ne risquaient-ils pas un grave châtement en laissant ainsi partir ses restes ?

Cependant, comme ils se jugeaient tout de même incapables de restaurer la chapelle, ils acceptèrent la proposition de leurs voisins. Mais ils y mirent une condition. Pour bien marquer que la paroisse de Léchelle-le-Franc avait eu, en quelque sorte, un droit de propriété primitif sur les reliques de la sainte, il fut convenu que les gens de Corrobert leur apporteraient, chaque année, une panerée de pommes.

Ce n'était pas une redevance bien considérable car, dès cette époque, au pays de Brie, les pommiers s'alignaient en longues files.

Et pourtant, l'on rapporte que les habitants de Corrobert ne furent même pas des débiteurs fidèles. Au début, les premières années, ils avaient acquitté à peu près correctement leur redevance et le procureur de la fabrique venait solennellement, dès les premiers jours de novembre, remettre la panerée à son confrère de Léchelle. Mais, après quelque temps, il paraît que les Corrobertais remplirent le panier des plus mauvaises pommes à cidre. Et puis, ils glissèrent de la mousse entre les pommes, si bien qu'à la fin, le nombre des fruits avait considérablement diminué.

Il en est résulté entre les deux villages une animosité tenace, qui s'est perpétué presque jusqu'à nos jours.

Il est vrai que les gens de Corrobert n'avaient pas eu précisément à se louer de sainte Eulalie.

Le marché conclu, ils s'étaient en effet empressés de construire la nouvelle chapelle. Une belle chapelle en vérité : la nef était large, le chœur haut et clair, et on avait orné les fenêtres de magnifiques verrières qui représentaient les principaux épisodes de la vie de sainte Eulalie et étaient du plus bel effet.

Il s'était alors agi de transporter la sainte du vieil oratoire en ruines dans le nouvel édifice. Et ce fut à ce moment que les choses se gâtèrent : quand les habitants de Corrobert s'en vinrent chercher la châsse, ils crurent d'abord qu'ils ne parviendraient pas à la déplacer tant elle était lourde. Il fallut le concours de douze hommes qui, peinant, ahanant, suant et soufflant, parvinrent enfin à la hisser sur un chariot. Mais, pour faire démarrer celui-ci, ce fut bien autre chose. On avait attelé deux bœufs d'abord. On les piqua,

on les commanda. Le chariot ne bougeait pas. C'était comme si les quatre roues s'étaient enfoncées en terre. On alla chercher deux autres bœufs de renfort. Pas plus de succès ; il semblait que la sainte refusât de quitter le petit enclos où elle avait élu sa sépulture. Mais les gens de Corrobert s'obstinèrent. Ils avaient acheté les reliques (pas bien cher, il est vrai...). Ils voulaient les emmener.

Il fallut *quarante* bœufs, vous entendez bien, quarante bœufs et toute la population qui poussait par-derrière pour qu'enfin les roues se décident à remuer. L'obstination de la sainte paraissait vaincue et les gens du village chantaient déjà victoire.

Mais ils avaient bien tort et le proverbe a bien raison d'affirmer que les méchants marchés ne profitent pas à ceux qui les concluent. Le pèlerinage à sainte Eulalie ne retrouva jamais la faveur et la ferveur du temps passé. Sans doute, il y avait la chapelle : mais la fontaine n'était plus là. Les malades avaient perdu confiance et le culte de sainte Eulalie s'éteignit peu à peu.

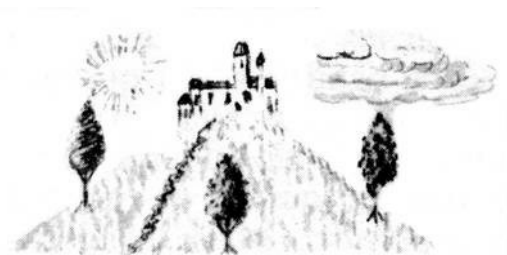
Aujourd'hui, nul ne connaît plus la vieille cantilène :

« Buona pulcella fut Eulalia

« Bel avret corps, bellez era anima.

« Bonne vierge fut Eulalie,

« Son corps était beau, son âme plus belle encore. »



Sainte Berthe et saint Trézain



ULALIE fut, au pays briare, une sainte « rapportée », si l'on peut dire, puisqu'elle était venue d'une terre lointaine. Berthe, au contraire, que l'on vénère dans toute la Champagne, mais surtout en la région rémoise, Berthe était bien Française et elle a passé toute son existence, non loin de la montagne de Reims, au pays d'Avenay.

Elle vivait au temps de la dynastie mérovingienne ; son père – que de vieux chroniqueurs appellent Gombert (ou Gondebaud), était un prince franc. Elle appartenait donc à une race royale et aurait, normalement, dû être élevée à la Cour dans le luxe et l'oisiveté, épouser quelque prince, posséder de nombreux enfants et couler une vie paisible loin des tracas et des misères.

Mais elle manifesta dès sa jeunesse une piété très vive. La vie de Cour l'ennuyait. Elle était de ces créatures qui n'aiment pas le conformisme et la facilité. Fut-ce sur le conseil d'un ange qui lui apparut une nuit, comme l'affirme l'hagiographe, ou mue par quelque sûr instinct : un beau jour, elle disparut. Elle marcha longtemps, fort longtemps. Elle avait une idée, et cette idée, c'était de créer une abbaye pour y attirer les filles de qualité comme elle.

C'est au pays du Breuil qu'elle s'arrêta. Le site était ombragé et charmant. Non loin de là, les moines de l'abbaye de Saint-Basle possédaient un riche et puissant monastère. Berthe alla leur demander conseil. Les religieux lui accordèrent volontiers aide et protection. Et c'est ainsi que fut fondée l'abbaye.

Berthe y imposa à ses filles la règle bénédictine.

Quelles bâtisseuses et quelles intrépides et hardies gouvernantes étaient ces femmes du haut Moyen Âge ! Aucun obstacle ne les arrêtait. Elles commençaient des entreprises sans savoir, le plus souvent, si elles pourraient les achever. Mais elles avaient la foi, confiantes en Dieu et en l'avenir. Or, l'avenir leur a toujours donné raison.

Pour Berthe, on doit ajouter que son père, qui l'avait retrouvée avec joie et s'était incliné devant sa décision, lui apportait un puissant secours. Il lui fournissait des sommes non petites, émerveillé par les entreprises admirables de son enfant chérie. Cette générosité finit d'ailleurs par attirer à Berthe bien des ennuis. Mais nous n'en sommes pas là.

La fondatrice de l'Abbaye d'Avenay eut bientôt la joie de voir s'élever les murs solides de son monastère. Elle avait placé les bâtiments au milieu d'un immense terrain que les sœurs et elle-même défrichèrent et plantèrent. Elle espérait bien transformer rapidement ce terroir, jusque-là inculte, en un sol riche et plantureux. Mais l'on ne saurait penser à tout. Berthe s'imaginait qu'au flanc du coteau où elle s'était établie et qu'ombrageaient de beaux arbres, l'eau se trouverait aisément. Or, il n'en fut rien. L'on eut beau forer, creuser partout, partout l'on ne rencontrait qu'aridité et sécheresse.

Navrée, inquiète du sort même de sa fondation – que peut-on espérer quand on n'a pas d'eau – la pauvre Berthe s'en alla conter

sa peine à l'abbé de Saint-Basle. Le digne homme s'efforça de la consoler, mais ne lui cacha pas que, dans la contrée, les sources n'étaient pas très abondantes : « Nous-mêmes n'en possédons qu'une, et qui n'a pas un fort débit. Elle est située à Vertuelle, près de Louvois. »

Comme fascinée par cette eau bienfaisante, Berthe se dirigea vers le creux du vallon où se trouvait la source. C'était en effet une bien petite source, mais elle coulait joyeuse entre les pierres, faisant entendre un son cristallin ; elle s'échappait d'une fontaine que les religieux avaient aménagée.

Berthe s'agenouilla près de l'onde claire. Elle ne put même pas s'empêcher d'y plonger les deux paumes de la main réunies et d'y boire à longs traits cette eau rafraîchissante. Elle sentait naître en elle un désir et une puissance inextinguibles. Longtemps, elle pria, elle supplia le Seigneur.

Et tout à coup, le miracle s'accomplit. L'eau se mit à s'agiter, à bouillonner, et puis elle monta, monta, et passa au-dessus des dalles qui la retenaient prisonnière.

Radieuse, inspirée, Berthe saisit la quenouille qui ne la quittait jamais et du bout de ce pacifique instrument de travail, elle traça un sillon que, sagement, l'eau se mit à suivre. Elle franchit ainsi par une petite porte les limites du domaine de l'Abbaye de Saint-Basle et descendit vers le Breuil. L'eau suivait toujours docilement. Bientôt Berthe atteignait les frontières de son enclos. Elle amena le ruisseau jusqu'à un trou qui subsistait de ses précédentes recherches. La source s'y enfonça et disparut. « C'est là, dit Berthe radieuse, que nous creuserons notre fontaine. »

Mais, comme elle était très honnête, elle ne voulut pas paraître avoir dérobé même une parcelle de liquide aux religieux de Saint-Basle. Ceux-ci étaient d'ailleurs bien tranquilles. Malgré cette fuite

vers le Breuil, l'eau de la fontaine de Vertuelle était plus ruisselante, plus claire que jamais et elle établissait maintenant un lien de plus entre les deux monastères. Malgré tout, Berthe tint à verser aux moines une redevance pour les dédommager.

La fontaine – que l'on appela bientôt « La fontaine de Berthe » – ne cessa de fournir à l'abbaye une eau limpide et abondante. Les terres furent fertilisées. De fructueuses récoltes s'engrangèrent bientôt dans les greniers de l'abbaye.

En reconnaissance du grand prodige que Dieu avait accompli en faveur de sa servante, Berthe aimait souvent à venir s'agenouiller aux pieds de la fontaine, sur la pierre de la margelle, souvent et tant que la légende affirme qu'elle a fini par user cette pierre. L'on montre encore dans le pays les traces des genoux de la sainte.

La prospérité de l'abbaye ne cessait d'augmenter. De toutes parts, les filles des plus nobles familles de Champagne accouraient et revêtaient à Avenay l'habit de novice. La quantité de religieuses devenait considérable. Il fallut construire à nouveau, et Berthe ne cessait de puiser dans le trésor paternel.

Naturellement, pour accomplir les grosses besognes matérielles, les charrois, les labours, pour aider les sœurs, on avait dû gager de nombreux domestiques. Il s'en trouvait plus d'une centaine. Mais on rencontrait aussi à l'abbaye bien des mendiants, des vieillards, des infirmes qui venaient demander asile et réconfort aux religieuses. Compatissante, Berthe ne les repoussait jamais. Elle les accueillait au contraire avec bonté et s'efforçait de leur ménager, dans le couvent, de menues occupations qui leur permettaient d'être nourris et logés tout en rendant cependant quelques services aux religieuses.

Il en était pourtant qui n'étaient bons à rien. Parmi eux, il y avait

un certain Trézain, véritablement bien déshérité. Cet homme, déjà d'un certain âge, n'avait plus ses esprits. Il était fou et hors de son sens. Un innocent nullement dangereux d'ailleurs, mais incapable de se livrer à une besogne utile. Il passait ses journées assis sur une pierre à l'entrée des communs, se chauffant au soleil et se racontant en bavant des histoires sans suite. Quand les froids venaient, il se réfugiait auprès de la vaste cheminée de la cuisine et n'en bougeait plus guère.

Or, il arriva qu'un après-midi d'été, Trézain, qui lézardait au soleil suivant son habitude, eut soif. Au lieu d'entrer dans la cuisine, il se leva et, poussé par quelque obscur instinct, se dirigea vers le parc de l'abbaye. C'était bien la première fois qu'il franchissait les bornes de la cour qui entourait les communs et s'aventurait aussi loin. Trézain avançait en trébuchant dans les allées ombragées. Enfin, il parvint à la fontaine de Berthe qui coulait gentiment et sans bruit. Le pauvre fou se pencha au-dessus de la margelle à l'endroit même où Berthe avait accoutumé de venir s'agenouiller et but, but à longs traits l'eau bienfaisante.

Il se releva et reprit le chemin des cuisines. Arrivé à l'entrée de la salle, il salua gaiement la mère cuisinière (qui pourtant avait bien souvent rabroué le pauvre innocent), et lui dit : « Bon après-midi, ma Mère. Quelle chaleur aujourd'hui ! Mais vous paraissez encombrée et fatiguée ; voulez-vous que je vous aide à plumer cette volaille ? »

De saisissement, la Mère cuisinière laissa tomber le poulet qu'elle avait été quérir dans la basse-cour et qui se sauva en piaillant. Jamais Trézain, dont on ne connaissait guère de la voix, que des balbutiements indistincts, n'avait jusque-là prononcé ainsi deux phrases aussi sensées.

Il fallut se rendre à l'évidence. Trézain avait cessé d'être fou. On

lui demanda ce qui s'était passé, s'il avait eu quelque vision. Il raconta bien simplement qu'il avait été boire l'eau de la fontaine de l'abbesse et qu'il s'était instantanément senti transformé, guéri, un autre homme.

Et ce fut le second miracle de sainte Berthe.

L'on aurait pu croire qu'en apprenant les vertus miraculeuses de l'eau, une quantité de fous se seraient portés en hâte vers la fontaine. Il n'en fut rien. Fous, nous le sommes tous plus ou moins. Certains sont fous d'amour et d'autres de douleur. Les enfants sont parfois fous de joie. Mais chacun intimement se croit parfaitement sensé, et bien qu'il fût établi que la fontaine de Berthe guérissait les aliénés, on n'y vit pas accourir les foules. Et cette constatation un peu mélancolique prouve que si l'humanité est folle, elle se complaît dans sa folie.

Trézain, du moins, avait recouvré tout son bon sens. Mais il était bien âgé pour apprendre un métier. Il n'avait jamais rien fait de ses dix doigts et était, en conséquence, terriblement maladroit de ses mains, on devine qu'il ne savait ni lire, ni écrire ; mais sur ce point, il était semblable à tous ses contemporains. Que vouliez-vous qu'on fit de lui ? Le pauvre homme se serait désolé à se morfondre, aussi inutile qu'avant d'avoir recouvré la raison.

C'est alors que Berthe le consola et lui confia le soin de garder les troupeaux du monastère.

Ce n'était pas une petite affaire. Il y avait des dizaines et des dizaines de bêtes qu'il emmenait paître dès l'aube dans les vastes prairies qui s'étendaient aux abords du couvent, et qu'il ramenait le soir aux étables. Mais, entre-temps, dans la journée, Trézain était tenu de conduire les animaux boire à la fontaine de Berthe, bien entendu, puisque c'était la seule source de l'abbaye.

Cette opération remplissait le pauvre vieux berger d'angoisse et de tracas, car ses bêtes lui échappaient, courant çà et là. Il fallait les rappeler, ramener les vagabondes, empêcher les autres de se bousculer aux abords de la fontaine. Il avait bien un ou deux chiens pour l'aider ; mais ce n'était pas suffisant, et quand arrivait l'heure de l'abreuvoir, le pauvre Trézain s'arrachait les derniers cheveux qu'il avait sur le crâne.

— Tout de même, se disait Trézain, s'il y avait une autre source dans la prairie où paissent les bêtes, ce serait rudement pratique et agréable. Les animaux, en traversant le parc, font des dégâts, piétinent les carrés de légumes quand ils s'échappent et risquent de souiller la fontaine. C'est bien désolant qu'il n'y ait pas une autre source.

Il finit par s'en ouvrir un jour à l'abbesse. « Prie, lui répondit Berthe, prie de tout ton cœur, Trézain ; la foi seule soulève les montagnes et fait jaillir les sources. »

Et voici qu'un jour où Trézain s'était endormi après avoir fiché en terre son bâton de berger, quelle ne fut pas sa surprise à son réveil de ne plus retrouver ce bâton. À sa place, il y avait un arbre déjà verdoyant et, au pied de l'arbre, une source jaillissait dont l'eau s'étalait déjà en une large nappe.

On appela cette nouvelle fontaine, la fontaine de Trézain. Et ce fut le troisième miracle de la pieuse Berthe.

Cependant, la fondatrice de l'Abbaye d'Avenay commençait à vieillir. Elle avait vu son monastère fleurir et devenir prospère. Elle pouvait espérer qu'une fin de vie paisible viendrait couronner ses efforts.

Hélas, il n'en fut rien et Berthe devait trouver une fin tragique digne des martyrs.

Son père, Gonbert, avait vécu très âgé. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Outre Berthe, il laissait deux autres enfants, deux garçons qui recueillirent l'héritage.

L'héritage – ou ce qu'il en restait... car le père de Berthe avait donné à la religieuse presque tous ses biens et, pour s'amasser – suivant le mot de l'Écriture – des trésors dans le Ciel, il légua en mourant à sa fille, pour l'abbaye, la plupart de ses domaines.

Les fils dépouillés manifestèrent un violent mécontentement. C'étaient des hommes rudes et grossiers, peu sensibles à la vie spirituelle et dont toute l'existence se déroulait à la chasse dans les forêts, et à la guerre. Ils ne savaient ni refréner leurs instincts, ni contenir leur courroux. Estimant qu'ils avaient été injustement frustrés, ils s'en allèrent trouver Berthe et lui adressèrent de violents reproches. Peut-être, avant de se mettre en route, avaient-ils abusé de cervoise et d'hydromel. Le ton monta bientôt ; les deux frères laissèrent éclater leur rage et, comme Berthe leur tenait tête, défendant son couvent, l'un d'eux sortit le coutelas qui lui servait pour égorger les bêtes et le plongea dans la poitrine de sa sœur. Berthe tomba morte.

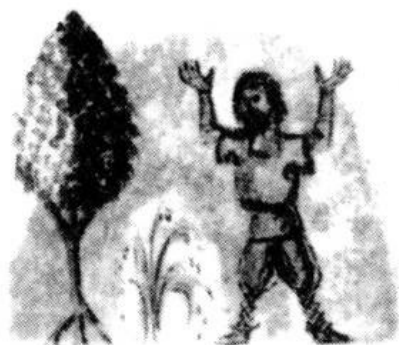
Les deux frères furent passablement ennuyés. Même sous les Mérovingiens, un fraticide risquait de vous attirer des désagréments. Sans s'attarder davantage, le meurtrier et son complice s'esquivèrent sans bruit. Dès qu'ils eurent quitté l'enceinte de l'abbaye, ils se prirent à courir. Mais l'auteur du crime tenait toujours à la main le coutelas tout dégouttant de sang.

En passant devant la fontaine de Trézain, il eut l'idée de le plonger dans l'eau pour le nettoyer. Il frotta, frotta longuement. À sa profonde stupéfaction, les taches de sang ne s'effacèrent pas, mais reparurent même plus fraîches et plus écarlates qu'auparavant ; car telle était la vertu de cette eau – et les

hagiographes de Trézain l'ont expressément noté – « qu'elle ne pouvait ni devait jamais servir à aucun mauvais usage ». Le meurtrier en fit pour la première fois ce jour-là la cruelle expérience.

Touché de remord à la vue de ce miracle, il quitta le monde, se convertit et passa le reste de sa vie, ainsi que son frère, dans la pénitence.

Quant à Berthe et à son serviteur Trézain, ils furent bientôt canonisés et devinrent les saints les plus populaires de la contrée.



LÉGENDES HISTORIQUES

Les mésaventures de Thibaut le Chansonnier



U temps des rois de France Philippe Auguste et Saint-Louis, la Champagne était une des seigneuries les plus considérables du royaume. Elle s'étendait des Flandres à la Bourgogne et jusqu'aux portes mêmes du domaine royal qui n'était pas – il est vrai – encore bien important. Elle possédait de fortes et belles villes, Reims, Châlons, Épernay, de puissants châteaux à l'abri desquels on se sentait en sécurité. Les foires étaient réputées et les marchands y accouraient de très loin. C'était donc une région riche et prospère, un des beaux fiefs de notre pays.

Pour gouverner la Champagne, il fallait des personnages autoritaires et énergiques. La dynastie des comtes Thibaut (comme ils s'appelaient tous Thibaut dans cette famille, de père en fils, on les désignait en leur donnant un numéro : il y avait Thibaut I, Thibaut II, Thibaut III, etc.), possédait toutes les qualités requises. Elle était d'ailleurs apparentée, et de très près, à la famille des Capétiens. Adèle de Champagne n'avait-elle pas été reine et mère de Philippe Auguste ?

Mais précisément, cette puissance et cette ambition poussèrent

parfois les comtes de Champagne à conspirer contre leur suzerain : durant tout le douzième siècle, on les trouve ainsi tantôt fidèles, tantôt révoltés, suivant leur intérêt. Cependant, et dans l'ensemble, depuis le règne de Louis VII, ils s'étaient tenus à peu près tranquilles. Et après tout, chacun y gagnait : le comte qui devenait alors un bon compagnon et fidèle conseiller du Roi ; les marchands et les négociants qui pouvaient se rendre aux foires sans risquer d'être dépouillés, battus et poursuivis par les hommes d'armes ; les pauvres paysans – les gens du plat pays, comme on disait – qui soufflaient un peu et cultivaient en paix leur champ.

Mais, sous le règne de Saint Louis ou, plus exactement, au temps de la régence de Blanche de Castille, sa mère, cette belle tranquillité fut troublée par le fait du nouveau comte Thibaut – c'était Thibaut IV, celui-là – que l'on a surnommé Thibaut le Chansonnier.

Quel étrange personnage ! Il était né vers 1196. Sa mère, Dame Blanche de Navarre, était de ces grandes dames cultivées, protectrices des poètes et des trouvères. Elle réunissait de brillants cénacles où se donnaient rendez-vous les écrivains, les chevaliers. On discutait de matières courtoises ; on récitait des vers, on en composait aussi, plus ou moins bons. C'est assurément de sa mère que Thibaut a tenu ce goût pour les chansons et les poèmes qui content l'existence des chevaliers et expriment leur admiration pour les belles dames.

De son père, en revanche, Thibaut aurait plutôt possédé le goût tout naturel pour les hauts faits d'armes et les bons coups. À peine armé, un chevalier ne pensait plus guère qu'aux tournois et aux batailles. Et Thibaut partageait sans doute, sur ce point, les habitudes de ses compagnons. Mais en vérité, il ne détestait pas non plus la tranquillité, le repos auprès des gigantesques cheminées

où l'on brûlait des arbres entiers, les jeux paisibles avec les pages.

C'est qu'il faut bien l'avouer : ce pauvre Thibaut, dès son adolescence, avait été affligé d'un embonpoint... remarquable. Il était énorme, presque difforme tant il était gros. Quand il courait, il donnait l'impression d'un tonneau roulant en zigzaguant, et il fallait deux hommes pour le hisser sur son palefroi.

On comprend pourquoi cet excellent comte de Champagne fut partagé entre son désir très vif de se montrer aussi belliqueux que ses aïeux, mais aussi son intention de ne pas... s'essouffler trop vite.

Il aurait bien pu rester tranquille, après tout, se contenter de servir fidèlement son suzerain le roi de France (quarante jours de présence à l'armée, c'est assez vite passé), et de se consacrer à la musique et aux chansons qu'il se plaisait tant à rimer. Mais ne voilà-t-il pas qu'en sa trentième année environ, il tomba amoureux !

Bon... ce n'était pas interdit, et il était même recommandé aux chevaliers de découvrir une « dame de leurs pensées » à laquelle ils dédiaient rondels et [lais](#)(2).

Seulement, Thibaut de Champagne était tombé amoureux de la reine de France elle-même, Blanche de Castille, une femme déjà mûre (elle avait dépassé la quarantaine et au treizième siècle, une femme de quarante ans, c'était presque une vieille femme...) Thibaut se rendait compte lui-même de l'énormité de son ambition. Il l'avouait dans une chanson :

« Celle que j'aime est d'une telle seigneurie
« Que sa beauté me fait outrecuider... »

Il aurait pu dire que sa beauté le faisait divaguer. Mais il avait été tellement « ébahi » par le charme, la sérénité de cette femme

admirable, qu'il avait beau se morigéner, reconnaître sa folie, il n'en était que plus amoureux.

Toute la noblesse française fut bientôt au courant de la passion du comte Thibaut. L'on en fit, dans les cours, des gorges chaudes. Le bruit en vint même bientôt à la Cour de France. Blanche de Castille, qui était veuve et vertueuse, mère de famille uniquement préoccupée de l'éducation de son fils, le futur Saint Louis, et de l'administration du royaume dont elle avait la régence, Blanche ne fit qu'en sourire. Il est probable qu'elle manifesta à l'égard de son amoureux transi une sorte d'affection maternelle, indulgente et rude.

Mais cet amour allait entraîner le pauvre Thibaut dans une cascade de mésaventures.

La cause profonde de ces mésaventures, il faut l'aller chercher dans la turbulence des principaux seigneurs qui composaient alors la féodalité. Longtemps mâtés par la rude poigne du roi Philippe Auguste, ils escomptaient bien, à la faveur de la régence qui mettait sur le trône de France une faible femme, reprendre de l'indépendance et de l'autorité.

En outre, à leurs yeux, cette faible femme était une étrangère. Elle venait de Castille ; et, à aucune époque de leur histoire, les Français n'ont aimé être régentés par une femme originaire d'un pays plus ou moins lointain.

Le chef des conjurés fut le duc de Bretagne, Pierre de Dreux, que l'on avait surnommé Mauclerc, parce qu'il avait brutalement persécuté les ecclésiastiques bretons. Mauclerc était un homme jeune, énergique, ambitieux. Comme il se trouvait être le proche cousin du Roi, il est bien possible qu'il ait songé à remplacer Blanche de Castille.

Il avait voué à celle-ci un ressentiment profond pour toutes sortes de raisons qui n'ont rien à voir avec ce récit. Il entraîna dans les complots la plupart des grands seigneurs de France. Et c'est ici qu'inter-venait, pour Thibaut de Champagne, le drame.

Il se sentait en effet solidaire des autres féodaux français. Il ne demandait certes pas mieux que de les aider, espérant retirer de ces querelles quelques substantiels avantages. Il entraînait donc volontiers dans le jeu (et cette expression n'est pas inexacte : pour les seigneurs, ces luttes étaient un peu un jeu, un vilain jeu dont pâtissait le peuple).

Mais alors, se présentait aussitôt à ses yeux l'image de sa bien-aimée. Pouvait-il l'abandonner dans le péril ? Pouvait-il se ranger parmi ses ennemis ? Le malheureux Thibaut hésitait, tergiversait, promettait aux uns, s'engageait solennellement, puis se rétractait, courait donner à Blanche des assurances de fidélité. Et ces perpétuelles hésitations, ces avances, ces reculades finissaient par mécontenter tout le monde et lui valaient, non seulement d'être en butte aux injures de Mauclerc et de ses amis, mais lui attiraient encore souvent de mauvais coups, et plus d'une fois il ne fut sauvé que par l'intervention grondeuse de la Régente.

Ah, oui vraiment, ce n'était pas une drôle de situation que d'être ainsi amoureux fou de la Reine régente...

La première fois que se manifesta cette humeur versatile de Thibaut, ce fut à propos du siège de Bellême.

La petite ville de Bellême, dans le Perche, avait été confiée au duc de Bretagne Pierre Mauclerc, à la condition qu'il ne la fortifierait pas. Le premier soin du duc fut de la munir de solides remparts. Provocation ? Peut-être. Mauclerc et ses amis avaient monté une véritable machination. Il était bien évident que Blanche

de Castille ne laisserait pas passer ce geste insolent et convoquerait les grands seigneurs et leurs vassaux pour aller assiéger Bellème et châtier le duc de Bretagne. Mais il avait été convenu que tous ces grands seigneurs, en ayant l'air de se soumettre à la convocation, n'amèneraient avec eux que *deux hommes*. Dès lors, la perte de Blanche de Castille était certaine. L'armée de Pierre Mauclerc n'aurait aucune peine à s'emparer de la régente et de son fils, le futur Roi de France.

Ainsi fut fait. Blanche, qui ne se doutait pas du guet-apens, quitta Paris à la fin de janvier. Il faisait un froid terrible. La neige couvrait la terre. En approchant de Bellème, la reine s'attendait à trouver les contingents de ses vassaux. Quels ne furent pas sa stupéfaction et son émoi, en découvrant cette poignée d'hommes qui semblait se moquer d'elle.

Que faire ? Retourner vers Paris ; c'était avouer sa défaite, risquer d'être rejointe par l'armée de son adversaire sur le chemin de la capitale. Avec vaillance, Blanche décida de mettre tout de même le siège devant Bellème. Les seigneurs n'osèrent pas lui désobéir, mais ils pensaient que l'arrivée de Mauclerc ne tarderait pas à mettre fin au drame.

Et, effectivement, au soir du deuxième jour, on entendit dans le camp français un tumulte lointain. L'air et le sol étaient ébranlés par le fracas d'une lourde masse de cavaliers en marche. Était-ce l'armée de Mauclerc ? Pas du tout : c'était Thibaut de Champagne qui survenait avec tous ses contingents de Champenois.



Thibaut s'était pourtant engagé à participer au complot. Il avait promis de ne venir qu'avec deux hommes. Et puis, au dernier moment, il ne s'était pas senti le courage d'abandonner ainsi celle qu'il aimait. Il avait préféré lâcher les conjurés. Il avait convoqué tous ses vassaux et c'était une armée entière qui venait ainsi se ranger sous la bannière de la régente et du petit Roi.

Dès lors, le complot était déjoué. Averti, Mauclerc le comprit si bien qu'il renonça même à marcher vers Bellème. Il se terra, furieux, dans son château de St-Aubin-du-Cormier. Quant aux autres seigneurs qui faisaient une drôle de figure, branlant du chef et remuant les lèvres, dit un chroniqueur, ils se retirèrent tout penauds. Blanche de Castille entra victorieusement à Bellème.

La colère des grands seigneurs se tourna naturellement contre Thibaut de Champagne, ce lâcheur qui avait fait échouer le complot. Chacun le voua aux gémonies. Le traître ne méritait aucune pitié : « Pauvre France, clamaient les auteurs de chansons qui, étant tous pensionnés par les fêodaux, embrassaient naturellement leur parti, – pauvre France, te voilà bien abâtardie, entre cette femme étrangère dont l'orgueil et l'autorité ne songent qu'à humilier les plus fermes soutiens du trône, et ce misérable comte de Champagne, ce gros bonhomme obèse, mal tenu, affreux, qu'il faut hisser sur son cheval et qui se mêle d'être amoureux de notre ennemie. Pauvre France... »

Et les auteurs de sirventois (dialogues politiques où l'on mettait en scène les principaux personnages du royaume) de renchérir. Pour eux, Thibaut était indigne de gouverner ce beau comté de Champagne. Il était :

« Vieil, ord (sale) et boursouflé »

« Regardez-le avec son gros ventre. Il mérite qu'on le châtie », clamaient-ils.

Thibaut ne se souciait pas de leurs imprécations. Il était retourné en sa bonne ville de Reims et ne songeait qu'à composer des poèmes nouveaux en l'honneur de sa belle :

« Nouvellement m'a pris envie
De bien aimer par amour
Car mon cœur reste toujours
En sa très douce seigneurie.
J'aime mieux vivre en sa prison
Que devenir roi d'Allemagne
Et préfère perdre Champagne
Que d'oublier son nom... »

Perdre Champagne, Thibaut faillit bien connaître ce mauvais sort. Car, à force d'entendre répéter qu'il fallait faire expier à ce traître la conduite qu'il avait eue à Bellême, les seigneurs finirent par caresser ce projet. L'âme de cette vengeance fut naturellement Mauclerc, qui ne pardonnait pas à Thibaut son attitude. Le duc de Bretagne obtint le concours des comtes de Flandre et de Bourgogne.

— Nous allons, leur dit-il, nous débarrasser de ce traître odieux. À la tête de vos troupes, vous envahirez ses domaines, l'un par le Nord, l'autre par le Sud. Pour ma part, j'arriverai par l'Ouest. — Fort bien, Messire, et Thibaut, qui n'est pas très vaillant, sera bientôt accablé. Mais ensuite ? — Eh ! nous nous retrouverons à Troyes ou à Reims. Nous nous saisirons de Thibaut et, après lui avoir tondu le crâne, nous l'enverrons méditer, dans quelque cloître, l'inconvénient des trahisons.

— Et nous partagerons entre nous la Champagne ! s'exclama le comte de Flandre qui avait les dents longues.

— Point, fit Mauclerc. Il faut agir féodalement, suivant les règles, afin qu'on ne puisse rien nous reprocher. Vous savez que Thibaut possède une cousine, Alice de Chypre, qui prétend avoir des droits sur la Champagne. Nous devenons les champions de la cause d'Alice et nous n'allons détrôner Thibaut que pour lui substituer cette vertueuse Alice.

Mauclerc savait très bien qu'il se moquait du monde. Alice était une veuve, vieille femme aigrie et rancunière. Ses prétentions sur la Champagne étaient absolument ridicules. Mais Mauclerc était enchanté de colorer son attaque, et la coalition qu'il avait nouée, d'un prétexte juridique.

Les trois seigneurs exécutèrent leur plan. Ils se mirent en marche. Le premier, le comte de Bourgogne envahit la Champagne. Ses troupes brûlaient et pillaient tout sur leur passage. Près de cent villages furent ainsi dévastés. Tant pis pour les paysans, tant pis pour les récoltes. Les pauvres gens étaient bien indifférents aux querelles de tous ces grands seigneurs. Mais on ne demandait pas leur avis. Quant à Thibaut, il commençait à trembler sérieusement dans ses chausses. Il avait bien convoqué ses hommes d'armes. Mais ceux-ci rechignaient. La perspective d'être attaqués de partout ne leur souriait qu'à demi.

Et déjà, l'on annonçait que les troupes du comte de Flandre et celles du duc de Bretagne se présentaient également aux frontières de la Champagne. La situation paraissait désespérée.

Affolé, Thibaut se tourna vers sa suzeraine, la seule protectrice qui lui restât, Blanche de Castille. Il lui envoya en hâte un messager.

Blanche hésita un peu. Fallait-il risquer l'armée royale pour le

comte de Champagne ? Tout de même, la régente n'était pas une ingrate. Elle ne pouvait pas oublier que, deux années auparavant, elle n'avait dû la victoire qu'à l'intervention de Thibaut, alors qu'elle risquait les plus grands dangers. Elle se décida donc à lui envoyer une armée de secours.

Les choses changèrent aussitôt de face. D'abord, il était bien grave pour des vassaux de se heurter à l'armée du Roi. Il ne s'agissait plus désormais d'une guerre privée, mais d'une nouvelle révolte. Et les conjurés se souvenaient du résultat, plutôt piteux, de la première. Et s'ils étaient battus – comme c'était probable – ils risquaient fort cette fois d'être cruellement châtiés. Les seigneurs, qui aimaient bien donner des coups mais ne désiraient pas du tout en recevoir, n'insistèrent pas davantage.

Chacun rentra chez soi.

Chose assez curieuse : l'on aurait pu penser que Thibaut de Champagne manifesterait une reconnaissance éperdue à l'égard de la reine et que son amour, cet amour courtois et respectueux qu'il lui témoignait, en aurait redoublé.

Il n'en fut rien ! Et voilà bien l'ingratitude des hommes. Le comte de Champagne avait été sauvé par Blanche de Castille. Et il se sentait vexé et secrètement irrité de devoir désormais son salut à une femme.

Il faut dire que les auteurs de chansons satiriques s'en donnaient maintenant à cœur joie. Le gros Thibaut, tremblant dans son château, avait évité le cloître en s'abritant derrière les jupes de la reine. Quel couard ! Quel pauvre sire ! Et l'on se moquait de lui dans toutes les Cours féodales.

Comme il était loin d'être un sot, sa mortification était considérable. Versatile, ainsi que sont tous les faibles, il résolut de manifester son indépendance à l'égard de la Reine et en chercha les

moyens.

C'est bien ce qu'attendait Pierre Mauclerc. Le perspicace duc de Bretagne était fort bien informé des sentiments de Thibaut. Il jugea venu le moment opportun d'intervenir et s'en alla trouver le comte :

— Messire, nos relations n'ont pas, jusqu'ici, été fort bonnes. Vous m'avez trahi à Bellème ; je vous ai attaqué en revanche. L'un et l'autre nous nous sommes tirés de ce mauvais pas. Ne croyez-vous pas le moment venu de nous réconcilier et de faire politique commune ?

— Comment donc ? fit Thibaut, alléché.

— C'est fort simple, répondit Mauclerc. Vous avez une fille ; je possède un fils : marions-les. Nos deux domaines seront unis en leurs personnes. Ne croyez-vous pas qu'un duc de Bretagne et de Champagne pourrait faire trembler le roi lui-même ?

Thibaut fut séduit par cette perspective. Il accepta bien volontiers.

On se garda bien de mettre au courant Blanche de Castille et Louis IX de la belle union qui se tramait. On se garda bien pareillement d'organiser de grandes cérémonies qui eussent risqué de provoquer l'intervention du roi. Le mariage fut hâtivement célébré. Mais dès que le « oui » sacramentel eut été prononcé par les deux époux, Pierre Mauclerc se hâta de triompher bruyamment.

On devine que Blanche de Castille fut extrêmement mécontente quand elle apprit ce qui venait de se passer. Il était trop tard pour empêcher l'alliance. Mais elle résolut de morigéner sévèrement son amoureux et elle le manda devant elle.

Thibaut de Champagne n'était pas trop fier quand il se présenta devant Blanche de Castille. Celle-ci lui tint à peu près le langage suivant :

— Est-il possible, Thibaut, que vous ayez accepté d'unir votre

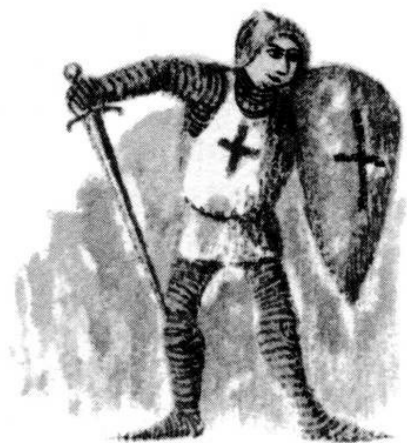
filles au fils de mon pire ennemi ? Ne savez-vous pas que, depuis dix ans, le duc de Bretagne n'a cessé de me causer les plus graves embarras, qu'il a mis en péril le royaume de mon fils ? Et c'est au moment où je me croyais débarrassée de lui, et enfin victorieuse, que vous lui donnez une occasion inespérée de prendre sa revanche ! En vérité, Thibaut, je ne vous reconnais plus. Vous prétendez être mon ami et vous agissez comme si vous étiez du parti de mes adversaires. Avez-vous oublié l'aide non petite que je vous ai apportée et comment je vous ai sauvé naguère ? Voici mon fils qui est aussi courroucé que moi. Je vous enjoins de disparaître. Allez et ne revenez plus devant nous.

Navré, balbutiant de vagues excuses, Thibaut sortit à reculons en poussant des soupirs aussi gros que sa personne. Las, à peine était-il dehors qu'une nouvelle disgrâce l'attendait. Le plus jeune frère du Roi, Robert, s'était embusqué avec quelques seigneurs et, dès que Thibaut apparut, ils le criblèrent de fromages blancs et de tripes qui souillèrent toute sa personne, pendant que des valets d'armes, poussés par Philippe, coupaient la queue de son cheval, disgrâce suprême pour un féodal.

Tout dégoûtant, suffoquant, pleurant, Thibaut ne put s'empêcher de rentrer au Palais malgré la défense qui venait de lui être faite. Le Roi et sa mère tenaient encore audience. Ce fut parmi les assistants un éclat de rire général. Malgré sa générosité habituelle, le Roi lui-même eut de la peine à garder son sérieux et, aussi, Blanche de Castille. Pour la forme, ils firent morigéner les jeunes insolents et adressèrent à Thibaut quelques paroles de regret. Pierre Mauclerc qui passait par là emmena le beau-père de son fils se laver – ce qui était le plus urgent. On le consola ensuite en lui promettant monts et merveilles.

En réalité, tous les beaux projets que le duc de Bretagne et le

comte de Champagne avaient pu élaborer n'aboutirent à rien du tout. Blanche de Castille exigea en effet qu'ils s'en aillent l'un et l'autre quelques années plus tard en Terre Sainte. Ils y combattirent d'ailleurs vaillamment l'infidèle et finirent même par y trouver la mort, faisant ainsi oublier les erreurs et les fautes de leurs carrières mouvementées.



La Jacquerie de Champagne

(XIV^e siècle)



ES deux paysans labouraient le sol avec application. Sans mot dire, ils creusaient les sillons qui, bientôt, recevraient la graine porteuse des futures récoltes. Il faisait un soleil magnifique, mais l'air était encore vif. Le printemps s'annonçait tôt cette année-là.

Tout à coup, Rémi, que l'on surnommait « le Briard », parce que ses parents n'étaient point originaires de Landrecourt, mais étaient venus, une quarantaine d'années auparavant, de la région de Meaux, Rémi leva la tête, s'interrompit un instant et murmura : « J'entends les chiens ; la chasse vient de nos côtés. »

— Notre seigneur d'Ambrières entreprend de bien bonne heure ses battues. Pour sûr, il ne restera guère de gibier à l'automne, s'il détruit les couples dès maintenant.

— Il ferait mieux, dit Rémi en hochant la tête, de nous protéger contre les bandes ennemies. Ces jeunes seigneurs ne songent qu'à leurs plaisirs.

— Il est poussé, dit-on, par son épouse ; mais les vilains comme

nous n'ont pas voix au chapitre...

— Comme dirait notre curé, conclut Rémi en reprenant la bêche. N'empêche qu'il finira par ne plus servir à rien de cultiver la terre. Les récoltes sont détruites avant d'être engrangées...

Pendant ce court dialogue, les abois s'étaient rapprochés. L'on entendait maintenant distinctement les cris des chasseurs, le galop des chevaux. Le sol en était ébranlé.

— Ils ont dû débusquer quelque vieux cerf de l'an dernier. La bête va prendre l'eau à la Biaise. Les voilà qui débouchent.

Les deux hommes aperçurent effectivement une troupe de cavaliers qui dévalait vers la rivière. Le bruit augmenta encore, puis s'atténua. Les chasseurs avaient passé le gué.

Rémi et son compagnon reprirent leur besogne. La chasse s'éloignait. Cependant, un instant plus tard, le galop d'un cheval se fit encore entendre.

— Quelque chasseur attardé...

Il avait à peine murmuré ces mots que des cris perçants leur parvinrent aux oreilles. Les deux laboureurs se regardèrent.

— Il a manqué le gué... Il ou elle, car c'est une femme qui appelle.

Tous deux se précipitèrent. En quelques minutes ils eurent atteint l'endroit d'où partaient les cris. Au milieu de la Biaise, un cheval, visiblement désarçonné, tournoyait dans le courant qui l'emportait. Une jeune cavalière s'efforçait non sans peine de le maintenir, mais ne parvenait pas à calmer la bête.

— Tenez bon, cria Rémi, nous arrivons.

Et, se jetant à l'eau, il parvint en quelques brasses à saisir les rênes de la monture, à la calmer et à la conduire jusqu'au gué que les chasseurs avaient franchi auparavant. Ils gagnaient bientôt la terre ferme.

Alors seulement, Rémi regarda la cavalière qui haletait encore d'émotion. Il reconnut avec surprise la dame d'Ambrières, l'épouse, de son suzerain. Jamais il ne l'avait contemplée d'aussi près.

Celle-ci était tout honteuse d'avoir été vue par de si misérables laboureurs en si fâcheuse posture.

— Vous m'avez sauvée, leur dit-elle pourtant. Merci, bonnes gens. Et partagez-vous cette bourse pour vous récompenser.

— Dame, dit Rémi, nous ne sauvons pas un chrétien pour quelques écus. Reprenez votre bourse et dites à Messire d'Ambrières, notre redouté seigneur, que nous ne demandons rien de plus que justice et protection pour ses tenanciers qui sont las de souffrir en silence.

Étonnée de cette réponse et de ce refus, Germaine d'Ambrières regarda le paysan, secoua ses boucles toutes mouillées et piqua devant elle sans ajouter un mot, et en laissant à terre la bourse dédaignée.

Lentement, les villageois sortaient de l'église. Ils s'assemblaient sur la place autour de la grosse pierre sur laquelle montait le procureur de la fabrique⁽³⁾ pour procéder aux annonces.

Celui-ci venait d'apparaître, grave et solennel, tout important et fier de la charge qui lui était confiée et que lui valait sa science : il savait en effet lire, écrire et passablement compter. Ils n'étaient pas dix dans le village, en dehors du curé et du notaire, à en pouvoir dire autant.

Le procureur s'approcha de la pierre, se hissa dessus non sans peine car il n'était point agile, et déroula son parchemin. Tous les paysans se pressèrent et firent silence.

— J'ai reçu, dit l'orateur, un mandement de Monseigneur

d'Ambrières. Je vais vous en donner lecture :

« À tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut. Nous, Guillaume d'Ambrières, baron de Saint-Dizier, Sapignicourt et autres lieux, faisons savoir à « tous manants, tenanciers et vassaux de notre terre, qu'à la requête de notre très haut et très puissant souverain, le Roi notre Sire, et en raison des guerres très rudes qu'il soutient contre son cousin, le Roi d'Angleterre, il nous est ordonné de verser à Sa Majesté une somme non petite. En conséquence, et pour fournir cette aide, nous vous mandons et, par ces présentes, commandons de doubler, pour cette « année seulement, toutes les tailles, crues et autres redevances que vous avez accoutumé de nous verser. Notre prévôt veillera au paiement de ces redevances. Et pour que nul n'en ignore, sera le présent mandement lu, dans toutes nos paroisses à l'issue de la grand'messe paroissiale. — Donné à Ambrières, le lundi après la fête des Saints Apôtres Jacques et Philippe, l'an de grâce que l'on dit mil trois cent cinquante et huit, et scellé du sceau dont nous nous servons. »

Un long murmure éclata dès que le procureur eut achevé sa lecture.

— Doubler les tailles ! Notre suzerain plaisante. Elles avaient été déjà doublées l'an passé. Nous n'avons plus un sol vaillant.

— Oublie-t-il donc que des bandes d'Anglais sont passées par chez nous, et ont ravagé nos villages ? On ne nous a rien laissé.

— Pour cette année seulement ! On connaît la chanson. On nous l'avait déjà dit l'an dernier.

— Et l'on ne peut plus rien vendre. Les foires sont arrêtées. Les bourgeois des villes s'enferment dans leurs murailles par crainte de l'Anglais. Les seigneurs s'enferment dans leurs forts châteaux. Et nous, les gens du plat pays, nous supportons déjà tout le poids de

la guerre.

— On ne peut plus payer !

— On ne veut plus payer !

Qui avait proféré ce mot lourd de menaces ? On ne sait ; mais d'un cri unanime, tous répétèrent : « On ne veut plus payer ! »

— Il faut faire connaître notre détresse au seigneur. Envoyons-lui des délégués...

La proposition remporta un vif succès. Trois ou quatre agriculteurs furent désignés. Rémi le Briard était parmi eux. Il passait pour un des meilleurs, un des plus sérieux et des plus hardis. Il fut convenu que la délégation se présenterait dans le cours de la semaine au château et rendrait compte de sa mission le dimanche suivant.

Las, une semaine plus tard, les délégués n'avaient pas fière mine. Le premier, Rémi, prit la parole :

— Mes compères, nous n'avons pas reçu bon accueil... Monseigneur d'Ambrières a daigné à peine nous écouter. Il nous a brutalement refusé toute remise et nous a fait menacer par son prévôt de graves châtimens si nous ne versions pas nos redevances jusqu'à la dernière obole.

— Et comment faire ? fit rudement un solide gaillard qui n'avait jamais rien dit. Les seigneurs sont trop exigeants. Est-ce de notre faute à nous si la guerre ravage le plat pays ? Loin de nous protéger, ils rançonnent nos terres, ils vivent à nos dépens. Ils ont exigé des sommes énormes pour fortifier leurs châteaux et maintenant, ils nous abandonnent ! Le Roi, notre Sire, est prisonnier des Anglais. Le dauphin, son fils, lutte vainement. En voilà assez. C'est à nous, les paysans, à prendre l'autorité et le commandement. Nous sommes las d'être ainsi maltraités.

— C'est vrai, dit un autre. Imitons nos voisins du Beauvaisis et

du pays de Laon. Ils ont choisi un chef. Il paraît qu'il a nom Guillaume Karle. Ils occupent les villes. Ils se sont même emparé de châteaux. Allons, les gens de Champagne : montrons-leur que nous pouvons en faire autant.

Toute l'assemblée approuva ce discours. On décida d'envoyer des messagers dans toutes les paroisses environnantes. Partout, l'annonce de la révolte fut accueillie avec enthousiasme. Il faut dire que le mouvement était général dans toute la contrée ; les paysans étaient trop malheureux.

La date du soulèvement fut fixée, un plan de combat établi. Des chefs furent désignés par villages ou par seigneuries. Naturellement, pour celle d'Ambrières, Rémi le Briard fut choisi.

Il avait été convenu que les bandes marcheraient d'abord sur la petite ville de Saint-Dizier.

— Tue, tue, pille, pille ! Par saint René, compères, la place est nôtre !

Les hurlements des paysans se mêlaient aux cris d'effroi des femmes et des enfants. La surprise avait été complète. La ville de Saint-Dizier avait été enlevée d'assaut par les « Jacques » – c'est ainsi qu'on commençait à les désigner du prénom de leur chef suprême – avant même que les archers royaux aient eu le temps d'esquisser un geste de défense. La plupart d'entre eux avaient été emmenés prisonniers. Ceux qui avaient voulu résister étaient pendus. Et déjà le prévôt de la ville – celui-là même qui devait exiger le paiement des tailles – se balançait au gibet de la cité.

Les paysans vainqueurs et tout exaltés par leur victoire se répandaient à travers les rues en réclamant à boire à manger. Le premier moment d'effroi passé, ménagères et bourgeoises s'empressaient de leur donner satisfaction. L'on sortait des tables

que l'on posait sur des tréteaux, au milieu des rues. On mettait en perche les tonneaux et, déjà, le vin de Champagne coulait à flots.

Mais les chefs prenaient bien soin de garder tête froide et intervenaient bientôt pour empêcher les hommes de se livrer à quelque immense beuverie qui eût compromis le succès. Aussi bien, la prise de la petite ville de Saint-Dizier ne constituait-elle qu'un exploit facile. Les véritables difficultés allaient maintenant surgir.

Car on pense bien que les seigneurs, avertis de ces émeutes, n'allaient pas tarder à réagir. Embusqués derrière les murs de leurs forts châteaux, ils pouvaient défier les assauts, en attendant qu'une occasion leur fournît la revanche.

Il est vrai que des nouvelles encourageantes pour les paysans affluaient de partout. À Senlis, les habitants de la ville avaient fait cause commune avec eux. À Saint-Leu-d'Esserend, plusieurs gentilshommes qui avaient voulu résister avaient été massacrés. À Pont-Sainte-Maxence, des écuyers avaient été jetés dans l'Oise. De tout côté, les « Jacques » apparaissaient comme des vainqueurs redoutables.

Il fallait donc profiter de cet élan et de cette crainte qu'ils inspiraient. Dès le lendemain de leur entrée à Saint-Dizier, Rémi le Briard, dont les avis s'imposaient à tous, fit décider qu'on irait mettre le siège devant le château d'Ambrières. N'avait-il pas une et même deux revanches à prendre ?

Les choses n'allèrent pas aussi aisément. Guillaume d'Ambrières prévoyait l'assaut. Les paysans furent accueillis à coups d'arbalètes. Il s'en fit un grand massacre. Mais ils étaient nombreux et décidés. Ces gens de labour ne constituaient point qu'une cohue mouvante. Beaucoup avaient combattu avec les milices paroissiales. Ils usèrent de précautions et de ruses. Bientôt

un petit groupe put atteindre le sommet des courtines de la première enceinte. Précipiter dans la cour intérieure les défenseurs fut l'affaire de quelques instants. Bientôt, le lourd pont-levis s'abaissait lentement au-dessus des fossés. En une irrésistible ruée, les bandes se précipitèrent dans le château :

« Montjoie ! Montjoie ! tout est nôtre », clamaient les Jacques.

À l'intérieur du donjon, Guillaume d'Ambrières et quelques serviteurs dévoués tenaient encore et faisaient chèrement payer leur avance aux paysans. De fuir, il n'était plus question. Du moins, le gentilhomme voulait-il mourir en combattant. Cette satisfaction suprême ne lui fut pas donnée. Un groupe, se faufilant par-derrière, parvint jusqu'au seigneur et le précipita par la baie ouverte. Guillaume d'Ambrières s'écrasa lourdement sur le sol aux acclamations et aux hurlements de la foule.

Maintenant c'était le pillage en règle et les violences qui suivent l'assaut victorieux. Les Jacques précipitaient les meubles par la fenêtre, brisaient ceux qu'ils ne pouvaient transporter, massacraient les derniers défenseurs, houspillaient les servantes et les valets :

« Sortez, sortez ! Nous allons bouter le feu là-de-dans. »

Cependant, soucieux, Rémi le Briard parcourait les hautes salles. Il cherchait quelqu'un. Tout à coup, il s'arrêta devant une lourde porte qu'il poussa doucement ; à travers la pénombre des vitraux, il aperçut dans l'oratoire où il venait d'entrer, Germaine d'Ambrières qui priait agenouillée. D'un signe impérieux, il lui ordonna de le suivre.

— Vous voulez sans doute, lui dit-elle, me livrer à vos hommes et me faire massacrer, comme ils ont massacré mon époux ?

— Dame, répondit Rémi, ce ton méprisant n'est plus de saison. Je ne viens pas vous chercher pour vous conduire à la mort, mais au contraire afin de vous sauver. Ne me reconnaissez-vous pas ?

Surprise, la châtelaine regarda mieux le paysan.

— Ne vous souvenez-vous pas du laboureur qui vous a retirée d'une position difficile, il y a quelques mois, quand vous aviez manqué le gué de la Biaise ? Ce laboureur qui avait osé jeter un regard sur sa suzeraine, vous l'aviez humilié en lui jetant une bourse comme un os à un chien. Il est devant vous aujourd'hui et vous êtes à sa merci.

Germaine d'Ambrières détourna la tête sans répondre.

— Mais les « Jacques », comme vous les appelez, les « Jacques » ne font pas la guerre aux femmes. Je vous ai déjà sauvée une fois. Dût votre orgueil en souffrir de nouveau, je vous sauverai encore, car mes hommes en ce moment sont déchaînés et je ne sais ce qu'ils vous feraient si je vous abandonnais. Connaissiez-vous dans le village une femme sûre qui puisse vous accueillir et vous prêter quelque accoutrement de paysanne à la faveur duquel vous pourrez vous en-fuir ?

— La Meschine, qui demeure près de l'église, m'a toujours été dévouée.

— Bon, et sans doute pouvons-nous sortir d'ici sans traverser les poternes. Les châteaux de nos seigneurs ne seraient pas dignes de ce nom s'ils ne possédaient quelque souterrain.

— Le souterrain existe ; on le gagne en descendant dans la cave qui est sous cet étage.

— Allons donc, car il n'y a pas de temps à perdre.

Précédant Rémi, Germaine s'élança dans l'escalier qui déroulait ses tours, près de l'oratoire. En tâtonnant, elle gagna la cave et se dirigea immédiatement vers un orifice que cachaient des tonneaux. Aidée de son compagnon, elle en démasqua l'entrée. Dans l'ombre, on devinait les premières marches d'un escalier.

— Allez, Dame, sans retard. Vous êtes sauvée maintenant. Que

Dieu et mon saint patron, Rémi, vous gardent !

— Adieu, Rémi, et... merci !

Le chef des paysans remonta dans la cour. Les paysans se préparaient à mettre le feu au château :

— Où donc étais-tu, Rémi ? On te cherchait partout.

— Je regardais s'il ne restait plus personne à l'intérieur du château.

— Sais-tu que l'on n'a pas retrouvé la dame d'Ambrières ?

— Sans doute a-t-elle pu s'échapper au moment où nous nous sommes précipités à l'intérieur de la cour.

— Tant pis, elle ne perd rien pour attendre. Allons, viens ; il est temps de rassembler les hommes. Déjà ils mettent le feu à ce repaire de nos anciens maîtres. Il faut diriger ailleurs nos pas.

Une épaisse fumée s'élevait en effet des baies. Les paysans avaient bouté le feu aux quatre coins de la citadelle. Une odeur âcre saisissait la gorge.

Les hommes se réunirent et reprirent en bon ordre le chemin du village, laissant derrière eux le château d'Ambrières en feu.

Les bandes étaient massées à perte de vue dans la plaine. Après avoir ainsi pillé et incendié villes et châteaux forts, les Jacques avaient fini par se réunir en une immense armée sous le commandement de Guillaume Karle. Ils se croyaient invincibles. Et cette conviction les avait poussés à affronter sans crainte les hommes d'armes que Charles le Mauvais, le roi de Navarre, avait envoyés contre eux. Le risque était grand sans doute, mais s'ils étaient vainqueurs, la route de Paris leur était ouverte. Ils pouvaient se joindre aux bourgeois parisiens révoltés à leur tour, et imposer au Dauphin leurs conditions.

Les trompettes retentissant, Guillaume Karle et ses lieutenants,

parmi lesquels se distinguait Rémi le Briard, étaient parvenus à mettre un peu d'ordre dans cette cohue mouvante. Leur tactique était primitive. Ils avaient décidé de charger en masses profondes. Leur nombre devait finir par submerger les soldats du Mauvais.

Ainsi fut-il fait. Mais les soldats de métier avaient pour eux l'expérience et l'armement. Ils laissèrent s'enfoncer les paysans, puis se rabattirent sur les ailes, les enveloppant en un immense mouvement tournant. Affolés de recevoir les flèches de toutes parts, à droite, à gauche, par-derrière même, redoutant d'être pris comme dans une nasse, les paysans commencèrent à se débander.

Dès lors, ce fut pour eux le désastre. Pas de quartiers, avait proclamé le roi de Navarre. Tout paysan devait être massacré ou branché sans rémission. Seuls, les chefs seraient épargnés et emmenés captifs. On les réservait pour un supplice plus solennel.

La consigne fut exécutée. Des milliers et des milliers de paysans couvrirent bientôt le champ de bataille, « tant que le regard ne les pouvait dénombrer ». À vingt lieues à la ronde, les hommes d'armes, encouragés par les nobles qui avaient bonne vengeance à exercer, brûlèrent les chaumières, torturèrent les Jacques, sans épargner les femmes et les petits enfants : « Il y eut plus de maux en ce pays que jamais n'en firent les Vandales et les Sarrasins », dit un chroniqueur.

Guillaume Karle fut décapité un des premiers. Tous les chefs furent emmenés pour être jugés. Rémi le Briard se trouvait parmi eux.

La tribune avait été montée sur la Grand'Place du Pilon. Elle était très longue, très vaste, et pourtant, bien avant l'heure fixée, elle était entièrement remplie d'une élégante foule de gentilshommes et de dames venus de toute la contrée assister au supplice des chefs de ces maudits Jacques.

En face, sinistre, se dressait l'estrade : douze gibets en quinconce avaient été préparés. Oncques de mémoire d'homme n'avait-on vu aussi importante exécution.

Depuis le matin, le glas tintait lugubrement au clocher des Cordeliers voisins de la prison, pour les hommes qui allaient mourir. Mais maintenant, le son des cloches était recouvert par le bruit de la foule qui se massait le long des rues afin de voir le long cortège des condamnés et leur crier quelque injure au visage. Car ces bourgeois, ces artisans avaient eu grand effroi des paysans. Et maintenant, ils prenaient leur revanche.

À deux heures après-midi, escorté de quelques hommes d'armes, Monseigneur le bailli prit place au centre de la tribune. Déjà, le bourreau et ses aides, en robes rouges, s'agitaient sur l'estrade, vérifiaient l'ajustement des poteaux, la solidité des cordes.

Enfin la vieille chartre(4) s'ouvrit lentement. Précédés d'un Cordelier qui tenait devant eux une croix, les douze condamnés apparurent à la file, liés entre eux. Ils étaient vêtus d'une chemise blanche, pieds nus et corde au cou.

Un à un, ils montèrent sur l'estrade où on les délia. Rémi le Briard était le troisième. Sans paraître entendre les cris et les injures de la foule, il regarda sans trembler les potences, puis tourna les yeux vers la tribune.

Soudain, il eut un frémissement : au premier rang, Germaine d'Ambrières jetait les yeux sur lui. Gravement, Rémi la contempla à son tour.

Alors, la châtelaine détourna légèrement la tête, comme si ce muet reproche l'importunait et la blessait.

Sans mot dire, Rémi le Briard s'abandonna au bourreau.

Le page de Montmorency



A petite ville de Braisne n'est plus aujourd'hui qu'un gros bourg sur les bords de la Vesle, cette jolie rivière qui arrose Reims et se jette dans l'Aisne. Elle est située au pays de Tardenois, aux confins de la Champagne et du Laonnois, mais fut toujours considérée comme relevant du Comité, et les seigneurs de Braisne rendaient hommage aux comtes de Champagne et servaient dans leur

armée.

Une petite ville bien fortifiée et dominée par un rude et fier château. Après avoir subi les ravages des deux guerres mondiales, Braisne ne garde plus de son passé qu'une belle église du douzième-treizième siècle. Quant au château, qui passait pour un des plus puissants de la contrée, il n'en reste plus que quelques pans de murs croulants, envahis par les ronces et la folle végétation, hantés par les corbeaux.

Et pourtant, de quelle animation ne fut-il pas jadis le théâtre ? Les plus fameux princes du royaume en furent, au cours des siècles, possesseurs : pour ne citer que les plus célèbres, au douzième et au treizième siècle, on y trouvait les princes de la Maison de Dreux, laquelle était directement apparentée à la couronne royale, et au

quinzième siècle, c'était les comtes de Montmorency qui avaient hérité de la seigneurie.

L'épisode que nous allons évoquer se situe précisément au temps d'Hugues de Montmorency, et vers le milieu du quinzième siècle.

Après avoir épousé la très belle et très sage Jeanne de Lusignan, Hugues de Montmorency était venu habiter le château de Braisne. Avec lui, on mena une vie fastueuse durant plusieurs années dans la région !

Car ces Montmorency étaient des princes généreux, aimant se parer d'une cour élégante et nombreuse : écuyers, serviteurs d'armes, pages peuplaient les salles basses de la forteresse. Des dames d'honneur, de gentes demoiselles entouraient la duchesse.

Ce n'étaient que tournois, bals, fêtes équestres et fêtes de cour. On « ballait » toute la nuit au son d'un orchestre de violes d'amour et de flûtes. Et cela n'empêchait pas les gentilshommes de repartir dès l'aube pour découpler en forêt de Braisne quelque dix-cors que les piqueurs et les valets avaient débusqué. Magnifiques frairies qui exaltaient ces hardis seigneurs, aussi infatigables à la chasse qu'à la danse.

Bonne éducation pour les jeunes pages qui venaient se préparer à l'existence du chevalier auprès d'un seigneur aussi accompli qu'un Hugues de Montmorency.

Celui-ci – et c'était, dans la vie, son seul regret – n'avait pour toute progéniture qu'une fille. Demoiselle Isabelle, au moment où commence ce récit, venait d'entrer dans sa quinzième année. Je n'ai pas besoin, je pense, de vous confier qu'elle était ravissante, le teint vermeil, l'œil d'azur, et qu'elle enchantait le regard des jeunes seigneurs qui la voyaient se tenir, modeste et aimable, près de sa mère. Il semblait qu'elle dût être aussi belle et accomplie que la duchesse. Ce n'était pas peu dire...

Vous devinez aussi qu'Isabelle ne manquait pas de soupirants. Mais, dans l'entourage du comte, parmi les jeunes compagnons d'armes, nul n'eût osé jeter les yeux sur la riche et noble héritière. Elle semblait pour le moins, promise à un fils de roi.

Or, voici que, du pays d'Épernay, en l'an de grâce 1440, vint à Braisne un jeune page du nom de Louis. Il avait de dix-sept à dix-huit ans, belle mine et le regard vif et éveillé. Son père était un honnête seigneur champenois qui, pour avoir fidèlement servi le comte de Braisne, avait obtenu que son fils fût nourri et élevé à la cour du puissant Hugues de Montmorency.

Le jeune damoiseau donnait d'ailleurs toute satisfaction aux maîtres d'armes chargés de faire son éducation. Et comme il était alerte et gracieux, il fut remarqué un jour du comte lui-même. Jusque-là, celui-ci ne l'avait vu qu'une fois ou deux, par hasard. Mais, à la suite d'une chasse au faucon où il s'était montré particulièrement adroit, le comte appela Louis :

— Dès demain, page, vous serez attaché à ma personne.

C'était un grand honneur ! Le page appelé à servir constamment le seigneur, vivait avec lui nuit et jour. Il couchait dans sa chambre ; il partageait son repas. Avec lui, il avait accès dans les appartements des dames où Hugues aimait à se reposer près de sa femme, de sa fille et de leurs suivantes, à l'issue d'un tournoi ou d'une partie de chasse.

La bonne mine du page lui valut quelques gracieux compliments. Aux discours et aux chansons qui distrayaient les longues heures de veille, il ne se montra pas trop maladroit. Il sut même amener plusieurs fois un sourire sur les lèvres de la sérieuse et sage Isabelle.

C'en était assez, vous le devinez, pour que le page devienne amoureux fou de la gentille personne.

Amoureux fou et sans espoir ; bien entendu, lui-même n'en nourrissait aucun. Il se morigénait, cherchait à oublier les traits charmants de l'héritière de Montmorency ; car, plus il luttait contre ses sentiments, plus son amour croissait. Naturellement, le comte ne s'apercevait de rien ; il eût été saisi d'une singulière indignation s'il s'était douté que son page osait soupirer pour sa fille. Et il l'obligeait à passer près d'elle de longues heures, torture suprême et suprême jouissance.

Le malheureux finissait par en dépérir. Presque eût-il préféré être renvoyé dans les salles basses avec les autres pages. Mais il ne pouvait même pas avouer le motif de ses tourments. Il lui fallait supporter en silence sa douleur et laisser s'exaspérer son amour.

Comment cela allait-il finir ?

Cela se poursuivit d'abord de la façon la moins inattendue : un beau matin, Hugues de Montmorency reçut avis que le duc d'Anjou, René, organisait en sa bonne ville de Saumur un magnifique tournoi, le plus splendide que l'on eût oncques vu jusqu'à ce jour et l'invitait à y venir et même à y participer.

Il y avait bonne distance entre Braisne et Saumur ; mais ces grands seigneurs du quinzième siècle étaient trop heureux d'avoir une occasion de passer loin des murs de leurs châteaux quelques semaines, voire quelques mois. L'on n'en appréciait que mieux, au retour, le charme de la vie féodale.

Aussi bien, Hugues déclara-t-il que, cette fois-là, il ne serait pas longtemps absent. Mais pour manifester toute son opulence auprès de son bon cousin le roi René, il décida de se faire accompagner de toute sa « mesnie », c'est-à-dire de tous ses écuyers, hommes d'armes, pages et autres serviteurs, tous équipés de riches armures et montés sur chevaux lourdement caparaçonnés.

Le page Louis devait naturellement être de l'expédition.

Or, voici que le matin du départ, on chercha Louis partout. Alors qu'il aurait dû être dans la cour, attendant son maître pour l'aider à monter sur son coursier et s'élancer et virevolter ensuite à ses côtés, pas de Louis. On s'interroge, on s'inquiète. Irrité, le comte de Montmorency gagne la chambrette où le page gîtait quand il ne dormait pas dans la chambre de son seigneur.

Il le trouva au lit, tout geignant et mal en point.

— Ah, Monseigneur, fait-il, j'ai été pris cette nuit de fort grandes douleurs. La fièvre m'étreint et je me sens bien incapable de partir avec vous pour Saumur. Que mon maître daigne me pardonner ! » Hugues, qui n'avait connu de toute son existence que des indigestions consécutives à de trop lourds repas, maugréa bien un peu contre ces mauviettes du temps présent qu'un rien fatiguait ou mettait hors de jeu. Mais il comprit que son page était vraiment malade et, sans insister, le laissa sur sa couche en lui souhaitant prompte guérison.

Quelques instants plus tard, le lourd cortège s'ébranlait et franchissait le pont-levis. Le château de Braisne restait abandonné aux femmes et à quelques vieux serviteurs trop usés pour participer aux tournois. Car vous avez déjà deviné, je pense, que ni la comtesse Jeanne, ni sa fille Isabelle n'étaient de l'expédition au pays saumurois.

Or, tout le cortège n'était pas encore parvenu à une lieue du château que le page Louis se sentit soudain beaucoup mieux.

La maladie n'était qu'une feinte, un subterfuge. En réalité, il souffrait trop. Il avait décidé d'en finir d'une façon ou d'une autre.

Quittant sa couche, il se dirigea, pâle et tremblant, vers la chambre des dames. À leur fenêtre, Jeanne et Isabelle avaient vu disparaître le brillant cortège des seigneurs et elles devisaient

paisiblement près de la haute cheminée en filant la laine, quand une servante leur annonça la venue de Louis :

— Eh quoi, page, dit Isabelle, je vous croyais malade et en piteux état. Et voici que vous venez jusqu'ici. Mais, mon enfant, vous êtes tout pâle ; vous tremblez ; qu'avez-vous donc ? Il eût été plus sage de rester en votre lit. Je vous adresserai Rémi, mon excellent mire⁽⁵⁾. Il connaît les fièvres et vous administrera quelque onguent qui vous rendra la santé. Mais vous aurez manqué le tournoi de Saumur.

— Dame, il m'importe peu d'assister au tournoi. Quant au sage et docte Rémi, je doute fort qu'il possède, malgré toute sa science, moyen de me sauver du mal qui m'étreint.

— Vraiment, Louis ; que signifie ce langage ?

— Dame, je dois me confesser. Mais, auparavant, que votre douce enfant daigne me laisser seul avec vous.

Sur un geste de sa mère, Isabelle, que l'attitude du gentil page intriguait et alarmait, quitta la salle. Dès qu'elle fut partie, Louis se jeta aux pieds de la châtelaine et lui avoua l'amour éperdu qu'il nourrissait pour sa fille.

La comtesse de Montmorency prit un aspect sévère et jeta sur le page un regard courroucé :

— C'est folie, mon enfant, et c'est stupidité. Vous avez joué une comédie indigne et inutile. Vous n'ignorez pas que ma fille est destinée à épouser un prince de sang royal. Je puis vous confier qu'elle est déjà promise et le tournoi auquel se rend mon très cher époux doit permettre de conclure définitivement l'union. Ainsi, rejetez cette idée folle, redevenez raisonnable, et je tairai à votre maître votre pensée folle et le subterfuge dont vous avez usé.

— Dame, je suis fou sans doute, mais d'amour. Si je ne suis pas contenté, je sens bien que je mourrai.

— Page, taisez-vous. On ne meurt pas d'amour, hormis dans les romans des conteurs. Oubliez votre rêve. Restez un gentil écuyer et on vous trouvera épouse digne de votre rang.

— Dame, je ne saurais m'y résoudre. Laissez-moi donc rentrer chez mon père.

— Louis, jamais je n'y consentirai. Votre père vous a confié à notre mesnie. Vous devez demeurer ici jusqu'à votre majorité. Et il faudrait que j'explique au comte les raisons de votre départ. Je le connais. Il entrerait dans une folle colère que je veux éviter.

— Dame, puisque je ne puis ni quitter ces lieux où la présence de celle que j'adore me rend fou, ni garder un espoir même chimérique, je vous le répète, Dame, il ne me reste qu'à mourir. Mais vous avez raison : je vous en conjure, ne répétez pas à mon très redouté seigneur la folle pensée que j'ai conçue. Ce serait mal le récompenser de tous les bienfaits dont il m'a comblé.

— Louis, je ne lui dirai rien. Mais soyez raisonnable.

— Dame, je ne puis ; je ne vous promets rien.

Louis est rentré dans les appartements du comte. Il a regagné le réduit qui lui sert de chambre. Il a cherché d'abord à oublier son mal et son amour. Mais ceux-ci ne font qu'augmenter et s'exaspèrent d'autant plus que la comtesse, maintenant avertie, tient le page éloigné de sa fille et ne lui manifeste plus que froideur et dédain.

Quelques jours se passent ainsi.

« À quoi bon m'obstiner ? pense Louis. Vivre m'est mauvais et pénible. Mieux vaut mourir comme je l'ai pensé. »

Et il décide de ne plus rien manger. Il veut se laisser tomber d'inanition. Étendu sur sa couche, il refuse toutes les nourritures qu'un valet lui présente. Il ne tarde pas à s'affaiblir.

Avertie de cette décision, la comtesse de Montmorency s'en vient trouver le page :

— Je vous en supplie, évitez tout scandale. Acceptez de devenir raisonnable.

Mais Louis est obstiné comme un Breton. Il persiste dans son refus.

Et voici que l'on annonce le retour du comte. Hugues revient des pays de Loire, tout réjoui des tournois auxquels il a assisté. À peine revenu à Braisne, il s'inquiète toutefois du sort de son page préféré, qui lui a plus d'une fois fait défaut.

— Il ne va guère, répond la comtesse. Depuis votre départ, il nourrit quelque gros chagrin. C'est en vain que j'ai tenté de le soigner. Et maintenant il refuse tout aliment.

— Je vois, je vois, dit le comte jovial, il se contente de nourrir sa peine. Sans doute est-ce du dépit de ne pas m'avoir accompagné.

— Je ne pense pas, réplique dame Jeanne. Je crains fort que la chose soit plus grave.

— Et quoi donc ?

— J'ai promis de ne pas vous le révéler, mon cher seigneur, car je craindrais de vous irriter. Mais venez ; en votre présence, peut-être notre page consentira-t-il à retrouver la raison.

Le comte et la comtesse se dirigent vers la chambre du page.

— Louis, pour la dernière fois, je vous en conjure, acceptez de cesser ce jeûne ridicule. On ne se laisse pas ainsi mourir de faim. Si vous ne cessez pas, je me verrai contrainte de révéler vos discours à mon époux.

Sans répondre, Louis refusa de la tête.

— Mais enfin, de quoi s'agit-il ? fit le comte que cette scène commençait à irriter.

— Eh bien, Louis, vous l’aurez voulu. Je dois donc vous dire, mon cher seigneur que, peu après votre départ, votre page m’est venu trouver et il m’a assuré qu’il se consumait, qu’il désirait passionnément...

— Quoi donc ?

— Qu’il désirait, reprit Jeanne... Mais, à ces mots, elle vit le page si angoissé, couvert de sueur et d’effroi, que la bonne comtesse en eut pitié et qu’elle ajouta :

— ...le beau faucon que vous avez coutume d’emmener à la chasse !

— N’est-ce que cela ! Eh, parbleu, je le lui abandonne bien volontiers si ce cadeau doit suffire à contenter mon cher page.

Celui-ci était encore tellement ému, tant il avait eu peur que la comtesse dévoilât son secret, qu’il se contenta de faire un signe de tête affirmatif. Il lançait en même temps à dame Jeanne un regard de reconnaissance.

— C’est dit, reprit le comte. Je te laisse mon faucon. Tu remmèneras désormais à la chasse et auras soin de le nourrir et de veiller sur lui.

Louis ne voulut pas faire de peine ni mettre en colère le seigneur, son maître. Il comprit combien bonne avait été la comtesse Jeanne. Il renonça, ou parut du moins renoncer au rêve fou qu’il avait caressé.

Si ce récit n’était qu’un conte, vous pensez sans doute que, finalement, le page aurait épousé la fille du comte de Montmorency. Mais ce récit est très véridique : Louis n’épousa pas Isabelle. Peu de temps après ces événements, il partit pour la guerre. Quand il revint plusieurs années après, Isabelle était mariée à un prince de haut rang. Louis se consola. Il prit pour femme une gentille demoiselle du pays champenois.

Et il fut tout de même très heureux.



Le royinot(6)



U début du dix-septième siècle, vivait dans un faubourg de la petite ville de Sainte-Menehould une pauvre veuve, plus riche d'enfants que de deniers. Son époux, en mourant, ne lui avait en effet laissé que la méchante bicoque qui s'appuyait aux murs de la cité. Cette mesure n'était entourée que d'un maigre jardin et d'un clos de pré, de quoi faire paître tout juste une bique. Et avec ce bien, l'époux lui avait laissé quatre garçons. Que Jacquette – c'était le nom de notre pauvre veuve – ait eu grand mal à les élever, vous l'imaginez sans peine.

Elle était pourtant parvenue à faire des trois aînés des hommes. Ces garçons-là étaient d'ailleurs courageux et habiles. Ils n'avaient pas eu de difficulté à trouver un bon métier. Et, dès qu'ils eurent terminé leur apprentissage, ils s'empressèrent d'abandonner ce misérable logis et d'aller chercher fortune ailleurs. Ingrats, comme tous les garçons, ils avaient oublié leur mère. Celle-ci était restée seule avec le dernier.

Mais le dernier, ah, ce dernier ! On l'avait surnommé le royinot, c'est-à-dire, précisément : le dernier-né. Un bon petit sans doute, mais qui n'avait vraiment pas d'esprit à revendre pour l'excellente

raison qu'il en était totalement dépourvu. Il était tout juste capable d'aider sa maman dans les soins du ménage et de l'accompagner quand elle s'en allait laver le linge des riches bourgeois de la ville : car tel était le métier que la pauvre femme exerçait :

— Ah, mon enfant, disait Jacquette, que deviendras-tu quand je ne serai plus là...

— Ne te tracasse pas, Maman, répondait le roynot, je m'en irai à la ville et j'irai acheter de l'esprit, comme les palefreniers me l'ont dit.

— Mon garçon, j'ai grand peur que tu ne trouves jamais la boutique où l'on vend de l'esprit...

Il faut dire que, voisine de la mesure de Jacquette, il y avait une auberge où s'arrêtaient les messageries royales. Quand il trouvait un instant, le roynot aimait beaucoup voir partir et arriver les voitures et, comme il était complaisant, il donnait volontiers un coup de main aux garçons d'écurie et aux conducteurs. Ceux-ci s'amusaient de la simplicité de son esprit et lui conseillaient toujours d'aller acheter de celui-ci dans la capitale.

Un jour – qui fut un triste jour – Jacquette rentra chez elle : elle toussait, elle était toute tremblante. Elle avait pris froid en lavant le linge de sa clientèle malgré un vent glacial. Elle se coucha, secouée de frissons. La fièvre la prit. Son fils la soigna de son mieux ; mais il était bien malhabile. Le mal augmenta. Le médecin, prévenu trop tard, vint quand il n'y avait plus rien à faire. La pauvre Jacquette expira le lendemain en tenant dans sa main la main de son roynot.

Celui-ci pleura beaucoup. Il rendit à sa mère les derniers devoirs, puis se dit :

« Maintenant je suis seul et sans ressources. C'est le moment de gagner la grande ville et de me mettre en quête d'esprit pour

pouvoir me débrouiller. »

Il ferma soigneusement les volets de l'unique fenêtre de son logis, tourna la clef dans la serrure et gagna l'auberge voisine.

Les conducteurs de la diligence, qui le connaissaient bien et savaient qu'il était complaisant, acceptèrent de le prendre sans bourse délier (il eut été d'ailleurs bien incapable de délier sa bourse). Durant tout le voyage, Pierrot – c'était le nom du roynot – leur rendit d'ailleurs de menus services.

À l'aube du quatrième jour, on atteignit les portes de la capitale :

— Que vas-tu faire à Paris ? dit le conducteur au roynot qu'il avait pris en amitié.

— Je m'en vais quérir de l'esprit, car j'en ai grand besoin ; savez-vous où j'en trouverai ?

L'autre s'esclaffa, mais comme il n'était pas mauvais garçon, il répondit :

— Écoute, mon roynot, va de-ci, de-là, observe les gens, recueille les propos que tu entendras. Mêlé-toi aux groupes dans la rue. À Paris, il est de beaux parleurs. Tu auras bientôt acquis l'esprit qui te manque. Et quand tu seras devenu riche, si tu en as assez de la capitale, reviens me trouver. Tu sais d'où part la voiture pour Sainte-Menehould. Je te ramènerai au pays comme je t'ai emmené.

Et ce disant, le conducteur glissa dans la main du roynot un écu d'argent pour l'aider à subsister. Pierrot remercia et s'éloigna, tout heureux d'être enfin dans la grande ville où l'on achète de l'esprit. Il était bien décidé à suivre le conseil de son ami, le conducteur.

Il traversa une bonne partie de la capitale, parvint aux barrières du Louvre. Des mousquetaires magnifiquement habillés discutaient avec passion. Le roynot s'approcha d'eux pour écouter ce qu'ils

disaient. Tout à coup un nouveau venu sortit d'un logis voisin tenant d'une main une vénérable bouteille, de l'autre un pâté fumant et croustillant.



— Oh, ah, s'écria l'un des mousquetaires, qui a trouvé cela ?

— Ça été moi, fit l'arrivant d'un ton tranchant et fier.

Et tous les autres de l'applaudir et de le féliciter...

— Bon, bon, se dit notre royinot, voilà déjà une phrase à retenir. Elle vous vaut des succès. Et il empocha la phrase soigneusement dans sa mémoire. Puis il alla plus loin.

Il atteignit la Seine qu'il eut l'idée de traverser. Majestueux, le pont Neuf que l'on venait d'achever enjambait le fleuve. Mais précisément, pour payer les travaux, le roi avait institué un péage. Il était indispensable de verser quelques deniers si l'on voulait emprunter le nouveau pont. Et l'on eût vainement tenté de s'acquitter en monnaie de singe.

Devant la boutique du percepteur du péage qui vous remettait un jeton, grâce auquel on vous laissait franchir la barrière, une longue file de piétons s'étirait. Naturellement, le royinot ignorait tout cela. Il n'avait jamais vu de pont à péage dans son pays et il se demanda ce que tous ces gens attendaient.

Il s'approcha donc de l'un d'eux et lui posa la question :

— Eh, c'est pour l'argent ! répondit le passant.

Pierrot ne comprit pas davantage, mais il estima que cette formule-là n'était pas mauvaise non plus, et il la nota avec autant de fidélité que la première.

Après s'être promené longtemps dans Paris, quand il eut admiré les hautes maisons, les échoppes des boutiquiers, l'animation de la rue, quand il eut acquis des marchands qui crient leurs denrées de quoi faire, pour quelques sols, un somptueux repas, il résolut d'aller déguster celui-ci et de se reposer au bord de la Seine. Il descendit donc sur le Port Saint-Jean-de-Grève. Mais il dut auparavant traverser la place de Grève ; elle était noire de monde. On sait que sur cette place avaient lieu les exécutions capitales et,

précisément, il y avait supplice ce jour-là. Un condamné devait être roué.

Par un remous de la foule, le roynet, qui n'était pas fort grand, fut précipité au premier rang juste au moment où le cortège passait au son lugubre du glas. Devant le malheureux, les archers du roi faisaient ranger le peuple en le repoussant de leur hallebarde :

— Qu'est-ce donc ? fit le roynet tout surpris.

Il se trouvait près d'un grand bourgeois. Celui-ci lui répondit simplement d'un ton caverneux :

— C'est la justice...

Et cette troisième phrase frappa beaucoup Pierrot. Il ne manqua pas de l'enregistrer à son tour.

Au bout de quelques jours, il en eut assez de la capitale. D'ailleurs, il estimait qu'il en savait suffisamment et qu'il possédait maintenant autant d'esprit que quiconque. Il regagna le faubourg où s'arrêtaient les messageries de Sainte-Menehould. Là, il apprit que la voiture était déjà partie et qu'il n'y en aurait point avant la fin de la semaine suivante.

— Tant pis, se dit-il. Je ne vais pas attendre jusque-là. Je rentrerai à pied.

Et le voilà en route, marchant d'un bon pas vers sa ville natale.

Au bout de deux jours de marche, ayant épuisé ses provisions, il eut grand faim et commença à sentir la fatigue. Un important domaine agricole s'élevait non loin de la route. Le roynet s'y rend et demande à souper.

La fermière était une femme veuve et âgée qui commandait avec autorité à plusieurs valets et domestiques :

— Volontiers, lui répond-elle, mais à une condition : c'est que tu travailleras avec nous demain toute la journée.

Pierrot ne savait pas faire grand chose. Il accepta pourtant et on l'invita à partager le souper de toute la maisonnée. Il était si fatigué qu'il ne souffla mot durant tout le repas. Le pauvre innocent avait été repris d'un accès de timidité. Et puis, il n'eut pas l'occasion de montrer sa science toute fraîche qu'il avait acquise à Paris. La dernière bouchée avalée, on le conduisit dans le grenier à foin où il s'endormit profondément.

Mais voilà bien un malheur ! Durant la nuit, un vagabond pénètre dans la ferme, tue la fermière, fracture la grande armoire où elle cachait ses écus et disparaît sans laisser de traces. Au petit jour, les domestiques découvrent le crime, poussent de grands cris. On court, on se précipite. Seul, le royinot, dans son grenier, n'a rien entendu. Il dort toujours à poings fermés.

Le seigneur du pays est prévenu. Il charge immédiatement son prévôt d'ouvrir une enquête. Sur-le-champ, celui-ci se transporte à la ferme. Les valets et les filles sont d'accord :

— C'est sûrement l'étranger que nous avons accueilli hier qui a fait le coup. Il n'a pas dit un mot pendant le souper. C'est un sournois ; il préparait son crime. Et maintenant, il s'est envolé avec le magot.

— Est-ce sûr ? fait le prévôt.

On monte au grenier au-dessus de l'écurie et l'on trouve le royinot dormant toujours profondément. On le secoue, on le bourre de coups de poings et de coups de pieds. Hébété, ne comprenant rien à ce qui se passe, le pauvre innocent est traîné jusque devant l'armoire fracturée :

— Qui a fait cela ? questionne sévèrement le prévôt.

— Hé, se dit le royinot, c'est le moment de montrer mon savoir. Et il répond sans hésiter :

— Ça été moi...

Un cri d'horreur sortit de la bouche de tous les assistants ; mais cette exclamation trompe notre Pierrot, maintenant bien réveillé. Il croit qu'on l'admire.

— Et pourquoi as-tu fait cela ? reprit le prévôt seigneurial.

Le royinot s'empressa de répliquer par la deuxième réponse qu'il avait apprise dans la capitale :

— C'est pour l'argent, déclara-t-il.

Le doute n'était plus permis. Le misérable avait occis la malheureuse fermière pour s'emparer de son butin. L'assistance du coup demeure bouche-bée.

— Eh bien, mon garçon, déclare le bailli, tu sais maintenant ce qui t'attend ?

Troisième question, troisième réponse. Mais le pauvre niais n'aurait pas su aller plus loin :

— C'est la justice, déclare-t-il bien tranquillement.

Cette fois, c'en était trop ; un tel cynisme stupéfia les témoins de cette scène. On se jette sur le royinot ; on lui aurait fait un mauvais parti. Les archers du seigneur ont grand peine à le soustraire à la fureur des valets de la ferme.

Cette fois, le royinot n'y comprenait plus rien du tout. Il comprit bien moins encore quand il se vit conduit en prison. C'était bien en vain décidément qu'il était allé à Paris quérir de l'esprit...

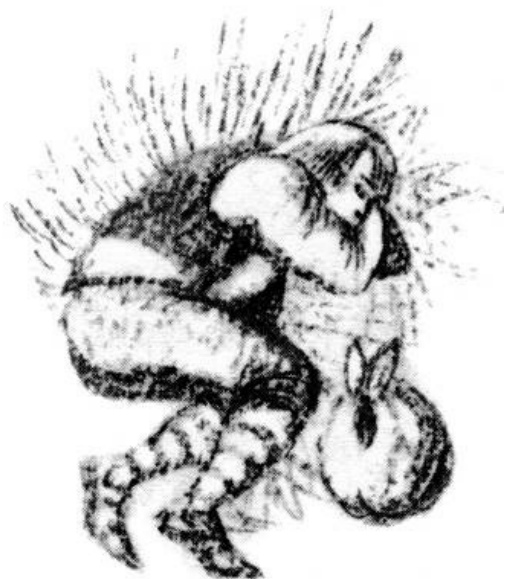
Pierrot était en grand danger d'être pendu. Déjà, le bourreau apprêtait la corde. Par chance, il déclare au juge qui était venu le questionner qu'il était de Sainte-Menehould.

Or, Sainte-Menehould était terre royale et, seule la justice du roi pouvait connaître le cas du royinot. On le transféra donc dans sa cité natale. Et là, il parvint à convaincre les magistrats de sa complète innocence, et de sa totale niaiserie. Le royinot fut remis

en liberté.

Mais cette mésaventure l'avait dégoûté des voyages et... de l'esprit. Il n'avait pu en acquérir, il s'en passa.

Et, dans son petit logis adossé aux remparts de la ville, il vécut désormais fort heureux.



Les perdrix de Jean Mathurin

(Conte du dix-huitième siècle)



E n'était certes pas une bien grande maison que la maison de Jean Mathurin. Elle était bâtie à l'extrémité du bourg de Marfaut, et près d'un sentier qui s'élevait en pente douce le long du coteau. Ce n'était pas une grande maison, puisqu'elle ne comportait au rez-de-chaussée qu'une salle assez vaste à la vérité et, au premier étage, une pièce qui servait de chambre. Ajoutez une petite cuisine en appentis, un escalier fort raide pour monter à la chambre (à laquelle on pouvait aussi accéder au moyen d'une échelle extérieure), et vous aurez l'image exacte et fidèle de cette demeure.

Si elle n'était pas bien considérable, du moins cette petite maison faisait-elle tout de même le bonheur de ceux qui l'habitaient. Jean Mathurin était un fin laboureur. Autour de sa maison s'étendaient quelques arpents de terres et de vignes, de quoi assurer sa subsistance et celle de son épouse. Mais ses deux bras, il les mettait aussi au service du comte de Marfaut, le seigneur du village, et celui-ci le considérait à juste titre comme un excellent tenancier, sérieux, honnête et travailleur, trois précieuses

qualités au dix-huitième siècle, comme aujourd'hui.

Quant à dame Rose Mathurin, la « Mathurine » suivant le sobriquet qu'on lui donnait dans le pays, sa plaisante et accorte épouse, elle n'était pas maigre, certes non, mais elle n'était pas non plus épaisse : de beaux bras et qui s'entendaient à rouler la pâte pour vous fabriquer de ces savoureuses pâtisseries qui font si bien apprécier le vin de Champagne, à plumer une volaille et à vous la mettre à cuire, dorée et ruisselante de graisse.

Jean Mathurin était un heureux compagnon. Il n'en disconvenait point. Des soucis, il n'en avait guère. De l'argent non plus d'ailleurs. Mais ne prétend-on pas que l'un amène souvent les autres ? Le laboureur se passait bien d'écus et ne vendait ses produits que pour en tirer les sommes nécessaires à son existence, à la vie du ménage, et au paiement des cens et redevances qu'il versait chaque année, avec grande ponctualité, entre les mains de Maître Médard Vouzy, le notaire de Marfaut.

Tout de même, Rose aurait bien volontiers souhaité avoir à sa disposition quelque monnaie pour s'offrir aux foires de Reims ou acheter à ces colporteurs qui passent en vous présentant mille objets tentateurs, ces colifichets, ces menues parures si agréables à porter. Jean Mathurin ne songeait guère à faire de tels cadeaux à sa femme.

— Qu'à cela ne tienne, dame Rose, murmurait le notaire à l'épouse de Jean Mathurin, votre mari possède dans sa cave de précieuses bouteilles que mon gosier apprécie fort. Vendez-m'en quelques-unes ; je vous les paierai bon prix.

— Pour me faire battre comme plâtre par mon seigneur et maître, quand il découvrira le larcin. Vous n'y pensez pas, Maître Vouzy !

— Bah, bah ! une bouteille par-ci, une bouteille par-là, cela ne se voit guère. Je suis bien sûr que votre époux en ignore le compte

exact. Il ne perdra pas grand'chose et vous y gagnerez. Moi aussi d'ailleurs...

Il faut dire que le vin de Jean Mathurin était réputé, un des meilleurs du pays...

Les propos tentateurs du notaire finirent par convaincre Rose, qui se laissa ainsi dérober quelques bouteilles. Elle prenait bien soin d'ailleurs d'espacer ses larcins, et comme Maître Vouzy la payait en bonne monnaie d'argent, elle se trouvait enchantée de ce stratagème. Désormais, elle avait les ressources suffisantes pour payer les parures, les rubans, dont elle avait si grande envie. Jean Mathurin ne s'apercevait ni des disparitions opérées dans sa cave, ni des transformations de son épouse.

En somme, tout le monde était satisfait. C'était trop beau pour que cela dure...

On vous a dit que le laboureur était pourvu d'abondantes et solides qualités. Il possédait bien aussi quelques petits défauts. C'est chose propre à toute nature humaine. Il était volontiers emporté et sa colère était prompte et violente. S'il était sobre, il se montrait bon compagnon à table et, devant lui, les plats ne chômaient guère.

Tout cela n'était pas grave. Mais il y avait plus sérieux. Jean Mathurin aimait passionnément la chasse. Voilà bien l'affaire : la chasse en la seigneurie de Marfaut était sévèrement réglementée. Il était rigoureusement interdit de chasser sur les terres de Monseigneur. Ailleurs s'il vous plaisait ; mais dans les domaines du comte, halte-là ! Les gardes forestiers se chargeaient de vous rappeler rudement à l'observation des règles de la coutume.

— Ailleurs, ailleurs, maugréait Jean, c'est facile à dire. Partout on se heurte à de semblables interdictions. Il ne nous reste que

quelques mauvais cantons, si souvent battus par les chasseurs que le gibier en a depuis longtemps disparu. Ce n'est pas gai de rentrer toujours bredouille !

Malgré tout, comme il était prudent, il ne se risquait pas à affronter les foudres de son suzerain et de ses gardes. Certaine année pourtant – il y avait précisément quatre ou cinq mois que le manège de Maître Vouzy s'était institué au détriment de la cave du laboureur, Jean n'y tint plus. Un ami lui avait signalé de la perdrix dans les champs voisins des terres qu'il cultivait. Par une belle nuit, il sortit sans bruit et alla tendre quelques collets.

La chance était pour lui, et les gardes se promenaient sans doute dans quelque autre coin, ou étaient restés dans leur lit. Au matin, il releva les pièges sans être vu : deux magnifiques perdrix avaient été prises.

— Femme, dit-il joyeux, voilà de quoi faire un succulent festin. Apprête-les avec tout ton savoir ; plume, vide, mets à cuire, et ne ménage ni la graisse, ni les oignons. Pour plus de sûreté, et afin que nul ne nous découvre, nous dégusterons ces bestioles dans la chambre là-haut. Nous n'aurons qu'à monter le plat, et je l'accompagnerai de quelques fameuses bouteilles que je vais de ce pas quérir au cellier.

Aussitôt dit, aussitôt fait, et tandis que dame Rose s'affaire, notre compère Mathurin gagne la pièce réservée aux bouteilles. Il s'y attarde assez longtemps. Par saint Vincent, patron des vignerons et des francs buveurs, ne convient-il pas d'étudier de près question aussi délicate : il faut goûter ici et là avant de faire son choix.

Quand il revient au bout d'un grand moment, les bras chargés du produit de ses... réflexions, les perdrix étaient déjà au feu et commençaient à exhaler un délicieux fumet.

— Allons, allons, tout est pour le mieux, proclame Jean de belle

humeur. Mais ce serait pécher que de déguster pareil rôti tous deux, sans y faire participer un ami. On se réjouit davantage quand on est plusieurs à table.

— Tu as raison mon homme, mais méfions-nous. Ne s'agit point de se faire dénoncer par quelque jaloux. Qui comptes-tu inviter ?

— Il nous faut un homme discret, mais capable d'apprécier mes perdrix et les vins qui les arroseront. Que dirais-tu de Maître Vouzy ? Il est notaire ; il doit être prudent et sage. La profession l'exige. Quant aux vins, je ne sais trop s'il goûtera les miens ; mais le contraire m'étonnerait fort.

Sur ce dernier point, dame Rose était beaucoup mieux renseignée que son époux. Mais elle se garda bien de souffler mot et, tout au contraire, approuva un choix qu'elle jugeait excellent.

— Attends-moi. Je m'en vais le quérir. Veille aux perdrix, qu'elles ne prennent pas un coup de feu. Maître Vouzy habite près de l'église. Ce n'est pas tout près. Je ne reviendrai qu'avec lui ; que tout soit prêt pour notre retour.

Voici Jean Mathurin parti et dame Rose qui reste seule tête à tête avec les perdrix. Le temps passe bien lentement au gré de dame Rose. La ménagère se sent ce matin-là un appétit féroce, et ces perdrix, cuites à point, dégagent un fumet à tenter un ascète.

L'épouse du compère Mathurin n'a rien d'une émule des ascètes. Elle se penche au-dessus de l'âtre :

— C'est grand pitié, murmure-t-elle, de laisser ainsi ces oiseaux à la broche. Ils vont rissoler et brûler. Voilà venu le moment de les retirer du feu. Il ne faut pas attendre davantage.

Les deux perdrix sont disposées sur un plat. Elles ruissellent de sauce odorante ; et ce diable de Jean qui ne revient pas ! Dame Rose n'y tient plus :

— Après tout, je ne ferai dommage à personne en entamant une

perdrix. C'est ma part que je m'octroie.

Elle découpe une aile qui disparaît bientôt et puis une cuisse, et puis une autre. Toute une perdrix est bientôt engloutie ; il ne reste que les petits os.

« C'était la plus petite, songe-t-elle pour se rassurer. J'ai laissé la plus grasse aux hommes. C'est grande bonté de ma part, car ma faim est loin d'être apaisée et ce début n'a guère fait que me mettre en goût : quelle merveille ! L'on n'a point deux fois en dix ans occasion de déguster un tel mets de roi. Mais il faut être raisonnable. Remettons un peu l'autre perdrix au feu. »

Ouais... le temps s'écoule. Sans doute, Jean Mathurin a-t-il été retenu par quelque compagnon du village, ou bien le notaire n'était pas libre. Rose s'ennuie. De nouveau, elle a sorti le plat. Elle s'en approche. Terrible tentation... Presque machinalement, elle découpe le cou. « Le cou, c'est un mauvais morceau ; mes gaillards le dédaigneront. Je puis bien me l'octroyer », pense Rose.

Le cou, oui sans doute, mais le reste suit. Et des deux perdrix, il n'y a bientôt que la carcasse, quelques débris de peau, les os.

— Ciel ! qu'ai-je fait ! se lamente Rose. Quelle bourrasque vais-je affronter ! Mon pauvre dos risque fort d'en payer l'éclat...

Comme elle disait ces mots, l'on entend un pas lourd dans l'escalier. Rose n'a que le temps de dissimuler les restes et de masquer le foyer.

— Ouf, fait Jean Mathurin en entrant. J'ai été bien longtemps absent. Mais notre compère Vouzy avait des clients. Il me suit dans quelques minutes. Le rôti est-il à point ?

— Hélas, mon pauvre ami, quel malheur ? Le temps que j'aille chercher un couteau en bas et le chat s'est emparé des deux perdrix et les a dévorées.

— Le chat ! Que dis-tu ? Ce n'est pas possible. Tu n'as pas été

assez sotte pour le laisser faire.

— Hé si.

— C'est trop fort et tu vas voir de quel bois je me chauffe. Arrive un peu là, s'écrie Jean Mathurin d'une voix terrible en brandissant son gourdin. Rose n'y tient plus. La peur des coups la rend éperdue et, pour retarder l'instant fatal de la correction, elle éclate de rire.

— Mais non, mon cher époux ! Ce n'était qu'une plaisanterie. J'ai voulu te faire peur.

— Ah, j'aime mieux cela, dit Jean rasséréiné. Mais la plaisanterie était de mauvais goût. Elle aurait pu te coûter cher.

— Tu vois bien que je riais, répliqua Rose en se forçant effectivement à rire. Mais le moment est venu de retirer les perdrix du feu et de commencer à les découper, en attendant l'arrivée de Maître Vouzy. Prends donc le couteau et va l'affûter en bas dans la cour sur la pierre.

Dame Rose, en faisant cette proposition ne cherchait qu'à gagner du temps.

— Pas besoin d'aiguiser le couteau. Je l'ai déjà repassé voici quelques jours et les volailles sont tendres.

— Mais si, je t'assure ; le couteau a besoin d'être repassé. Je m'en suis aperçue hier. Tu peux bien me faire ce plaisir.

Rose insista tant que Jean Mathurin finit par céder. Il prit le couteau et descendit dans la cour par l'escalier extérieur.

Il était à peine parvenu au sol que Maître Vouzy, souriant, fit son apparition dans la chambre. À sa vue, une idée de génie germa dans l'esprit de dame Rose, toujours à la recherche d'un subterfuge pour se tirer du mauvais pas où sa gourmandise l'avait mise.

— Eh mais, voici dame Rose plus charmante que jamais, fit le galant notaire. Rose comme son nom, rose comme son fichu et qui

n'aura pas besoin de me céder en cachette quelques bouteilles de la cave de mon excellent hôte, puisque c'est avec lui que je vais trinquer aujourd'hui en dégustant ces fameuses perdrix.

— Ah, Monsieur le Notaire, ce n'est vraiment pas le moment de plaisanter. Mon mari veut vous couper la gorge, ou à tout le moins le nez.

— Le nez, fit Maître Vouzy en portant instinctivement la main sur l'objet qui faisait le plus bel ornement de sa figure ; je n'y comprends bien. Il est venu m'inviter il y a une demi-heure et il était de l'humeur la plus aimable, cordial et chaleureux. On n'invite pas les gens, que diantre, pour leur couper la gorge ou le nez...

— Oh, mais si ! Jean a découvert en rentrant que je vous avais laissé emporter quelques bouteilles de son précieux vin. Il m'a fait une scène terrible. Quant à vous, il entend se venger d'une manière atroce. Tenez, écoutez-le qui, en bas, affûte son couteau pour mieux s'en servir. Quand il est déchaîné, mon terrible époux ne se connaît plus...

Le notaire n'était rien moins que brave. Et puis, il ne se sentait pas la conscience tranquille.

— Oh, mais je ne tiens pas du tout à lui donner matière à exercer sa colère et sa vengeance. Adieu, dame Rose, je reviendrai un autre jour.

Et Maître Vouzy s'engouffre dans l'escalier au moment précis où Jean Mathurin, par l'échelle extérieure, regagnait d'un pas pesant la chambre.

— Le voilà ton couteau, s'écria Jean en jetant l'ustensile sur la table, et je t'assure qu'il est de bon fil. Mais qu'as-tu, te voici toute tremblante, toute pâmée. Qu'est-ce qui vient encore d'arriver ?

— Ah, mon pauvre ami, c'est épouvantable. Tu ne m'as pas entendu crier ? Maître Vouzy, le coquin, a sans doute jugé indigne

de lui de partager le repas de deux paysans. Mais, comme c'est un goinfre, il s'est jeté sur le plat de perdrix et l'a emporté avec lui. Tiens, retarde-le plutôt qui se sauve à toutes jambes dans le chemin.

— C'est parbleu vrai, s'exclama Mathurin sans se demander immédiatement si la chose n'était pas bien invraisemblable. Le misérable, je me précipite à ses trousses. Il ne l'emportera pas en Paradis...

Et voici le paysan qui dégringole à son tour et se met à courir de toutes ses forces pour rattraper le notaire.

Celui-ci, se sentant poursuivi, redouble de vitesse et, comme il avait une certaine avance, parvient chez lui où il se barricade.

À coups redoublés, Mathurin frappe à la lourde porte cochère. Rien ne bouge à l'intérieur. Enfin, au sommet de la maison, une lucarne s'entrouvre :

— Adieu, compère, il fera chaud quand j'irai chez vous de nouveau ; mais pour l'instant, celles que j'ai, je les garde. À votre santé !

Le notaire faisait allusion aux bouteilles, le chasseur trompé à ses perdrix. Mais le quiproquo avait sauvé Rose des coups.

Ah, les femmes sont bien malignes au pays champenois.

Au pays champenois... et ailleurs !



Le faux curé et le faux régent(7)



U'EST-CE que tu as donc à bayer aux corneilles sur le pas de la porte ? demandait ce matin-là la mère Nanette, la doyenne des habitants de Bâconne, à une fille qui, du seuil de sa maison, ouvrait des yeux tout ronds. C'est-y que tu as vu la lune en plein midi ?

— La lune ! non dame, mère Nanette, mais un spectacle aussi étrange, deux gars point

âgés et que je ne connaissais pas.

— Des gars point âgés ! Mais sais-tu bien, ma fille, qu'aux temps anciens, avant la grande Révolution et ces fichues misères de notre époque, il y en avait et de beaux au village. C'était point un phénomène et on ne se serait point retourné sur le passage d'un inconnu. Au jour d'aujourd'hui, il n'y a plus, hélas, que des vieux comme moi, ou des jeunets. Les autres, Dieu sait, et notre Empereur, où ils sont passés...

Ce dialogue peut sembler étrange. C'est pourtant celui que l'on pouvait tenir dans de nombreux villages de Champagne et, même de France, en cette année 1812. Les campagnes de l'Empereur exigeaient des hommes, toujours plus d'hommes. Et tous les bourgs étaient tellement vidés de tout élément masculin, que l'on n'y

rencontrait guère, comme le disait justement la mère Nanette, que des enfants en bas âge et des vieux incapables de porter les armes.

Il n'y avait plus d'hommes. Il n'y avait même plus de curé et d'instituteur dans ce petit bourg de Bâconne. Mais ce n'était pas la faute de Napoléon. Depuis qu'avait été signé le Concordat, le nombre des prêtres convenables et instruits n'était pas encore bien grand, et on les gardait pour les villes et les bourgs importants. Quant aux maîtres d'école, ils se faisaient encore plus rares :

— Cela ne peut pas durer davantage, disait un soir Maître Marchau, le maire de Bâconne aux membres du Conseil municipal. Les enfants courent sur la route toute la journée et font enrager leurs mères. Et puis, ce sont des petits ignorants. Et les femmes se plaignent de ne plus avoir de messe le dimanche. Faut en sortir ! mais comment ?

— Eh, répondit l'un des conseillers, allez donc trouver Monseigneur, Monsieur le Maire, et demandez-lui de vous donner instituteur et curé...

— Je ne suis point bien digne de faire une telle visite. Si l'on y allait en délégation ?

Mais chacun prétextait quelque bonne raison et, finalement, le pauvre maire resta tout seul. Il revêtit son costume des cérémonies, mit son plus beau chapeau et, sur son cheval, partit pour Reims.

Mais il y a un bout de chemin de Bâconne à Reims : six bonnes lieues. Pour se donner du courage et se rafraîchir, à mi-route, du côté de Prunay, Maître Marchau s'arrêta dans une auberge :

— Où donc allez-vous ainsi avec vos beaux habits ? fit l'aubergiste au maire qu'il connaissait bien.

— Ah, ne m'en parlez pas. Je m'en vais jusqu'à Reims voir Monseigneur. Et c'est une visite qui ne me plaît guère.

— Et qu'allez-vous lui demander ?

— Un curé et un instituteur pour notre village.

— Bonne chance, et bon voyage, Monsieur le Maire !

Un rouleux champenois qui assistait à la conversation ne dit mot. Mais le propos n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Il se remit en chemin, tandis que le maire continuait vers Reims.

Arrivé dans la cité de saint Rémi, Maître Marchau se dirigea vers l'Archevêché. Mais quand il fut parvenu devant le haut édifice et le portail sévère, il fut saisi d'un tel accès de timidité, qu'il n'osa pas faire un pas plus avant, encore moins frapper le lourd anneau qui servait de marteau. Il fit demi-tour et, sans demander son reste, reprit aussitôt la direction de Bâconne. Tout de même, il n'était pas très fier de lui.

— Que vont dire mes administrés ? Ils se moqueront de moi ! Bah, je leur déclarai que Monseigneur n'avait personne de disponible ou qu'il nous donnera satisfaction un peu plus tard...

Cependant, le rouleux avait, de son côté, continué sa route. Il se rendait dans les Ardennes où il faisait commerce. Parvenu dans le village de Lançon, il s'y arrêta quelques jours pour ses affaires. Il y avait là deux frères, un bouvier et un berger, qui étaient réputés pour leur esprit et leur plaisant caractère. L'un d'eux, Jean, était passé jadis par le séminaire. Mais il n'y était pas resté. Il avait sûrement conservé de ce temps-là une physionomie sérieuse bien qu'il fût en réalité un joyeux drille. Il ne s'était jamais marié. L'autre, Nicolas, avait pris femme. La brave Nanon servait tout à la fois son homme et son beau-frère.

Le rouleux vint les trouver. Il aimait bien bavarder avec eux. Il leur contait les nouvelles qu'il avait apprises en chemin.

— Tiens, leur dit-il, il paraît que le maire de Bâconne cherche un curé et un régent. Si ces administrés sont aussi malins que lui, il n'y

faudra point un fameux savant.

Jean dressa l'oreille, mais ne souffla mot. Quand le rouleux fut parti, les deux hommes continuèrent à échanger quelques mots. Nicolas se chauffait au coin de la cheminée. Jean, assis sur le salagnon, tressait un jonc. Nanette s'affairait à préparer le souper.

— Écoute, Nicolas, fit Jean, voici l'hiver, il n'y a plus de travail pour nous ici. Que dirais-tu de passer l'hiver dans une maison bien chaude, grassement payé, nourri à suffisance, en ne travaillant guère que quelques heures par semaine... ?

— Je dis, je dis qu'un tel métier vaudrait bien qu'on fasse plusieurs lieues pour aller l'exercer. Mais, c'est dans la lune que ces métiers existent !

— Pas du tout : écoute plutôt. Tu as bien entendu que le rouleux vient de dire : ils ont besoin d'un curé et d'un instituteur à Bâconne. Eh bien, allons-y ; présentons-nous.

— Comment, comment ?

— Je sais encore pas mal de mots latins, depuis que je suis passé au séminaire. M'est avis qu'avec une soutane et des lunettes, j'aurai fort bon air en curé. Et toi, qui as la langue bien pendue et n'es jamais embarrassé, tu feras un régent fort présentable. Tu sauras bien enseigner quelques rudiments aux enfants et tu t'en tireras avec des grimaces. Nanon t'aidera d'ailleurs à les garder et se chargera de les occuper. Ici, nous n'avons plus rien à faire avant le printemps. C'est un bon moyen de passer l'hiver au chaud. On logera au presbytère. Bon coucher, bon vin, que demander de plus...

— Mais la supercherie finira bien par être découverte, dit Nicolas tout éberlué.

— Peut-être, ce sera toujours cela de gagné. Allez, allez, pas d'hésitations. Que Nanon repasse ton vêtement de noce. Dès ce

soir, je me mets en quête d'une soutane et de lunettes. Chacun sait bien que c'est l'habit qui fait le moine...

Nicolas se laissa convaincre. Nanon, qui était enchantée de voir ses deux hommes occupés à autre chose qu'à traîner de sa cuisine à l'auberge et trouvait d'ailleurs la plaisanterie fort drôle, se prêta de bonne grâce au subterfuge, et les aida à exécuter leur projet.

Deux jours plus tard, portes et volets clos, le trio abandonnait Lançon et se dirigeait vers la Champagne.

Maître Marchau ne fut pas peu surpris quand, le surlendemain, sa domestique vint lui annoncer qu'un « Monsieur l'Abbé » demandait à le voir :

— Las, se dit-il, ai-je la berlue ? je ne croyais pourtant pas avoir été reçu par Monseigneur.

Mais comme il était d'esprit simple et prenait les événements avec philosophie, il dissimula son étonnement et alla trouver le visiteur. Jean lui déclara qu'il était envoyé par l'Archevêché ainsi que Nicolas, « un excellent maître qu'il connaissait de longue date ».

Curé et régent d'un seul coup : Maître Marchau manifesta sa satisfaction :

— Entrez, entrez ; voici l'heure de la soupe. L'on ajoutera deux couverts et nous ferons à table plus ample connaissance.

La soupe fumait dans la soupière et elle dégageait un délicieux parfum.

— Cela commence bien, pensa Nicolas en poussant un soupir d'aise.

La suite fut plus délicate. Il était d'usage, quand un nouveau régent se proposait, qu'on le présentât aux pères de familles et qu'on lui fit passer une sorte d'examen. Mais à Bâconne, les choses

furent simplifiées. Nicolas bredouilla quelques mots latins et promit de bien montrer aux enfants à lire, à écrire et à compter. On ne lui en demanda pas davantage. Il fut convenu que le nouveau régent recevrait vingt livres par an (ce n'était pas petite somme) et que chaque enfant lui apporterait en outre chandelle et bûche.

Puis on conduisit solennellement les nouveaux venus au presbytère. Nanon se montra enchantée de la vaste cuisine qui devenait son domaine. Les gens de Bâconne étaient ravis. Quant au maire, il se frottait les mains sans se demander davantage par quel miracle les vœux de ses administrés avaient été si heureusement exaucés.

Seulement, le dimanche suivant, quand Jean se réveilla, il ne se sentit pas très fier. Il allait falloir chanter l'office et ce faux prêtre commençait à penser que son imposture l'avait mis dans une périlleuse situation. Ce fut Nicolas qui, à son tour, dut le reconforter :

— Écoute, lui dit-il, nous chanterons simplement un office. Tu commenceras par entonner l'*Asperges*, dont tu te souviens encore. Aussitôt après nous passerons au *Sanctus*. Après quoi tu viendras t'asseoir à côté de moi et je chanterai l'*Agnus Dei*. Ce n'est pas bien difficile. Ensuite nous entonnerons le *Domine fac salvum imperatorem*. Ça, c'est important. Enfin, tous deux ensemble à l'unisson, nous clamerons « Messe et Vêpres, Messe et Vêpres » pendant quelques minutes. Après l'*Ite missa est* final, les gens s'en retourneront satisfaits.

— Mais pour les vêpres précisément...

— Tu annonceras au début de l'office que les vêpres sont jointes à la messe et qu'il n'y a en ce moment qu'une seule cérémonie...

Les cloches sonnaient à toute volée ; il n'y avait pas moyen de reculer. Les deux imposteurs se dirigèrent vers l'église. Celle-ci

était pleine. Au premier rang, le maire de Bâconnes avait ajusté ses besicles et mis un gros paroissien sous son bras, pour la forme d'ailleurs, car il ne lisait pas très bien l'imprimé...

Les deux compères exécutèrent point par point leur programme. Il y avait si longtemps que l'on n'avait pas eu d'office à Bâconnes que les gens, au début, ne furent pas trop surpris ; les vieilles femmes trouvaient bien que cette messe-là ne ressemblait guère à celles qu'elles avaient connues dans leur enfance :

— Après tout, se dirent-elles, c'est peut-être la nouvelle façon ; on a simplifié l'office depuis notre jeunesse...

Tout de même quand les deux hommes entonnèrent leur fameux « Messe et Vêpres, Messe et Vêpres » qu'ils répétèrent sur plusieurs tons durant un bon quart d'heure, les fidèles se regardèrent avec étonnement. Ils n'osèrent rien dire. C'était peut-être un chant d'inauguration...

Seulement, le dimanche suivant, la cérémonie recommença identique. Cette fois, les fidèles, en sortant, commencèrent à murmurer. Et puis, qu'est-ce que c'était que ce curé qui ne prêchait même pas... ? On fit entendre quelques plaintes au maire.

De leur côté, les parents des gamins manifestaient leur mécontentement. Le régent ne leur apprenait guère qu'à désherber correctement les allées de son jardin et à bêcher les carrés. Nanette les initiait minutieusement à la préparation des galettes de pommes de terre. Tout cela était bien gentil mais ne suffisait pas à mériter les vingt livres de salaire, et la bûche et la chandelle qui avaient été promises à Nicolas.

Les uns et les autres se concertèrent, puis décidèrent finalement d'aller retrouver Maître Marchau.

Celui-ci poussa un gros soupir.

— Vous vous plaigniez naguère, parce que vous n'aviez ni curé,

ni régent. Vous réclamez maintenant parce que vous avez l'un et l'autre ? Vraiment, vous n'êtes guère raisonnables.

— Monsieur le Maire, cela ne peut pas durer. Ce curé et cet instituteur ne sont pas assez savants. Il faut aller retrouver Monseigneur et le prier respectueusement de nous les ôter.

— Mes pauvres gens, répondit le maire, qui faisait toujours semblant de croire que c'était grâce à sa démarche que la paroisse de Bâconne avait été pourvue d'un desservant(8) et d'un instituteur – mes pauvres gens, Monseigneur va me rire au nez. Il refusera d'écouter mes doléances et trouvera que je me moque de lui.

— Monsieur le Maire, peu importe. Cela ne peut pas continuer, on vous le répète. Nous n'en voulons plus ; débrouillez-vous pour nous en débarrasser...

Devant les criailleries et les plaintes de ses administrés, Maître Marchau se décida à reprendre la route de Reims, pas plus fier que la première fois. Mais ce jour-là, il eut plus d'audace, toqua au lourd anneau qui servait de marteau, et fut introduit près de Monseigneur.

Celui-ci fut passablement surpris d'apprendre que Bâconne était pourvu d'un curé et d'un instituteur. Mais, il n'en laissa rien paraître : « Si je comprends bien, vous vous plaignez, Monsieur le Maire, parce que vous estimez que votre curé n'est pas suffisant ? »

— C'est tout à fait cela, Monseigneur. Nous en avons assez et il est grand temps de nous en délivrer. Songez donc, chaque dimanche, il ne nous chante que « Messe et Vêpres, Messe et Vêpres »...

— Messe et Vêpres, répondit Monseigneur, eh, mon ami, dans ma cathédrale de Reims, chaque dimanche, l'on ne chante pas autre chose. Allons, allons, je redoute que ce ne soit quelque mauvais sentiment, quelque querelle de village qui vous pousse. Rentrez

chez vous et gardez curé et instituteur !

Et, sans entendre davantage, Monseigneur fit reconduire Monsieur Marchau par son valet. L'audience était terminée.

Le pauvre maire reprit mélancoliquement le chemin de son village. Il était tellement honteux qu'il n'osa pas affronter dès le soir le mécontentement trop prévisible de ses administrés. Il attendit que la nuit fût tombée pour rentrer furtivement chez lui.

Cependant, le bruit du voyage de Maître Marchau à Reims était parvenu aux oreilles de Jean et de Nicolas. Ils estimèrent que la situation commençait à devenir difficile. Les choses se gâtaient. Et puis, les meilleures plaisanteries sont celles qui durent le moins longtemps. Aussi bien, les gages du régent étaient payés. Les quêtes du faux curé avaient été fructueuses. Nanon trouvait que les gamins dont elle avait la garde l'avaient suffisamment fait enrager. Elle aspirait à rentrer chez elle.

Les deux hommes chargèrent donc leur butin et, à la brune, tandis que Maître Marchau se glissait dans sa maison, le trio quittait sans bruit le presbytère et prenait la route de Lançon. Au lendemain, on s'aperçut de la disparition de ces mauvais plaisants.

Mais l'équipée de Jean et de Nicolas fut bientôt connue. Longtemps, on en fit au pays ardennais des gorges chaudes. On la racontait le soir à la veillée. Quant aux habitants de Bâconne, ainsi « dayés », ils furent bien trop honteux pour porter plainte. Ainsi, le pâtre et le berger ne furent-ils jamais inquiétés.



CONTES MERVEILLEUX

Le Diable et la servante



N Champagne, comme dans les autres provinces de France, Messire Diable se promenait volontiers jadis. Il entrait, pour se déguiser, dans la peau d'un bouc, ou dans celle d'un chien noir. Mais ces travestissements-là ne trompaient guère les Champenois. Ceux-ci s'apercevaient toujours que les griffes de ce bouc étaient plus acérées qu'il n'est d'usage, que la queue de ce chien était longue et velue. Ils découvriraient bientôt les cornes pointant comme une fourche, et ils se méfiaient.

On ne sait trop quel est le sot citadin qui a, un jour, prétendu que quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois, cela fait... vous connaissez la suite. Mais ce proverbe-là est absolument faux. Nul n'ignore au contraire que les habitants de la Champagne, de la Brie ou de l'Argonne sont nés malins et qu'ils savent, mieux que d'autres, déjouer les embûches qu'on leur tend.

Le Diable s'en est souvent aperçu. C'est pourquoi il n'a pas très souvent élu la Champagne pour domicile. Cependant, il a tenté quelquefois d'y découvrir quelque victime.

Il a rarement eu à s'en féliciter.

Cette année-là, Maître Thibault, le gros propriétaire de la ferme d'Anglure, avait pris une petite servante qui était fraîche et accorte : Geneviève, tel était son nom, ne manquait pas d'ardeur à la besogne. Elle était soumise à ses maîtres, suivait pieusement la messe le dimanche, et refusait d'écouter les propos des garçons du village.

Une vraie perfection, vous le voyez. Elle ne possédait qu'un défaut : elle n'était pas très fine. Cette jeune fille était naïve comme un enfant. Elle ne se méfiait guère. Il faillit lui en coûter cher.

Car naturellement, Messire Diable, qui rôdait par là, estima qu'une aussi jolie petite servante était tout à fait bonne à croquer. Il essaya d'abord de la prendre par la gourmandise, puis par la coquetterie. Geneviève résista à toutes les tentations. Quand elle sentait qu'elle risquait de faiblir, elle récitait un Pater, la seule prière qu'elle sût, et le Diable dépité n'avait plus qu'à s'éloigner.

C'est alors que le Malin eut recours à Désespérance, sa vieille alliée ; Désespérance se glisse au cœur des plus vaillants et les fait hésiter et fléchir. Désespérance est insidieuse ; on ne se rend pas compte qu'elle s'empare de vous. La pauvre Geneviève en fut la dolente victime.

Ce matin d'automne, son maître l'avait envoyée *régaler* de fumier un champ qu'il possédait de l'autre côté de la rivière, pour préparer la terre à porter plus tard une belle récolte. Il faisait une journée triste et maussade, ciel gris, petit vent aigre, annonciateur de l'hiver. Pourtant, Geneviève était partie joyeuse, portant sa fourche sur l'épaule et, passé dans son bras, l'anse d'un petit panier qui contenait son déjeuner. Et comme elle avait le cœur pur, elle chantait gaiement la vieille chanson de notre pays :

« La Saint-Jean est en été

Quand les blés sont en verdure
Dieu leur donne bonne arcature. »

Cependant, à mesure qu'elle avançait, Geneviève se sentait devenir toute mélancolique. Les nuages bas qui couraient au ciel, la terre humide et grasse qui collait à ses sabots et entravait sa marche et puis ce grand silence des campagnes au début de l'hiver, quand il semble que toute la nature est engourdie et comme morte, tout la rendait triste et pensive.

Elle parvint bientôt au champ qu'il lui fallait couvrir de fumier et la vue de son immense étendue la fatigua à l'avance. Non jamais, pensait-elle, elle n'arriverait en une journée à accomplir une aussi lourde tâche.

C'est alors que Désespérance, envoyée de Satan, entra dans son cœur et en fit sa demeure. Le désespoir l'habita et la pauvrete, debout contre la haie, se mit à verser de vraies larmes.

Le désespoir s'empare de vous. La tentation vient ensuite, et on ne sait plus lui résister.

La tentation, c'est Satan lui-même qui la lui offrit. Mais le Diable s'était bien déguisé. Geneviève était lasse, accablée de dégoût devant toute la besogne qui l'attendait, quand elle entendit, venant du chemin voisin du champ, le bruit d'une voiture. Elle leva la tête et resta les yeux tout écarquillés. Un magnifique carrosse, attelé de deux chevaux fringants, bien brossés et la crinière toute lustrée, s'avancait dans sa direction. Sur le siège, un gros et gras cocher revêtu d'une livrée rouge et noire faisait claquer son fouet. À l'intérieur de la voiture, la petite servante crut apercevoir un homme assis.



Or, quelle ne fut pas la surprise de l'enfant en constatant qu'arrivé à la hauteur du champ, près de la haie où elle se trouvait, le carrosse s'arrêtait net. D'un geste habile que l'on n'eût pas attendu de son embonpoint, le cocher sautait de son siège et ouvrait la portière en faisant une profonde révérence.

Un magnifique gentilhomme descendait prestement de la voiture. Il était vêtu d'un pourpoint brodé d'or, d'un haut-de-chausse rouge et noir, sur la tête le grand feutre avec la plume classique et l'épée au côté, bien entendu.

Toute autre que Geneviève eût immédiatement reconnu le personnage, mais je vous ai déjà dit que cette enfant était plutôt naïve.

Le beau gentilhomme s'approcha de la gentille servante et, sans paraître d'abord remarquer ses larmes qu'elle ne songeait pas à essuyer, lui demanda – oh, comme il avait une voix chaude et séductrice :

— À qui appartient donc ce beau champ et les terres qui l'entourent ?

— À mon maître, Messire, répondit Geneviève, le propriétaire de la ferme d'Anglure. Il s'appelle Thibault.

— Ah, ah j'aimerais bien le rencontrer. Mais qu'as-tu, mon enfant ? fit le Diable, en paraissant s'apercevoir seulement à ce moment que Geneviève avait pleuré. Pourquoi ces larmes ? Quelqu'un t'a-t-il fait du chagrin ?

— Nenni, nenni. Mais je suis lasse, ce matin, et découragée à la vue de tout ce grand champ. Mon maître veut que je le régale de fumier avant ce soir. Jamais je n'y parviendrai et je me ferai gronder quand je rentrerai.

— N'est-ce que cela ? Mais, ma petite fille, vous m'avez si gentiment répondu et vous avez un si frais minois (ah, le vieux

brigand !) que je veux vous venir en aide. Attendez un moment ; je m'en vais appeler mes valets : ils vous aideront à accomplir votre besogne.

— Oh, Monseigneur, quelle bonté ! Comment pourrai-je jamais vous témoigner ma reconnaissance ?

— Peuh, ce n'est pas grand'chose. Sache, fillette, que je possède d'immenses domaines, des centaines et des centaines de serviteurs et de servantes. Aussi, m'est-il bien facile d'en mettre quelques-uns à ta disposition.

— Mais, je voudrais tout de même vous manifester ma gratitude. Comment faire ? Je ne suis qu'une pauvre fille, sans sous, ni maille...

— Qui te parle d'argent ? Mes valets n'ont besoin d'aucun pourboire. Enfin, puisque tu veux me faire plaisir, écoute bien : demain matin, dès l'aube, et avant que le soleil ne soit levé, tu suspendras à la porte de la grange de ton maître une gerbe de blé que je passerai prendre.

Et comme Geneviève ouvrait tout grands les yeux, surprise de cette étrange demande :

— Caprice de grand seigneur, fit le Diable d'un geste désinvolte. Acceptes-tu...

Geneviève regarda de nouveau l'immensité du champ qui s'étendait devant elle. Le désespoir remplit derechef son cœur et elle s'écria :

— Bien sûr, Messire, vous aurez votre gerbe de blé dès l'aube. J'irai moi-même l'accrocher à la porte de la grange !

Vous avez déjà deviné que le Malin espérait bien s'emparer de la fillette à cette heure fatale de l'aube où les humains succombent plus volontiers aux tentations du démon.

— Alors c'est dit ?

— Oui, Monseigneur.

— Donne-moi la main pour sceller le pacte.

Geneviève se saisit de la main du beau seigneur et la serra bravement. Elle ressentit à ce moment, et bien que le personnage fût ganté – une véritable brûlure qui la pénétra jusqu’au cœur. Mais, sur le moment, elle n’y prêta pas attention.

Après tout, le beau seigneur avait peut-être la fièvre...

Le gentilhomme remonta dans son carrosse, et hue dia, clic, clac, l’équipage disparut bientôt au détour du chemin. Mais quelques instants plus tard, une nuée de petits personnages s’abattaient sur le champ. Il en sortait de partout. Devant Geneviève, muette de surprise, ils se mirent à la besogne. Au moyen d’une petite fourche, ils commencèrent à répandre les tas de fumier qui se dressaient en files bien régulières tout le long du champ.

Ah ! je vous assure que ce ne fut pas long ! Geneviève n’eut même pas le temps de les aider. En moins d’un quart d’heure, tout le champ fut régala de main de maître, et comme il ne l’avait peut-être jamais été aussi bien. Là-dessus, les extraordinaires petits personnages (il s’agissait naturellement de diabolins que Satan avait envoyés d’urgence) disparurent aussi prestement et aussi mystérieusement qu’ils étaient apparus.

Geneviève restait là toute songeuse. Elle commençait à trouver que cette aventure présentait un caractère bien surprenant. Elle aurait pu évidemment demeurer dans le champ à se reposer toute la journée puisque ses maîtres ne l’attendaient que le soir. Mais elle était toujours une honnête fille. Sans attendre, elle reprit le chemin du domaine.

La maîtresse fut bien étonnée de la revoir aussi vite. Elle lui demanda ce qui s’était passé et pourquoi elle revenait si tôt au logis.

Geneviève ne lui cacha rien. Elle lui raconta les étonnantes aventures qui lui étaient arrivées.

La femme de Maître Thibault était une personne de bon sens et d'expérience. Elle n'hésita pas une minute à découvrir l'identité véritable du personnage qui avait si obligeamment proposé ses bons offices à sa servante :

— Malheureuse enfant ! Mais c'est le Diable avec qui tu as conclu un pacte. C'est lui qui t'a entraînée à accepter cette fatale décision. Comment ne l'as-tu pas reconnu, et n'as-tu pas deviné que les domestiques qui ont régalez notre champ n'étaient autres que des suppôts de Satan ?

Geneviève, épouvantée, se mit à pleurer.

— Et maintenant, tu as conclu le pacte avec lui. Il te faut tenir ta promesse, sinon les pires malheurs vont fondre sur toi et sur notre demeure.

Les sanglots de Geneviève redoublèrent...

— Je suis damnée, répétait-elle, je suis damnée. Mon corps et mon âme sont au grand diable d'Enfer...

Et elle croyait déjà ressentir en elle les feux brûlants du séjour infernal.

— Tais-toi, petite sotte, dit la maîtresse. Je m'en vais aviser à te sortir de là.

La propriétaire du domaine d'Anglure était une femme de tête. Elle ne s'en laissait conter par personne et menait tout le monde par le bout du nez, depuis son époux jusqu'au plus jeune valet. Vous pensez bien qu'elle était capable d'en remontrer au diable lui-même.

Le lendemain matin, peu après minuit, elle se leva ; le coq n'avait pas encore chanté. L'aube était loin. Elle se dirigea vers la chambrette où la pauvre servante avait fini par s'endormir, après

avoir longtemps pleuré.

— Allez, ouste ! fit-elle, en la secouant rudement. Lève-toi et rapidement.

Geneviève, les yeux encore gros de sommeil, ne savait pas ce qui lui arrivait et, déjà, elle se demandait si c'était le diable qui la venait quérir.

La fermière ne lui laissa pas même le temps de mettre un jupon. Elle jeta un manteau sur sa chemise, lui fit enfiler ses sabots puis, la dirigeant avec une lanterne vers la grange :

— Allons, allons, dépêchons-nous. Nous n'avons pas de temps à perdre...

Elle avisa du foin de marais qui est de la plus mauvaise qualité. L'on s'en sert pour donner aux bêtes.

— Fais-en une botte ; lie-la avec ce lien de paille de seigle et va-t'en sur-le-champ suspendre cette botte devant la porte charretière.

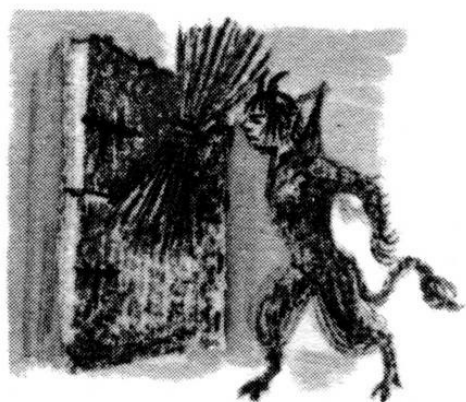
Geneviève obéit. Peu après, la botte se balançait au seuil de la grange.

— Et maintenant, tu peux aller te coucher, annonça fièrement la fermière. Tu as rempli ta promesse.

Geneviève ne se le fit pas répéter deux fois.

Les valets déclarèrent que, quelques heures plus tard, comme ils allaient soigner la bête, ils avaient vu un étrange personnage qui rôdait autour du domaine. Il laissait derrière lui, paraît-il, une suffocante odeur de soufre. Il s'était approché de la botte de foin, l'avait reniflée en faisant une grimace significative, puis s'était brusquement évanoui sans qu'on ait pu savoir comment il avait disparu.

Une fois de plus, Messire Satan avait été joué par une Champenoise...



Les deux bossus



UI donc a prétendu que les bossus étaient les gens les plus disgraciés du monde ? Il est possible qu'il s'en trouve certains qui supportent malaisément la gibbosité dont ils sont affligés. Mais il en est d'autres – et nous en connaissons – qui prennent gaillardement parti de l'existence de leur bosse et sont aussi gais que Polichinelle lui-même, le roi de leur confrérie !

Il y avait naguère à Omont un bossu que l'on pouvait vraiment ranger dans la seconde catégorie, celle des bossus de bonne humeur. En dépit de sa bosse, il riait et chantait toute la journée. Il avait d'ailleurs belle voix et c'était plaisir de l'entendre. Notre bossu exerçait le métier de tailleur, un fin tailleur et réputé à plusieurs lieues alentour. Toute la journée assis, jambes croisées sur sa table, il poussait l'aiguille et la chanson avec autant d'ardeur.

Et pourtant notre bossu, qui était encore jeune, se trouvait privé de bien des plaisirs de son âge. Il ne pouvait danser avec les bachelettes du pays. Même, aucune d'entre elles ne l'avait accepté comme époux, et il risquait fort de rester vieux garçon.

C'était là le seul souci et l'unique chagrin du tailleur bossu ; car

il avait vu tous les garçons de sa génération prendre femme et il était désolé de ne pouvoir goûter à son tour les joies de l'hyménée.

C'est alors qu'un vieux du village, à qui il avait confié sa peine, lui révéla un secret :

— Connais-tu le vieux chêne tordu qui se dresse au carrefour de la Culée-Gillette, entre Omont et Chagny ?

— Sans doute, répondit le tailleur. C'est un chêne maudit et personne ne s'attarde près de lui car on prétend que les diables d'Enfer y viennent chaque samedi mener le sabbat infernal.

— Peuh ! fit le vieillard, je n'en suis pas si sûr. Qu'il se passe là quelque sortilège, je le crois volontiers. Mais tous les diables ne sont pas de mauvais diables. À ta place, je tenterais ma chance et j'irais par là faire un petit tour vers l'heure de minuit. Les êtres mystérieux qui hantent ce carrefour te guériront peut-être de ton infirmité.

— Merci, père Terreau. On va voir à suivre votre avis.

« Après tout, se disait notre homme, qu'est-ce que je risque à me rendre auprès de ce vieux chêne ? Je sais bien qu'on l'a surnommé le Bouc et qu'on affirme qu'il est ensorcelé. Mais je ne veux de mal à personne, et si les diables ne me guérissent pas, du moins ne pourront-ils pas me rendre plus laid que je ne suis actuellement. »

Le voilà donc décidé. Le samedi suivant, il quitte son logis. La nuit était très noire, la lune n'étant pas encore levée. Dire que notre bossu était extrêmement rassuré, ce serait peut-être exagérer. Mais il était décidé à aller jusqu'au bout de l'aventure.

Il marcha longtemps. Enfin, il aperçut le carrefour de la « Culée-Gillette ». Il faut avouer que le lieu était sinistre ; pas une maison, pas une lueur. Au milieu du carrefour se dressait le vieux chêne dont les branches rabougries ressemblaient dans l'ombre à

quelques bras aux poings fermés qui menaçaient le Ciel.

Aucun bruit, un silence de mort.

« Ouais, se dit notre bossu, voilà un lieu qui ne doit pas être bien souvent hanté par des chrétiens. Et j'aime autant m'en retourner. »

À ce moment précis, minuit venait de sonner au clocher d'Omont, mais notre homme ne pouvait entendre le tintement de la cloche ; la scène s'anima. Un coup de vent avait dissipé les nuages ; la lune se montra et éclaira le carrefour. Alors, une nuée de petits lutins sembla jaillir du sol. Ils ne paraissaient pas bien terribles, ces petits lutins. Ils jouaient entre eux, se culbutaient, se lutinaient – et jamais expression n'a été plus exacte... Ils ne prêtaient aucune attention à notre homme, qui, prodigieusement intéressé et ayant perdu toute frayeur, s'était caché derrière un fourré pour voir ce qui allait se passer.

Tout à coup, au signal de l'un d'entre eux qui semblait par sa taille les dominer tous, les lutins se prirent par la main et commencèrent à tourner autour du Bouc, du chêne tordu, en chantant tous en chœur :

« Lundi, Mardi,
« Mercredi, Jeudi

Mais le chant n'était pas fameux. Ils s'arrêtaient, reprenaient, hésitaient. Le chef s'impatiait, et puis visiblement, ils ne connaissaient pas toute la chanson. Ils répétaient inlassablement :

« Lundi, Mardi,
« Mercredi, Jeudi

en cherchant visiblement la suite qu'ils ne pouvaient arriver à retrouver.

Au bout de quelques instants, notre bossu n’y tint plus. Il quitta sa cachette, se lança au milieu de la clairière et, de sa voix la plus forte, la plus chaude, il entonna toute la chanson :

« Lundi, Mardi,
« Mercredi, Jeudi
« Vendredi, Samedi
« Et dimanche aussi.

Alors ce fut une explosion de joie. Tous les lutins reprirent en chœur la chanson enfin complète et ils appuyèrent avec entrain sur les deux derniers vers qu’ils connaissaient enfin :

« Vendredi, Samedi
« Et Dimanche aussi.

Ils entraînèrent même dans leur ronde le bossu d’Omont qui se laissa faire, chantant de plus belle et virevoltant avec eux jusqu’à ce qu’il se laissât tomber par terre de fatigue, tout en continuant à chanter.

Les lutins s’arrêtèrent à leur tour, puis le regardèrent et le plus raisonnable d’entre eux, celui qui les commandait tous, prit la parole :

— Bien que tu sois un homme et que nous n’aimions guère avoir de contact avec les humains, tu es un fier luron et tu nous as rendu un fameux service. Nous avons perdu le souvenir d’une partie de cette chanson et nous étions condamnés à des travaux très pénibles pour l’avoir ainsi oubliée. Aussi, nous voulons te récompenser. Parle : qu’attends-tu de nous ?

— Ma foi, Messieurs les lutins, puisque vous me le demandez, je vous dirai que j’ai là sur le dos un poids qui me gêne fort. Si c’était

un effet de votre bonté de m'en débarrasser, je vous aurais une bien grande reconnaissance...

— N'est-ce que cela ? s'écrièrent les lutins ; mais, mon bon ami, c'est chose bien facile.

Et le temps de prononcer quelques paroles mystérieuses et incompréhensibles (aux oreilles de notre tailleur), la bosse avait disparu et notre ex-bossu se tenait là droit comme un « i » et aussi alerte que s'il n'avait jamais été contrefait.

Là-dessus, les lutins reprirent encore une ou deux fois leur chanson et leur danse. Mais à ce moment, se fit entendre, une sorte de signal, un grondement sourd, et tous les lutins s'évanouirent. Cependant, on distinguait encore leur chant qui s'affaiblissait :

« Vendredi, Samedi,

« Et dimanche aussi.

Le tailleur d'Omont se retrouva assis sur l'herbe ; il se frotta les yeux, se demandant s'il n'avait pas rêvé. Mais non, aucun doute n'était possible ; sa bosse n'était plus sur son dos. Il reprit le chemin du village, gai comme un pinson.

À Omont, ce fut une surprise de taille (c'est le cas de le dire, puisque celle de notre artisan s'était allongée de plusieurs centimètres). On ne voulait plus le reconnaître. On vint le voir, on chercha à tâter sa bosse ; plus de bosse et le héros de cette aventure était devenu le garçon le plus élancé du village.

Il dut, à plusieurs reprises, raconter les péripéties de son équipée nocturne. Ne s'en fit d'ailleurs point prier. Mais au bal du dimanche qui suivit, il n'y eut pas de plus enragé danseur, ni de plus recherché.

Et ce qui devait inmanquablement arriver ne manqua pas de se

produire. Les filles ne dédaignèrent plus ce tailleur qui avait cessé d'être bossu. Il n'eut que l'embarras du choix, prit la plus jolie et la plus belle.

Moins d'un mois plus tard, Monsieur le Curé d'Omont publiait les bans...

Mais l'histoire n'est pas finie...

À Chagny, qui est un petit village situé à une demi-lieue d'Omont, il y avait aussi un bossu, un homme qui avait à peu près l'âge du tailleur, mais ne possédait pas son entrain. Le poids qu'il portait sur son dos n'avait jamais cessé de l'assombrir. Il n'avait pu prendre son parti d'être bossu et ne manquait pas une occasion de maugréer et de se plaindre de l'existence. Pourtant de son métier, il était cordonnier, et ce n'est pas non plus un mauvais métier.

Il devait toujours ressentir de la jalousie à l'égard de son voisin d'Omont qui était resté de bonne humeur en dépit de sa bosse. Comme lui, il aurait bien voulu prendre femme et n'en trouvait point. Il n'en méritait guère.

Vous pensez s'il fut intéressé par l'histoire qui était arrivée à son camarade. Son envie ne fit qu'augmenter. Il faillit en prendre une jaunisse. Après tout, se dit-il au bout de quelques semaines, pourquoi n'en ferais-je pas autant ? Les lutins auront peut-être besoin de moi et m'enlèveront ma bosse. Cependant, il hésitait encore. Parce que je dois bien vous le dire, le cordonnier de Chagny n'était pas fort brave. À la vérité même, il tremblait de peur à l'idée de se rendre seul à minuit au carrefour de la Culée-Gilette. Ah, c'est qu'il n'avait pas l'insouciance et la tranquillité d'esprit de son voisin.

Cependant, à force de ruminer son envie et sa colère, il se

décida. Il prit le peu de courage qu'il avait à deux mains et un samedi soir – il y avait environ trois mois que le tailleur d'Omont en avait fait autant – il se rendit auprès du vieux chêne tordu. La nuit était plutôt fraîche ; n'empêche que notre cordonnier suait à grosses gouttes tant il était rempli d'effroi.

Après une heure d'attente, les mêmes événements se produisirent ; le sol trembla ; les lutins apparurent. Claquant des dents, le bossu de Chagny se réfugia derrière une haie.

Comme la première fois, les lutins se mirent à danser ; mais ils semblaient moins gais que la première fois. Toutefois, ils entonnèrent la chanson :

« Lundi, Mardi

« Mercredi, Jeudi...

Et puis, ils s'arrêtèrent court. Car, vous l'avez déjà deviné : ces pauvres lutins n'avaient vraiment pas beaucoup de mémoire. Ils avaient déjà oublié le reste de la ritournelle.

C'est alors que le cordonnier apparut. Mais il était tout tremblant, tout ému. Et puis, il n'avait pas beaucoup de voix. Aussi est-ce en chevrotant qu'il enchaîna :

« Vendredi

« Et Dimanche aussi...

Il avait oublié un jour de la semaine ! Mais les lutins s'en aperçurent aussitôt :

— Ce n'est pas ça ! crièrent-ils. Ce vilain individu s'est trompé. Ou bien il a voulu nous tromper et nous faire punir. Et il chante très mal ; il faut le châtier.

— Oui, oui, crièrent les lutins.

— Pardon, s'écria le cordonnier éperdu ; je vais recommencer.
Mais voilà qu'il ne trouvait plus à son tour les paroles de la chanson et il répétait inlassablement :

« Vendredi
« Et Dimanche aussi.

— Allez, allez, crièrent les lutins. Qu'il soit puni à son tour. Il a déjà une bosse. On va lui fourrer sur le dos celle de son compagnon. Et oust, qu'il s'en aille.

En un moment, le cordonnier fut affublé : une bosse par-devant, une bosse par-derrière. Là-dessus, les lutins disparurent, le laissant dans cette triste situation.

Il lui fallut désormais faire contre mauvaise fortune bon cœur et ressembler à Polichinelle. Mais, chose curieuse, d'avoir hérité de la bosse de son camarade, lui rendit désormais le caractère moins acariâtre. Cependant, il ne trouva jamais à se marier et resta vieux garçon durant toute sa vie.

Les trois petites fées



QUE le royaume mystérieux des fées, des lutins et des magiciens existe, aucun homme sérieux et de bonne foi n'oserait le contester. Mais si vous me demandez où donc ce royaume est situé, peut-être serais-je assez embarrassé pour vous répondre. J'entends bien que certains érudits, graves personnages tout chargés de science et de poussière, prétendent que les atlas les plus récents sont arrivés à déterminer l'emplacement exact de ce fameux royaume (page 375, précisent-ils, en haut et à gauche de la page). Pour ma part, j'aime mieux laisser vagabonder mon imagination et rêver à ce mystérieux royaume, accroché quelque part dans les nuages, très loin de la terre. Qu'importe, après tout, puisque ce sont les fées, les génies et les lutins qui descendent sur notre terre pour y exercer suivant les cas une action bienfaisante ou funeste.

Cette année-là – qu'il me serait d'ailleurs bien difficile de vous préciser autrement – le royaume des fées était tout en émoi. Trois fées nouvelles étaient nées, trois mignonnes petites fées qui faisaient l'admiration et la joie de toutes leurs compagnes, les fées plus âgées, et de tous les lutins qui se pressaient devant leur berceau. De fait, elles étaient charmantes, ces fées, mais elles

intriguaient surtout par un air de naïveté, de simplicité et de gentillesse qu'il n'est guère d'usage de rencontrer chez ces dames. Or, cet aspect ne fit que croître et embellir à mesure qu'elles grandissaient, si bien que, lorsqu'elles atteignirent l'âge de dix ans et qu'il s'agit de leur donner un nom de baptême – chez les fées, il est d'usage de ne donner un nom qu'au moment de la dixième année – on les appela tout naturellement Candeur, Ingénuité et Innocence.

— Hum, je n'aime guère ces noms-là, ni ces façons, grognait la vieille fée Carabosse qui était chargée de l'éducation des petites fées. Il faut qu'une fée ait quelque once de malignité, sinon elle sera pire que les humains : chez eux, on le sait bien, la bonté n'engendre le plus souvent que des catastrophes...

— Ouais, jolis propos, répliquait un vieux génie qui avait entendu les discours de la vilaine grondeuse... Taisez-vous donc, Carabosse, j'aime mieux la gentillesse et la naïveté que la rouerie et la méchanceté. Et ces trois petites Candeur, Ingénuité et Innocence m'amuse follement par leurs réflexions...

— On verra, on verra, reprenait Carabosse. J'ai plus d'expérience que vous, mon vieux génie, et ces trois fées-là ne m'inspirent qu'à demi confiance.

Il est vrai que les trois fées étaient un peu simplettes. Elles se trouvaient parfaitement heureuses dans le royaume féerique. Leurs réflexions enchantaient ce peuple d'enchanteurs – c'était déjà un fameux résultat – et elles ne pouvaient concevoir qu'il y eût sur terre quelque injustice ou quelque méchanceté.

Le jour vint pourtant – quand elles eurent l'âge de la majorité qui, comme chacun sait, est de seize ans chez les fées – où elles durent abandonner leur joli royaume et s'élancer à travers l'espace

pour effectuer leur premier voyage sur terre, à la recherche de belles actions à accomplir.

La fée Carabosse les fit venir toutes les trois :

— Mes petites, vous allez, les unes après les autres, gagner la terre. Je vais vous remettre, avant que vous ne partiez, la fameuse baguette magique à laquelle vous avez droit désormais. Mais, avec vous, je ne suis pas tranquille. Vous êtes si naïves, si crédules que je redoute pour vous les premiers contacts avec les humains. Aussi, afin de vous éviter d’accomplir des bévues, ai-je limité l’action miraculeuse des bâtons que je vous remets. Vous ne pourrez exécuter, pour cette fois, qu’un *seul* acte magique. Après quoi, vous remonterez en notre royaume, vous me raconterez ce que vous avez fait et si je vois que vous avez bien usé du pouvoir de votre baguette, je vous donnerai alors, mais alors seulement, toute la puissance magique à laquelle vous aurez droit.

Les trois fées grognèrent bien un peu ; elles estimaient qu’on les traitait trop sévèrement, qu’on ne leur faisait pas assez confiance. Mais comme elles étaient ravies d’aller voir un petit peu sur terre ce qui s’y passait, elles n’insistèrent pas trop, persuadées d’ailleurs que leur habileté et leur bonne conduite leur mériteraient bientôt la confiance de Carabosse elle-même.

La première, Candeur quitta ses sœurs et descendit sur terre. Elle aborda dans les Ardennes, à l’orée de cette fameuse forêt où saint Hubert et les quatre fils Aymon se livrent à de perpétuelles parties de chasse. Elle fut naturellement enchantée de ce premier contact avec un monde si différent de celui qu’elle venait de quitter. Tout lui paraissait délicieux. La vallée de la Meuse, encaissée entre ses bords abrupts, le pittoresque des petites maisons, la fraîcheur de la rivière. Candeur aurait voulu être semblable à ce bon pêcheur qui,

sur la rive, attendait philosophiquement que le poisson morde ; elle aurait voulu se joindre aux lavandières qui battaient vigoureusement leur linge. Elle aurait voulu jouer avec les enfants qui couraient dans les prairies.

« Comme cette campagne est jolie. Comme tous ces gens ont l'air heureux ! ne cessait de répéter Candeur. Vraiment, je dois paraître bien sotte avec ma baguette et mon pouvoir magique. Je n'ai aucune chance de trouver ici quelqu'un qui puisse avoir besoin des secours d'une fée... »

Elle n'avait pas achevé de se tenir ce petit discours qu'elle aperçut, au bord du chemin, appuyé contre une haie, un jeune garçon qui paraissait rempli d'une profonde tristesse.

Curieuse, elle s'approcha de lui et le questionna :

— Qu'y a-t-il donc, mon ami, vous paraissez soucieux et désolé...

— Hélas, Mademoiselle, répondit le jeune homme, qui n'avait pas reconnu la fée, je suis en effet bien malheureux et bien à plaindre. La sécheresse qui règne depuis trois mois dans les Ardennes va me ruiner complètement. J'arrivais, non sans peine, à élever un petit troupeau, mais mes bêtes sont en train de crever, car elles ne trouvent plus rien à manger et je ne suis pas assez riche pour leur acheter du fourrage. Encore, s'il n'y avait que moi, je finirais bien peut-être par me débrouiller. Mais je dois faire vivre mes parents et ceux-ci sont trop âgés pour travailler. Ils ne quittent plus guère notre pauvre cabane. Ils vont mourir de faim, tous les deux !

Et à cette pensée, le garçon se mit à pleurer.

Tout émue, car c'était la première fois qu'elle se heurtait à la misère, Candeur se pencha vers lui :

— Mon pauvre ami, ne pleure plus ; cela me fait trop de peine.

Que pourrais-je faire pour soulager ta misère ?

— Vous, Mademoiselle, vous ne pouvez rien du tout. Il faudrait qu'il pleuve et vous n'avez pas le pouvoir de commander à la pluie et au beau temps...

— Ah, tu crois cela ; et bien, écoute un peu...

Et saisissant sa baguette magique, Candeur prononça quelques paroles mystérieuses, puis disparut aux yeux du jeune homme.

Et aussitôt, de l'Occident, des nuées accoururent ; le ciel se couvrit de nuages et bientôt des cataractes s'abattirent sur les Ardennes. Il plut ainsi pendant six jours et six nuits. Les ruisseaux gonflèrent, les prés reverdirent et les bêtes trouvèrent de nouveau de la nourriture aux champs.

— J'ai joliment bien travaillé, dit Candeur à sa sœur Ingénuité qu'elle croisa comme elle remontait vers le royaume des fées et que celle-ci descendait à son tour sur la terre. J'ai joliment bien utilisé mon pouvoir. Tâche d'en faire autant.

C'est dans l'Argonne que la fée Ingénuité toucha terre. Elle aussi fut bientôt conquise par l'agrément du pays et l'accueil avenant des habitants. Elle aussi estima bientôt que tous les gens de cette région se trouvaient parfaitement heureux. Et elle se dit à son tour – et bien imprudemment – que la puissance magique de sa baguette risquait fort de rester inutilisée.

Le soir venu, sur la place de Sainte-Menehoulde, elle assista à un bal. Les bachelettes et les jeunes gens s'en donnaient à cœur joie. Et ma foi, toute cette belle jeunesse dansait si joyeusement qu'Ingénuité se sentait comme des fourmillements dans les jambes et qu'elle avait grande envie de se joindre à cette bande joyeuse et de se réjouir avec elle. Mais elle s'en garda bien. Car elle savait qu'il est expressément défendu aux fées de danser avec des

humains. Elle se tint donc un peu à l'écart, observant les danseurs et les danseuses.

Au bout d'un instant, elle en aperçut une, qui demeurait éloignée des lumières et ne paraissait pas participer à la joie générale. La pauvrete cachait obstinément son visage et poussait des soupirs à fendre l'âme.

Naturellement, Ingénuité qui avait le cœur tendre s'approcha d'elle et lui demanda pourquoi elle semblait si triste et ne dansait pas comme les autres.

La jeune fille releva à peine la tête et répondit d'un ton maussade qu'elle n'aimait pas la danse.

— Alors, pourquoi venez-vous au bal ? questionna Ingénuité.

À ces mots, son interlocutrice éclata en sanglots.

Tout émue, Ingénuité tenta de la consoler, mais l'autre refusait de se confier. Enfin, elle accepta de lui dire sa peine :

— Je n'ose pas me montrer en public, déclarait-elle, car je ne suis pas belle. J'ai un gros nez, une vilaine bouche, je boite un peu et j'ai un œil qui regarde vers la Champagne et l'autre vers la Bourgogne. Ah, je suis bien malheureuse, et vraiment les fées, à ma naissance, ne m'ont pas gâtée !

— On peut être heureux sans être belle, rétorqua Ingénuité, un peu froissée d'entendre dire du mal de ses sœurs...

— Cela vous est bien facile de parler ainsi, vous qui êtes belle comme le jour... Et d'abord, qui êtes-vous, et pourquoi me questionnez-vous ? Je ne vous connais pas et sais bien que vous n'êtes pas de Sainte-Menehoulde.

— C'est vrai, fit Ingénuité, mais si je vous questionne, c'est uniquement avec le désir de vous porter secours.

— Hélas, il n'y a rien à faire. J'aime, et follement, mon cousin ; vous voyez, ce beau garçon qui n'arrête pas de danser avec

Andrée, ma meilleure amie. Pour sûr, ils vont se marier ; l'on célébrera leurs noces avant la fin de l'année et moi, je resterai vieille fille et malheureuse comme les pierres...

— Aie confiance, mon enfant, peut-être y a-t-il encore un remède à ta situation.

— Non, non, il n'y a plus d'espoir. Vous ne pouvez rien pour moi. Vous n'êtes pas une fée, n'est-ce pas ?

— Hé, hé, l'on ne sait jamais, fit Ingénuité en souriant malgré elle.

» Écoute-moi, tu vas aller jusqu'à la fontaine de Bon-Secours. Par trois fois, tu te laveras le visage en murmurant : « Fontaine limpide, rends-moi la beauté. » Et regarde-toi ensuite dans ton miroir...

Incrédule, mais intriguée, la bachelette se rendit à la fontaine de Bon-Secours. Au moment où elle se mouillait le visage, Ingénuité saisit sa baguette magique et la toucha légèrement à l'épaule. Mais, sans attendre le résultat, qu'elle connaissait déjà, elle s'envola vers le royaume des fées.

— Voilà une bonne action, murmurait-elle. Cette vieille Carabosse a eu grand tort de ne pas nous faire davantage confiance. Nous sommes parfaitement capables de venir en aide aux humains et d'exercer avec sagesse notre métier de fée. Tout de même, j'aurais bien voulu voir la tête de ma petite bachelette quand elle se sera contemplée dans son miroir. Enfin ! Elle va maintenant séduire son beau cousin. Ils se marieront, ils auront beaucoup d'enfants et ils seront très heureux. N'est-ce pas l'épilogue de la plupart des aventures qui nous arrivent ?

La dernière des trois petites fées, Innocence, fut envoyée dans un village des environs de la ville de Reims. Innocence, comme ces

sœurs, était persuadée que sur terre, tout le monde était aussi satisfait que dans le royaume des fées.

Aussi fut-elle fort surprise quand la première personne qu'elle rencontra fut un petit garçon qui pleurait à chaudes larmes. Des larmes, je crois bien qu'Innocence n'en avait encore jamais vu. Elle fut toute bouleversée et, s'approchant de l'enfant, lui demanda quelle était la cause de ce gros chagrin.

— C'est, c'est, c'est le maître qui m'a grondé, répondit le garçonnet.

— Le maître, quel maître ?

— L'instituteur... Il dit que je ne comprends jamais rien, que je suis une bête. Et puis, il se moque de moi, ainsi que mes petits camarades. Ils affirment que j'ai une grosse tête et que c'est pour cela que je ne suis pas malin.

L'enfant revenait en effet de l'école en traînant derrière son dos sa sacoche.

— Mais non, tu n'as pas une grosse tête, mon petit, déclara aussitôt la fée, tu as une gentille petite tête, comme celle de tes camarades. Mais dis-moi, peut-être est-ce parce que tu n'as pas bien fait tes devoirs ou appris tes leçons, que le maître t'a grondé ?

— Oh si, Mademoiselle, j'ai travaillé de tout mon cœur. Mais voilà, je n'ai pas beaucoup de mémoire ; j'oublie tout de suite ce que j'apprends. Et puis, je ne saisis pas toujours...

— Pauvre petit, tu ferais mieux de ne pas aller en classe, remarqua Innocence...

À ces mots, les pleurs de l'enfant redoublèrent :

— Oh, mais si, il faut que j'aille à l'école. D'abord, mes parents le veulent. Et moi, je serais tellement heureux de devenir à mon tour un savant, d'inventer des machines. Mes camarades ne se moqueraient plus de moi. Ils ne diraient plus que j'ai une grosse

tête. Ah, si je pouvais avoir de la mémoire et de l'intelligence...

En l'écoutant ainsi parler, Innocence n'hésita plus. Elle saisit sa baguette et toucha l'enfant au front :

— Va, et désormais, tu auras ce que tu souhaites si ardemment, tu auras de la mémoire, de l'intelligence, tu deviendras un grand savant...

Et la fée disparut dans un nuage blanc, laissant l'enfant tout extasié...

Dans le royaume des fées, Candeur, Ingénuité et Innocence se retrouvèrent. Elles étaient fort excitées par ce premier contact avec la terre. Naturellement, elles se racontèrent mutuellement tout ce qu'elles avaient accompli et estimèrent toutes trois qu'elles avaient fort bien agi. Elles brûlaient du désir de retourner sur terre et de faire de nouveau de belles et bonnes actions.

Mais il leur fallut auparavant comparaître devant la fée Carabosse qui les attendait et lui exposer leurs exploits. Contrairement à ce qu'elles espéraient, la vieille fée, plus bougonne que jamais, ne se dérida, pas. Et elle ne semblait pas contente du tout...

— Hum... pauvres sottes. Vous êtes-vous demandées, avant de satisfaire ainsi le désir de tous ces gens-là, s'ils useraient convenablement des dons que vous leur accordiez si libéralement ?

— Euh, non, ma foi, non, répondirent à l'unisson les trois petites fées...

— Eh bien, regardez un peu, avant de manifester tant de contentement, ce qu'ils ont fait de vos cadeaux.

Et, ajustant ses besicles, la fée Carabosse attira à elle un gros livre, l'ouvrit à la page voulue, se livra à d'extraordinaires incantations puis, prenant une voix terrible :

— Vous savez que j'ai le pouvoir de connaître l'avenir. Nous voici transportées dans dix ans ; approche un peu, Candeur, et regarde ce qu'est devenu le jeune homme qui soupirait parce que ses troupeaux allaient mourir de soif...

Candeur se pencha avidement, et voici ce qu'elle vit :

Avec l'argent retiré de la vente de ses troupeaux, le jeune homme avait acquis de l'aisance. Ce premier pas vers la fortune fut suivi de beaucoup d'autres. Bientôt, il put acheter un domaine, puis un véritable château.

Hélas, à mesure qu'il s'enrichissait, son cœur était devenu dur et impitoyable. Emporté par la soif des richesses, il ne songeait plus qu'à vivre luxueusement, à goûter aux plaisirs de la terre. Il s'habillait comme un gentilhomme ; il rêvait d'épouser une héritière fortunée. Mais ses parents, ses bons parents qu'il avait aidés jusque-là, étaient restés de simples paysans. Aussi, notre parvenu en avait-il honte. Il les avait relégués dans le grenier de son château. Il les laissait abandonnés à des domestiques qui ne s'occupaient pas d'eux. Et comme ils étaient vieux et infirmes, ils n'osaient se plaindre. Un jour, il apprit enfin qu'ils étaient morts. L'oraison funèbre fut brève. Mais il leur fit toutefois de belles funérailles... et repartit aussitôt à la chasse, avec l'espoir de rencontrer la noble demoiselle qu'il courtisait...

— Alors, Candeur, ne penses-tu pas qu'il eût mieux valu laisser ce jeune homme se donner plus de mal, au lieu de lui venir si fâcheusement en aide ?

Dépitée, Candeur ne répondit pas, mais baissa la tête. Des larmes coulaient de ses yeux...

— À ton tour, Ingénuité, prends la place de Candeur et examine les résultats de ton coup de baguette.

... À peine la bachelette avait-elle suivi le conseil de la belle

inconnue qui l'avait touchée sur l'épaule qu'elle se redressa tout étonnée. Elle ne boitait plus. Vite, elle rentra chez elle, courut à son miroir : son nez était devenu le plus joli petit nez du monde et ses yeux regardaient droit devant eux. Bref, elle était maintenant la plus gentille bachelette de la ville de Sainte-Menehoulde.

Elle retourna bientôt au bal. Ah ! je vous assure que le beau cousin ne fut pas long à découvrir les transformations. On lui avait changé sa cousine. L'amie fut abandonnée. Les deux jeunes gens dansèrent ensemble, sortirent ensemble, ne se quittèrent plus. Et, quelques mois plus tard, on célébra leurs noces.

— Ce que j'avais prévu s'est réalisé, murmura Ingénuité avec satisfaction.

— Ah, ouiche, attends donc la fin, répondit Carabosse...

La fin ne ressemblait guère en effet au rêve de la petite fée. Avec la beauté, la coquetterie était entrée dans l'âme de la bachelette. Elle continuait à se parer, à courir aux bals et aux fêtes, elle refusait de rester au logis. Son époux finit par se fâcher ; elle l'envoya promener. Le ménage fut bientôt rompu. Et quand Ingénuité arriva au bout des dix années, elle constata avec douleur qu'elle avait provoqué le malheur de la bachelette et de son cousin.

— Tu aurais mieux fait de te tenir tranquille.

La dernière, Innocence, s'approcha du Grand Livre de Carabosse pour y connaître l'avenir de son protégé :

— Il avait douze ans, il était si triste de ne pas devenir un savant. Enfin, la science ne peut pas entraîner avec elle des malheurs.

— Ah, tu crois cela, regarde donc, pauvre naïve.

Et s'approchant à son tour, Innocence constata que le garçonnet dont on se moquait à l'école était bien devenu un grand savant. Mais au lieu de faire profiter l'humanité de ses découvertes, il ne s'était plu qu'à perfectionner les instruments de mort, si bien que

toutes, ses connaissances n'aboutissaient qu'à faire pleurer les mères et provoquer des deuils et des ravages.

Innocence se retourna vers ses sœurs :

— Nous avons été trop confiantes. Nous ne savions pas, mais il nous faut maintenant réparer les désastres que nous avons causés.

— Et comment donc ? demanda Carabosse.

— En retournant sur terre, reprit Innocence. Mais nous abandonnerons cette fois notre baguette magique et notre pouvoir de fées. Nous nous transformerons en simples créatures. Nous nous mettrons ainsi au service des pauvres et des malheureux pour expier les fautes que notre ingénuité nous a fait commettre.

— Soit ! j'accepte votre proposition, répondit Carabosse. Vous n'êtes pas malignes, petites, mais vous avez bon cœur et la générosité du cœur efface tous les défauts. Allez donc, et vous apporterez aux pauvres Champenois qui ont souffert à cause de vous réconfort et assistance.

Ainsi fut fait. Durant dix ans, les petites fées travaillèrent rudement sur terre. Et quand elles purent enfin regagner leur royaume, elles avaient bien mérité le pardon que Carabosse leur accorda en leur rendant la fameuse baguette magique à laquelle elles avaient volontairement renoncé.



La légende de Notre-Dame à mars



A Notre-Dame du mois de mars, c'est-à-dire la fête de la Vierge qui est célébrée durant ce mois, – c'est le jour de l'Annonciation, 25 mars – jouit longtemps dans les Ardennes d'une grande popularité. Ce jour-là on se rend encore – on se rendait, serait-il plus exact d'écrire, car toutes nos vieilles coutumes se perdent peu à peu – en procession au sanctuaire de la Vierge, et on la prie afin qu'elle accorde aux travaux du printemps un temps favorable.

C'est qu'en effet, cette fête de l'Annonciation coïncide, dans les Ardennes, avec la fin de la mauvaise saison. Certes, il ne fait pas encore bien chaud et une flambée dans l'âtre n'est pas inutile ; mais à d'imperceptibles signes, on sent tout de même que l'hiver, le rude hiver glacé est achevé. Toute la nature frémit, s'apprête au renouveau. Et c'est pourquoi peut-être, cette fête de Notre-Dame de mars est célébrée avec tant de ferveur.

Cette année-là, c'était au quinzième siècle, et peu après la fin des longues luttes qui ensanglantèrent notre pays, l'hiver avait été particulièrement rigoureux. Il avait commencé dès le mois d'octobre. Au début de novembre, la neige s'était mise à tomber et

elle avait couvert le sol de son blanc linceul, tombant, tombant sans discontinuer pendant près de trois mois. Là-dessus était venu un coup de froid extrêmement rigoureux. À combien de degrés au-dessous de zéro était descendu le thermomètre ? Les chroniqueurs seraient bien en peine de nous le dire, pour l'excellente raison que le thermomètre (Réaumur ou centigrade) n'était pas encore inventé ! Mais ce qui est certain, c'est que toutes les rivières se trouvaient entièrement glacées. On traversait la Meuse et ses affluents à pied et une charrette chargée pouvait même s'y engager sans risquer de faire craquer la glace. Toutes les côtes étaient tellement couvertes de neige que l'on y aurait pu faire du ski, si le ski avait déjà été de mode...

On ne faisait pas de ski au quinzième siècle et les bonnes gens se calfeutraient chez eux et osaient à peine mettre le bout du nez dehors. En effet, dès le mois de décembre l'on avait signalé des bandes de loups et ces terribles carnassiers, poussés par la faim, n'hésitaient pas à se risquer jusqu'à l'orée des bourgs, pour mettre à mal les poulaillers, les étables, et enlever le berger si celui-ci n'était pas bien défendu. Plus d'une bataille s'était déroulée entre les chiens et les loups, et les chiens n'avaient pas toujours eu la victoire.

Là-dessus, au début du mois de mars, la température se radoucît d'une façon extraordinaire. Le soleil brilla d'un vif éclat. La neige commença à fondre.

Et ce fut alors un vrai désastre.

Toute cette neige accumulée se transforma en véritables torrents qui s'en allèrent grossir les ruisseaux, puis les rivières. La Meuse déborda. Elle envahit tout le pays : les champs, les prairies, les bois, les villages aussi étaient complètement inondés. Beaucoup de maisons furent détruites (d'autant qu'elles n'étaient pas encore bien

solides à ce moment). Des ponts de bois, pas un ne résista. Une immense nappe d'eau couvrait les Ardennes. Le flot roulait pêle-mêle des arbres déracinés, des meubles emportés par la crue, des débris de toutes sortes et, hélas, bien des cadavres aussi de malheureux qui avaient été surpris par la brutalité de l'inondation.

Toutes les communications étaient interrompues. Les provisions avaient été détruites. La famine menaçait plusieurs cantons, et la consternation, la misère étaient immenses.

On pouvait craindre le pire, car il paraissait évident que les eaux seraient lentes à baisser et que de longs mois s'écouleraient avant qu'on pût recommencer à cultiver la terre.

C'est alors que se produisit une nuit un phénomène extraordinaire.

Chaque bailli de village, chaque procureur de fabrique prenait un peu de repos – ils ne manquaient pas d'occupations durant le jour ! – quand ils furent réveillés, tous en même temps, par un bruit terrible. Ils ouvrirent les yeux, se jetèrent dehors après avoir passé leurs hauts-de-chausses. Dans une lueur d'un éclat insoutenable, un personnage très effrayant leur apparut.

Il était noir, d'un noir huileux et gras comme la suie. Il portait un étrange costume qui laissait à nu les pieds et les mains, et ceux-ci étaient fourchus, et celles-là étaient crochues. La tête ceinte d'une couronne faite d'os de squelettes, laissait apercevoir deux cornes aiguës. Au bas de son échine, une ample queue balayait le sol. Vous l'avez deviné : c'était messire Diable en personne. Et nul ne s'y trompa.



À cette apparition, tous les baillis, tous les procureurs de fabrique se cachèrent les yeux comme frappés de stupeur. D'aucuns esquissaient déjà un signe de croix. Les moins braves, tout tremblants, voulaient s'enfuir. Mais le Diable les rassura, et prenant la voix la plus engageante et la plus chaude qu'il trouva (pour cela, il n'avait pas grand mal...) :

— Rassurez-vous, dit-il à chacun d'eux. Je ne viens pas apporter chez vous le trouble ou l'effroi. Bien au contraire ; vous en avez d'ailleurs assez comme cela. Je viens vous sauver si vous le voulez, et vous tirer d'affaire. Vous connaissez la situation : si les eaux montent encore de quelques pieds – et je vous assure qu'il m'est bien facile de les précipiter plus terriblement si je veux – ce sont toutes les Ardennes qui sont perdues. Vos femmes, vos enfants, vos bestiaux, tout sera noyé. Les terres ne reparaîtront plus avant plusieurs semaines, et elles seront tellement gâtées qu'il ne sera pas question d'en tirer un radis avant l'année prochaine. Alors, ceux qui auront survécu périront tous de faim et de disette. Voilà le désastre qui vous menace. Voulez-vous au contraire être sauvés ? Je le puis également. Demain matin, vous entendez bien, pas dans huit jours ou dans trois jours, mais demain matin quand le soleil sera levé, il ne restera plus aucune trace de l'inondation. Les rivières seront rentrées dans leur lit et elles couleront aussi paisiblement que si elles n'en étaient jamais sorties. Les ponts de bois seront réparés. Les maisons que la crue a emportées se retrouveront à leur place, intactes. Bien mieux, les meubles dispersés seront réunis et vous constaterez qu'ils sont aussi secs qu'auparavant ; à peine un peu lavés par le nettoyage que je leur ai infligé. Vous recouvrirez pareillement toutes les provisions qui ont été gâtées ; bref, du terrible fléau qui s'est abattu sur vous, il ne restera rien, absolument rien, aucune trace. Je vais même plus loin ;

je vous promets que, pendant un siècle, cent années, les Ardennes seront à l'abri de toute nouvelle inondation. Ah, ah, vous avouerez que pour un diable, je suis un bon diable...

— Sans doute, sans doute ! s'écrièrent en chœur et en même temps tous les baillis. Mais enfin, il est probable que vous ne nous délivrerez pas ainsi de l'inondation sans nous réclamer quelque dédommagement. Dites-nous donc un peu vos conditions. Que nous réclamez-vous.

— Peuh, ce que je veux ? Rien, moins que rien : une simple promesse...

— Mais encore...

— Écoutez, nous approchons de la fête de Notre-Dame à Mars. Vous chômez ce jour-là. Vous célébrez cette solennité. Bon, je ne veux pas vous contrarier, bien que j'aie là-dessus d'autres idées que les humains. Mais j'exige une chose : toutes les âmes des enfants qui naîtront ce jour-là entre la grand'messe et les vêpres, toutes ces âmes-là seront pour moi. Un jour, elles seront au grand Diable d'Enfer. Allons, allons, acceptez ou vous périrez tous.

Et ce disant, Messire Satan ne pouvait s'empêcher de grincer des dents...

Que voulez-vous que fassent les baillis ? Tous en même temps, ils pensèrent qu'il fallait d'abord préserver le pays d'un terrible danger. Entre le salut de pauvres innocents qui n'étaient point encore nés et la vie de tous les habitants de la province, ils ne pouvaient pas hésiter. Après tout, peut-être aurait-on la chance qu'aucun enfant ne naisse ce jour-là entre la grand'messe et les vêpres...

— Nous acceptons, répondirent d'une même voix les baillis et les procureurs de fabrique.

— Marché conclu, ricana Satan. Et il disparut en lançant un

grand éclat de rire...

Satan n'avait pas menti. Le lendemain, quand chacun se réveilla, on fut frappé de stupeur. Comme le diable l'avait annoncé, il ne restait plus aucune trace de l'inondation. La Meuse coulait paisible entre deux rives déjà fleuries. Les ponts enjambaient de nouveau la rivière et jamais ils n'avaient paru aussi beaux, aussi solides. Les maisons étaient reconstruites, et le vieux buffet, et le charlit, et l'horloge qui sonne, les escabeaux et la table de chêne, tous les meubles avaient retrouvé leur place. Les bêtes dans les étables mugissaient joyeusement. Les prés étaient verdoyants ; la nature s'épanouissait sous un beau ciel de printemps, prometteuse des plus riches récoltes. C'était comme s'il n'y avait pas eu la moindre inondation.

« Miracle, miracle ! » criaient les bonnes gens qui ne connaissaient pas encore le pacte souscrit durant la nuit par leurs représentants.

Il fallut bien les mettre au courant.

Ce fut alors un concert de gémissements quand on apprit le marché qui avait été conclu et de quel prix il fallait payer la délivrance du pays. Les ménages qui attendaient un bébé pour ce moment-là furent désespérés. Il y eut des pleurs et des plaintes ; mais que faire ? Il était bien évident qu'on avait dû parer au plus pressé. Et l'on ne pouvait blâmer les baillis d'avoir agi de la sorte.

Mais maintenant que le danger était passé, chacun ne songeait plus qu'à éluder la promesse qui avait été faite au Diable. On s'agita ; on discuta beaucoup. Maintes solutions furent proposées. Aucune ne parut valable. Et la fête de Notre-Dame à mars approchait et avec elle, la terrible échéance.

C'est alors qu'on décida de réunir à Charleville une assemblée

de tous les représentants des paroisses. Il y avait foule ce jour-là sur la place ducal. De nouveau, les langues s'agitèrent. Mais les plus avisés ne parvenaient pas à trouver de subterfuge pour tirer d'embarras les pauvres Ardennais.

On vit enfin un vieux curé, malin et fin, se lever, monter sur l'estrade et déclarer :

— Mes chers frères, il ne sert de rien de vouloir manquer à votre promesse. Ce ne serait d'ailleurs pas à notre honneur. Il faut être honnête même avec Satan et, puisque celui-ci a tenu parole, il faut nous montrer aussi beaux joueurs que lui.

— Mais alors, crièrent les gens, va-t-on livrer les âmes de nos enfants au Maudit ?

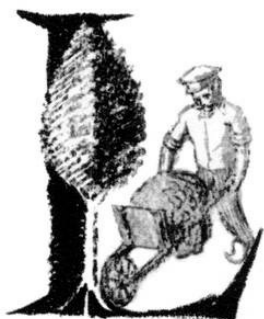
— Écoutez un peu. Il exige les âmes de tous ceux et de toutes celles qui naîtront entre la grand'messe et les vêpres. Donnons-les-lui ; nous n'aurons ainsi rien à nous reprocher. Mais qui nous empêche de chanter ce jour-là les vêpres immédiatement après la grand'messe ? Bien malin sera le Malin s'il peut s'emparer de la moindre âme entre les deux !

Ainsi fut fait, et le 25 mars, jour de l'Annonciation, à peine le célébrant avait-il chanté l'*Ite Missa est* que le chantre entonnait le *Dixit Dominus Domino meo*.

Et c'est depuis ce temps-là que, dans plusieurs paroisses, notamment au pays de Rimogne, — nous apprennent les chroniqueurs qui répétèrent cette très véridique histoire — s'est conservé l'usage de chanter les vêpres aussitôt après la grand'messe, pour le plus grand dam de Messire Diable...



Les trois vœux



E père et la mère Pilard étaient de bonnes gens du bourg de Sapogne, dans les Ardennes. Ils avaient, tous deux, largement dépassé la cinquantaine. Le père Pilard possédait du bien au soleil et était un solide cultivateur. Sa digne épouse tenait le ménage et veillait à ce que tout soit net et propre dans la maison qu'ils occupaient, une jolie maison, ma foi, et qui s'ouvrait au

soleil par une large fenêtre.

Le couple était bien considéré dans le pays. On les tenait pour de braves gens. De fait, ils se montraient honnêtes, bons voisins, un peu avarés sans doute, et un peu égoïstes. Ils n'avaient jamais eu d'enfants et vivaient l'un pour l'autre, sans se soucier de secourir plus pauvres qu'eux. On disait même qu'ils n'aimaient pas beaucoup rendre service :

— Je ne demande rien à personne, déclarait volontiers la mère Pilard. Que les autres en fassent donc autant.

Malgré ce petit travers, le père et la mère Pilard s'acheminaient tranquillement vers la vieillesse. Ils espéraient bien que nul ennui ne viendrait jamais troubler leur quiétude. Sans doute, le père se lamentait-il parfois d'être obligé de travailler la terre, du matin au

soir ; la mère grognait, en affirmant qu'elle était lasse de préparer la soupe ou de laver les chemises de son époux. Mais ces récriminations faites, la mauvaise humeur passait et chacun reprenait le labeur quotidien.

Un jour, pourtant, ils furent fameusement émus, et voici comment :

Le père Pilard s'était rendu au champ du Bas-de-la-Côte pour arracher des pommes de terre. Sa journée faite, il rentrait chez lui en poussant sa brouette. Au détour du chemin, il eut le regard attiré par un drôle de petit bonhomme qui était assis sur la borne et paraissait mort de fatigue. Tout auprès, un sac plus gros que lui avait glissé de son épaule.

Ce n'était pas un garçon du pays et pour sûr, le père Pilard ne l'avait jamais rencontré. Il allait passer sans s'arrêter quand, poussé par quelque sentiment obscur, il interpella l'inconnu :

— Vous paraissez bien fatigué. Votre sac est donc très lourd ?

— Oh oui, terriblement lourd. Je viens de très loin et j'ai grand peur de ne pouvoir parvenir à monter mon fardeau jusqu'au haut de la côte...

— Bah, un peu de plus ou un peu de moins, cela n'a pas d'importance. Laissez-moi faire.

Et saisissant le sac, il le chargea sur sa brouette et repartit d'un bon train en poussant gaillardement le tout.

Arrivé au sommet, il fit halte et demanda au jeune homme qui l'avait accompagné sans souffler mot :

— Là, vous voici au carrefour. Continuez-vous sur Sapogne ou tournez-vous vers la ville ?

— Inutile, fit l'inconnu, je suis presque arrivé à destination et je ne sens plus la fatigue. Tu m'as rendu un grand service et tu n'as pas obligé un ingrat. Je suis un magicien condamné, pour quelque

méfait, à vivre sur terre. Mais je n'ai pas perdu tous mes dons. Je te donne le droit de formuler trois vœux, trois seulement, et ils seront aussitôt exaucés. Va, et fais bien attention à ce que tu demanderas...

Et le mystérieux personnage s'évanouit brusquement dans les nuées.

Le père Pilard resta interloqué, et passablement ahuri. Il n'arrivait pas à comprendre ce qui lui était arrivé et se demandait bien si l'autre ne s'était pas moqué de lui. Enfin, il se décida à rentrer chez lui et s'empressa aussitôt de raconter à sa femme l'étrange rencontre qu'il avait faite et la promesse merveilleuse qu'il avait reçue.

La mère Pilard retrouva bien vite ses esprits ; les femmes accueillent plus volontiers que les hommes les événements miraculeux, surtout quand ceux-ci sont agréables.

— Ce n'est pas tout cela ! s'exclamait-elle. Faut réfléchir à ce qu'on va demander. S'agit pas de souhaiter n'importe quoi. Trois vœux, ce n'est pas beaucoup et il aurait pu être plus généreux, ton sorcier...

Et là-dessus, elle commença à énumérer tous les vœux qu'elle pensait faire. Mais son mari l'interrompit bientôt. Lui aussi avait de nombreuses choses à demander. Ils parlaient tous deux en même temps, ni l'un ni l'autre ne voulaient céder. Enfin, après une bonne dispute, ils se calmèrent et décidèrent de commencer par souper. Après dîner, ils reprendraient la discussion et arrêteraient définitivement la liste des vœux à formuler.

La mère Pilard retourna donc à sa cheminée et commença à souffler sur les tisons qui s'étaient à demi éteints durant la querelle. À ce moment, un violent coup de vent s'engouffra dans la cheminée et rabattit toute la fumée dans la pièce, aveuglant à demi la bonne

femme :

— Sapristi, s'écria-t-elle, je voudrais bien que cette sale cheminée cesse de m'enfumer comme cela...

À peine avait-elle prononcé ces mots que la fumée disparut de la pièce comme par enchantement.

— Eh là, mon Dieu, s'écria son mari, voilà-t-il pas que tu viens de faire un souhait ! Un de nos trois vœux, par ta faute, s'est évanoui en fumée, c'est le cas de le dire. Il ne nous en reste plus que deux. Sotte maladroite, tu aurais pu tout de même faire attention !

— Ma foi, c'est bien exact. En voilà une affaire. Je ne dis plus rien, c'est sûr.

Et elle s'éloigna, vexée, de la cheminée.

À son tour, le père Pilard s'approcha du foyer et se pencha pour retirer le chaudron du trépied. Mais il était lui-même tout troublé et, en se redressant, il heurta les pincettes qui s'écroulèrent avec un grand fracas sur ses pieds. Il poussa un cri de douleur.

— Maladroit, lui dit sa femme, ravie de prendre sa revanche, tu as failli renverser la marmite. Tu ne peux donc pas être plus adroit ?

— Attends un peu, répondit le bonhomme ; et je voudrais bien que les pincettes te tombent ainsi sur les pieds. J'entendrais de beaux hurlements.

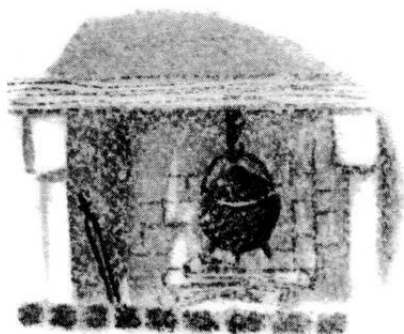
À ce moment précis, les pincettes sautèrent littéralement sur les pieds de la mère Pilard et s'y accrochèrent.

— Seigneur, crièrent-ils ensemble, le deuxième vœu est prononcé. Il n'en reste plus qu'un !

— Il n'en reste même plus du tout, grogna la mère Pilard, car tu penses bien que je ne vais pas passer le reste de mon existence en traînant derrière moi cette paire de pincettes...

— C'est pourtant vrai, dit le bonhomme, après avoir vainement tenté d'arracher les pincettes des pieds de son épouse. C'est pourtant vrai, et je n'ai plus qu'à souhaiter et ordonner que les pincettes reprennent immédiatement leur place habituelle.

Ainsi firent-ils. Les pincettes retournèrent docilement à leur place. Mais ils avaient épuisé toute leur provision de vœux et ils se retrouvèrent gros-jean comme devant, un peu penauds de leur sottise. Ils eurent beaucoup de peine à se consoler d'avoir laissé échapper la fortune qu'un génie malin leur avait offerte.



CONTES FACÉTIEUX

Le « Monsieur » de M. le Curé



E petit village de Saint-Pierre-aux-Oies est, aux portes de Châlons-sur-Marne, un charmant et paisible bourg. De beaux arbres l'enveloppent et lui font un aimable cadre de verdure. Tous les logis sont entourés de vergers, de potagers qui se couvrent à la belle saison de fruits et de légumes. Un agréable ruisseau – il s'appelle, sauf votre respect, le Pisseleu – n'arrose-t-il pas les terres en leur donnant fécondité et fertilité ?

L'église n'est pas bien grande. En 1814, elle a perdu ses deux bras. Pauvre pays de Champagne si souvent ravagé par les guerres et les invasions !

Mais malgré cette mutilation, elle est bien assez grande pour contenir tous les habitants de Saint-Pierre – qui ne sont pas nombreux.

Bonnes gens contents de peu, ni pires, ni meilleurs que dans d'autres villages. Aussi le curé de Saint-Pierre, au temps bien lointain où se passe mon récit, le curé était-il parfaitement satisfait de son sort. Ses paroissiens l'aimaient bien et il avait pour eux beaucoup d'amitié. Il y avait de longues années qu'il était là.

— Sûrement, Monseigneur vous a oublié à Saint-Pierre, lui

disait Rémi, son sacristain, pour le taquiner.

— Bah, bah, répondait le curé Poulain, Monseigneur sait bien ce qu'il fait. S'il m'a laissé à Saint-Pierre, c'est que la Providence le veut. Et puis, je suis trop vieux maintenant pour changer. Je ne pourrais pas m'accoutumer à une autre cure.

Il faut dire que Monsieur le Curé habitait dans un plaisant presbytère ; les salles étaient vastes ; le verger rempli d'arbres fruitiers ; et il y avait autour de la maison des communs et des écuries, de quoi loger tout un troupeau.

Monsieur le curé Poulain n'en désirait pas tant. Mais il avait pris l'habitude d'élever chaque année un... habillé de soie que l'on prenait tout jeune encore et que l'on engraisait pour le tuer quand il était à point. Monsieur le Curé aimait bien la charcuterie et sa servante, la bonne Berthe, ne la détestait pas davantage.

Elle grognait bien souvent pourtant, la bonne Berthe... comme le goret. Elle prétendait que tous ces cochons-là lui donnaient trop de peine à élever, qu'elle s'échinait à les nourrir. C'est qu'elle avait passé l'âge canonique, et de plusieurs années. Si elle avait encore la langue prompte et le geste vif, elle s'essouffait pourtant, car elle était massive et ne se déplaçait plus avec autant d'agilité qu'autrefois :

— C'est le dernier, Monsieur le Curé, disait-elle, quand on avait débité un des habitants de l'écurie. C'est le dernier, je ne veux plus en avoir...

Elle l'affirmait ; mais quand, trois mois plus tard, Monsieur le Curé lui apportait un nouveau cochon de lait, elle se laissait attendrir et recommençait à le droloter avec des soins jaloux.

Cette année-là, Monsieur l'abbé Poulain avait hérité d'un délicieux petit goret.

Blanc et rose bien formé, le groin fureteur et l'œil vif, ce petit « Monsieur » faisait l'admiration de toutes les commères du village.

— Il profitera, Monsieur le Curé, disaient les bonnes femmes à leur pasteur, il profitera. Vous verrez quel bel animal vous aurez dans quelques mois...

Monsieur le Curé en convenait volontiers. En attendant, il s'amusait à voir son nouvel élève batifoler sur les couches de paille bien sèches que dame Berthe lui changeait chaque matin. Il faut reconnaître que ce petit porcelet, par ses gestes et ses ébats, était amusant à contempler.

La bonne servante n'était pas peu fière du nouveau pensionnaire. Elle en vantait toutes les qualités :

— Il prendra bientôt du boyau, affirmait-elle aux commères qui l'entouraient. Ah, petit coquin gourmand, tu paieras cher cette gourmandise.

Maître porcelet ne comprenait pas le langage de Berthe ; mais il se laissait cajoler, bourrer de friandises. Il fut malade durant quelques jours, quand le maréchal-ferrant vint, suivant l'usage, lui percer le museau avec son alêne, pour glisser dedans le fouillon, un fil de fer. Mais, après quelques jours de gémissements, il n'y parut plus. Le « Monsieur » cessa de grogner. Toute la paroisse avait été en émoi à l'annonce que le porcelet était malade. L'on fut ravi d'apprendre qu'il était guéri.

C'est que tous les habitants savaient bien que, pour friand de porc qu'il fût, Monsieur le Curé n'avait pas l'habitude de déguster tout seul les produits de son élevage, et qu'il n'était guère de demeure dans la paroisse qui ne bénéficiât d'un morceau.

Aussi toutes les bonnes femmes, en s'en allant au travail, ne manquaient-elles jamais d'apporter au locataire de leur curé, des

détritus, des épluchures ou bien des herbes dont il appréciait beaucoup le goût.

Quand il était jeune, Monsieur Cochon se plaisait à courir joyeusement en attendant la pâtée. Il faisait rire les paysannes par ses ébats grotesques, sautant sur ses courtes pattes, virevoltant comme s'il cherchait à attraper le bout de sa queue tire-bouchonnée, ou bien, il levait le museau, le gnognat en l'air, afin de humer à l'avance le parfum de la bonne soupe grasse que Berthe lui apportait. Il s'y fourrait jusqu'aux yeux, la happait à grands coups de langue et grognait de satisfaction en la savourant.

À ce régime, on devine qu'il perdit bientôt ses formes gracieuses. Son ventre enflait, devenait énorme. Sur ses courtes et larges pattes, il avait peine maintenant à se tenir debout. Quand il parvenait à se dresser, ce n'était plus que pour faire quelques pas, gratter çà et là la terre. Bien vite, il revenait s'étendre sur sa litière de fumier où il se vautrait suivant l'habitude chère aux animaux de son espèce.

Et les mois s'écoulaient...

Monsieur l'abbé Poulain venait parfois assister aux repas de l'animal.

— Eh, eh, mon ami, lui disait-il quand personne ne pouvait l'entendre, tu prends l'embonpoint d'un chanoine⁽⁹⁾ de la cathédrale de Reims. Tu mériterais que je t'appelle désormais « Monsieur le Chanoine ». Mais, méfie-toi, mon ami ; voici bientôt Noël, la plus grande et la plus belle fête de l'année. Noël... mon ami... Noël...

— Groin... groin..., répliquait sans se troubler le cochon que cette perspective ne paraissait pas inquiéter...

De fait, quelques jours avant la fête tant attendue, Monsieur le

Curé a donné l'ordre de sacrifier l'habitant de l'écurie.

— Ah, murmure Berthe, il était bien mignon, le pauvre petit. Mais son heure est venue. Je vais dire à Panaget, le charcutier, de passer.

— Oui, et comme je n'ai de goût ni pour ce genre de spectacle, ni pour le concert qu'il provoque, je compte bien aller demander l'hospitalité ce jour-là à mon excellent confrère de Villers, dit le curé. Je partirai dès ma messe dite, et reviendrai après déjeuner, vers quatre heures.

— Notre Monsieur sera déjà débité en saucisses et jambons. Mais couvrez-vous bien, Monsieur le Curé, car il ne fait pas chaud.

Et tandis que les deux ecclésiastiques sont attablés et échangent d'innocents propos en face d'une généreuse bouteille de vin d'Ay, on s'active dans la cour du presbytère.

Le charcutier a déposé l'échelle le long de laquelle le goret va être suspendu et débité. Les tables, les marmites, les terrines s'alignent comme pour une revue. Malgré les hurlements déchirants du porc, le sacrifice est bientôt consommé. La bête est magnifique, et les commères et les gamins qui ont assisté à l'opération se réjouissent en voyant les préparatifs de tant d'excellentes choses.

Quand Monsieur l'abbé Poulain revint le soir, tout était complètement terminé. Monsieur le Curé mit de côté sa provision d'hiver et fit partout, comme il était d'usage, d'amples distributions.

Restait le lard, le lard qui, à la manière champenoise, avait été préparé suivant toutes les règles : on l'avait plongé longtemps dans la saumure, puis, quand il avait été entièrement séché, on l'avait disposé dans les saloirs au grenier du presbytère, entre deux couches de paille, en prenant bien soin de fermer hermétiquement le saloir, car c'est ainsi que dans notre pays, sachez-le bien, on

garde au lard toute sa saveur.

Le lard étant extraordinairement abondant, Monsieur le curé était bien embarrassé de savoir à qui le donner. Il avait sans doute mis pour lui une petite provision, mais cette année-là, les choux d'Ecury, qui font avec le lard des plats si succulents, avaient gelé. Et que faire de lard si on ne peut l'accommoder avec des choux ? Et puis, Monsieur le curé commençait à penser qu'il arrivait à un âge où il convient de ménager son estomac. Bref, le lard, il était prêt à le donner aussi.

Mais pour ne pas faire de jaloux, il aurait bien voulu le remettre aux plus méritants de sa paroisse : femmes ou hommes !

« J'en ferais bien cadeau, songeait-il, aux femmes les plus vertueuses du village. Mais quelles sont les femmes les plus vertueuses ? C'est bien difficile à déterminer exactement... »

Il s'en ouvrit à son sacristain. Celui-ci hocha la tête :

— Mauvais projet, Monsieur le curé. En cette matière, on ne saurait être trop prudent et l'on risque de fâcheuses surprises. Voyez-vous qu'il y aurait erreur ? Cela vous causerait bien des désagréments.

— Tu as raison, mon fils, dit le curé ; mais à qui donner mon lard ? Oh, fit-il, j'ai une idée.

Dans ce petit village de Saint-Pierre-aux-Oies, comme en la plupart des paroisses de Champagne (et d'ailleurs...), les ménagères étaient le plus souvent seules maîtresses au logis. Les hommes filaient doux devant elles, et se laissaient conduire par le bout du nez. Cette habitude n'avait pas été sans choquer souvent le curé, qui estimait, selon la phrase du texte sacré, que l'homme doit être le chef et la tête de la famille. Dans ses sermons, il avait à plusieurs reprises développé cette pensée, conseillant aux hommes

de se faire obéir, aux femmes d'être soumises à leurs maris.

On l'écoutait avec docilité... à l'église. Mais au foyer, il n'y avait rien de changé. Et quand Monsieur le curé morigénait ses paroissiennes, les plus vieilles hochaient la tête, les plus jeunes allaient jusqu'à lui rire au nez...

« Je les tiens cette fois », songea l'abbé Poulain.

Le dimanche, il monta en chaire et s'exprima à peu près ainsi :

« Mes frères, j'ai remarqué avec beaucoup de tristesse qu'en notre paroisse, l'ordre naturel prescrit par les saintes Écritures n'est pas toujours observé : trop souvent, au logis, les épouses n'obéissent pas à leurs époux et, non seulement elles ne leur obéissent pas, mais même elles obligent ceux-ci à se soumettre à leurs volontés. Il y a là une habitude extrêmement fâcheuse. Plusieurs fois déjà, j'ai dénoncé cette coupable pratique et il ne paraît pas que mes exhortations aient été suivies de beaucoup d'effet...

« Je veux croire cependant que toutes n'agissent pas ainsi. Je veux croire qu'il existe dans la paroisse des ménages où l'homme est maître chez lui. Que ceux-là aujourd'hui se réjouissent car, pour récompenser ces foyers où la femme est soumise et où l'homme commande, j'ai pris la décision de distribuer ce que vous savez à ceux qui se présenteront samedi prochain au presbytère et qui pourront apporter des preuves de leur autorité. C'est la grâce que je vous souhaite... » Il y eut quelques distractions, je vous assure, parmi les fidèles, dans l'église de Saint-Pierre-aux-Oies et dès que la bénédiction finale fut donnée, hommes et femmes se répandirent bruyamment sur la place. Quelle rumeur ! Que de discussions passionnées ! Les ménagères étaient furieuses. Elles allaient jusqu'à accuser dame Berthe d'avoir soufflé cette idée à Monsieur

le curé... pour pouvoir garder tout le lard.

— Comme si elle se privait de commander au presbytère ! s'exclamaient-elles.

Berthe se défendit d'un aussi noir dessein. Elle accepta même d'intervenir auprès de son maître pour le faire revenir sur sa décision. Mais celui-ci fut intransigeant. D'ailleurs, les hommes étaient secrètement ravis du bon tour que le curé jouait à leurs femmes ; et ils espéraient, à la faveur des circonstances, reconquérir une parcelle de leur autorité. En attendant, l'on se demandait bien qui aurait le courage et la présomption de se présenter au presbytère pour réclamer le fameux lard du curé.

Tout de même, ils furent sept le samedi suivant, sept qui, l'un après l'autre, frappèrent à la porte de la cure, prétendant qu'ils avaient droit à la récompense et se targuant de pouvoir être choisis comme lauréats de cet étrange concours.

Las, ils ne tardèrent pas à déchanter.

— Toi, Pierre, fit le curé, tu prétends que tu es maître chez toi. Oublies-tu donc que, plus d'une fois, tu t'es vu refusé le droit de fumer, ton épouse cassant ta pipe pour t'ôter le goût du tabac !

» Et toi, Rémi, tu oses affronter mon jugement. Mais tu sais bien que ta ménagère t'oblige à user jusqu'à la corde les hardes de son défunt père. Tu en maugrées assez souvent...

» Quant à toi, mon fils, dit le curé au troisième, je t'ai vu bien souvent assis tristement au coin de l'âtre, t'occupant de la soupe et des marmots sur l'ordre de ta femme, pendant que celle-ci bavarde avec la voisine qu'elle a rencontrée en allant quérir un paquet de sel.

Le quatrième n'eut pas plus de succès : n'était-il pas connu de tout le monde qu'on lui ôtait jusqu'à son argent de poche pour l'empêcher de boire un verre avec ses amis ! Le cinquième n'avait

pas le droit d'ouvrir la bouche chez lui ; sa femme lui imposait silence. Le sixième aurait eu une petite chance : mais il n'y avait que trois mois qu'il était marié ! L'on estima qu'il n'avait pas encore eu le temps de faire ses preuves.

Le septième et dernier ne laissa pas au curé le temps de placer un mot. C'était un ouvrier agricole établi depuis peu au village et que l'on ne connaissait pas beaucoup. Il prit l'offensive et déclara tout d'une traite :

— Monsieur le curé, il n'y a pas de doute, c'est moi qui ai droit au lard. Je suis marié depuis six ans. Au logis, je commande et tout le monde m'obéit. Ma femme et mes enfants se taisent dès que j'ouvre la bouche. À table, je me sers toujours le premier. Les clefs de l'armoire, elles ne quittent pas ma poche et je dispose de l'argent à ma convenance. Enfin, je vous assure que ma femme m'est soumise et qu'il ne ferait pas bon qu'elle se révolte. Voilà : alors vous pensez bien que le lard, je l'ai bien gagné ! Où est-il ?

Un peu abasourdi par ce discours, le curé lui répliqua simplement :

— Mon ami, tu me parais en effet être le lauréat du concours. Il n'est pourtant peut-être pas indispensable de te conduire chez toi en tyran et en maître comme tu viens de le dire. Un peu de charité chrétienne adoucit souvent le joug. Mais enfin, cela ne me regarde pas. Pour l'instant, c'est entendu : le lard est à toi. Tu n'auras qu'à venir le chercher demain matin au presbytère à l'issue de la grand'messe.

Donc le lendemain, l'ouvrier agricole se présente. Dame Berthe le fait entrer dans la cuisine où Monsieur le curé l'attend. On lui offre un petit verre d'eau-de-vie de prunes que le grand vainqueur du tournoi savoure en faisant claquer sa langue. Après quoi, l'abbé Poulain lui dit :

— Voici le lard ; emporte-le puisque tu l’as gagné.

Le paysan n’avait avec lui qu’un panier à bras d’osier fort mal commode et tout à fait insuffisant pour contenir toute la provision.

— Vraiment, mon ami, reprend le curé, tu n’es pas malin. Ce n’était pas un panier que tu aurais dû prendre, mais un sac où tu aurais fourré rapidement ton lard.

— Eh, je le sais bien, fit l’autre qui s’escrimait vainement à faire entrer sa provision dans le panier. Je le sais bien, mais ma femme, cette entêtée, n’a jamais voulu que je prenne le sac et m’a obligé à emmener ce panier incommode.

— Vil imposteur, s’exclama le curé. Tu prétends être maître chez toi, et tu ne peux même pas obtenir de ton épouse qu’elle te prête un sac. Disparais, et rapidement, car avec tous tes discours et tes affirmations, je vois bien que tu n’es pas plus malin que les autres.

L’ouvrier, tout penaud, n’osa pas protester. Il s’en alla sans demander son reste. Et le curé, convaincu qu’il n’y avait décidément dans sa commune aucun homme capable d’être maître en son ménage, le curé préféra partager le lard entre les plus pauvres.

Et il agit ainsi avec sagesse...



Le Bûcheron et le trésor(10)



E pays des Ardennes, que d'invasions il a subies depuis des siècles ! Il faudrait plusieurs pages pour les énumérer. C'est la voie suivie par les ennemis de la France quand ils tentent d'envahir notre pays. C'est la terre qui a été le plus souvent ravagée au cours des guerres. Aussi, les Ardennais en ont-ils gardé une certaine rudesse qui cache d'ailleurs le plus souvent beaucoup de finesse et de cœur : tant de fois, ils ont dû charger leurs pauvres hardes sur des charrettes ou des brouettes pour fuir devant l'envahisseur ; tant de fois, ils ont dû abandonner leurs maisons qu'ils retrouvaient détruites ou pillées ; tant de fois, ils ont dû dissimuler dans des cachettes leur or ou leur argent, pour qu'il ne soit pas emporté par l'ennemi... Ils ont beaucoup souffert et les malheurs qu'ils ont supportés furent immenses au cours des siècles.

Durant la guerre de Cent ans, l'insécurité était grande, dans les Ardennes comme dans le reste de la Champagne d'ailleurs. Des bandes de routiers parcouraient le pays, volaient et pillaient tous ceux qui se trouvaient sur leur passage. L'on ne pouvait parvenir à s'en débarrasser. Pour éviter la ruine, les seigneurs, qui étaient obligés de quitter leur terre pour s'en aller combattre avec le roi,

n'hésitaient pas à dissimuler leur or dans quelque cache, car s'ils avaient laissé leur trésor dans leur château, ils eussent fort risqué de ne rien retrouver du tout à leur retour. Mais les hasards de la guerre sont périlleux. Certains de ces seigneurs ne revinrent jamais. L'or resta enfoui dans la cachette où il avait été déposé. Nul ne savait ce qu'il était devenu. Et puis, un beau jour, un paysan retrouvait par hasard le trésor. Et c'est ainsi qu'il arrive parfois que l'on découvre encore aujourd'hui des cassettes remplies de ducats et d'écus à l'effigie de Charles VII ou de Louis XI, témoins inattendus des misères d'une époque particulièrement troublée.

Ces découvertes ne donnent habituellement pas lieu à discussion : le trésor est partagé entre le propriétaire du terrain et celui qui a mis la main sur la cassette. Il n'en allait pas de même autrefois et la trouvaille de pièces d'or amena souvent de plaisantes histoires. Il en est une que l'on évoquait volontiers naguère à la veillée.

En ce temps-là, c'était vers le milieu du dix-septième siècle, il y avait dans la forêt des Ardennes un bûcheron qui était naturellement un pauvre bûcheron ; il possédait de nombreux enfants et sa peine était grande pour élever toute cette progéniture. Enfin, notre bûcheron constituait le type même que l'on a accoutumé de rencontrer dans tous les récits de ce genre. Mais à la différence de son illustre modèle, le père du Petit Poucet, notre bûcheron aimait tendrement sa famille et ne songeait nullement à perdre ses enfants dans la sombre forêt des Ardennes. Seulement, il se donnait beaucoup de mal, travaillait du matin au soir et ne gagnait pourtant pas grand'chose. Il faut ajouter qu'il n'était pas bien malin et se faisait souvent rouler par les marchands de bois ou les sabotiers qui l'employaient.

Or, voici qu'un beau jour, comme il s'appêtait à porter la

cognée sur un vieux chêne tordu qui se dressait non loin du carrefour de la Marfée, notre homme fut passablement surpris : l'arbre sonnait le creux. Intrigué, le bûcheron grimpa jusqu'à la fourche, se pencha et découvrit qu'effectivement le tronc avait été évidé. Aussitôt il se laissa glisser à l'intérieur et découvrit au fond un vieux sac soigneusement empaqueté.

Le retirer de sa cachette, l'amener au jour, ce fut pour le bûcheron l'affaire d'un instant. Il ouvrit le sac : vous l'avez déjà deviné, il était rempli de pièces d'or vieilles de deux siècles, de lourds et beaux ducats de Charles VII que les rayons du soleil, à travers les branches des arbres, faisaient miroiter.

Le héros de cette aventure resta muet de stupeur. Jamais, de sa misérable existence, il n'avait vu tant d'or. Avait-il même touché de sa main jusque-là une seule pièce d'or ? ce n'est pas bien certain. Le bûcheron était bien troublé et ému. Qui donc avait pu placer là ce sac d'or ? Avait-il le droit d'en disposer ? Il n'osait y penser...

Ce n'était pas un bûcheron bien malin. Mais il était d'une scrupuleuse, d'une pointilleuse honnêteté. Il ne voulut prendre sur-le-champ aucune décision.

— Je m'en vais, se dit-il, aller consulter le Père Damien qui vit, retiré dans son ermitage, à une petite heure d'ici...

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le bûcheron referma le sac et le remit à sa place primitive. Puis s'en alla trouver le Père Damien.

C'était un religieux qui habitait une petite maison dans la forêt. Il s'était installé à cet endroit depuis quelques années. Pourquoi ? On ne savait trop dans le pays et les bonnes gens du voisinage ne l'aimaient guère et n'avaient pas grande confiance en lui. Mais notre bûcheron n'en cherchait pas si long. Il considérait que le moine était un homme bien savant – à côté de lui, ce n'était pas très

difficile... – et qu'il lui donnerait sûrement un bon conseil.

Le Père Damien soignait ses abeilles quand le bûcheron se présenta devant lui.

— Qu'y a-t-il pour ton service, mon bon ami ?

Notre homme s'empressa de lui raconter la découverte qu'il venait de faire.



Le religieux manifesta aussitôt une grande agitation.

— Un trésor, dis-tu ? Des pièces d'or, et en grand nombre ? Tu es sûr que tu as bien vu et que tu ne te trompes pas ?

— Pour sûr, mon révérend, je les ai vues comme je vous vois. Par exemple, je ne les ai pas comptées. Il y en avait trop, et puis je ne suis pas très fort pour les compter...

— Oh, oh, mon ami, il faut aller voir cela sur place.

— Si vous voulez, mon Révérend. Venez avec moi...

— Allons donc, et je te donnerai mon avis.

Les voici partis tous les deux. Ils arrivent au carrefour de la Marfée. Le bûcheron va chercher le sac et l'ouvre devant le moine. Celui-ci écarquille ses yeux de stupéfaction.

— Eh bien, en voilà une affaire. C'est un trésor magnifique qui était caché là...

Et il se met à compter avec avidité les pièces d'or. Il semblait avoir totalement oublié la présence du bûcheron.

Celui-ci, au bout de quelques minutes, ne put s'empêcher d'intervenir.

— Alors, dit-il timidement, croyez-vous que je puisse prendre quelques pièces. Cela ferait rudement bien mon affaire.

À ces mots, l'ermite se redressa, comme si on lui eût marché sur les pieds...

— Prendre des pièces de ce trésor ? Mais tu n'y penses pas, mon ami... Je me souviens très bien maintenant de l'origine de ce sac. Il y avait autrefois, dans cette forêt, un monastère dont mon ermitage est le dernier vestige. C'est le Révérend Père Abbé de ce monastère – que Dieu ait son âme, le digne homme qui a dissimulé dans ce tronc d'arbre les revenus de son abbaye pour les protéger des pillards. Et puis, il a dû fuir avec les moines. Il n'est jamais revenu. Et le trésor est resté là.

— Eh bien, il n'a plus de propriétaire...

— Mais si, mais si... Le propriétaire, maintenant, c'est le bon Dieu ! Ce trésor-là, c'est le trésor du bon Dieu. Il n'y faut pas toucher, car il n'est ni à toi, ni à moi. Tu vas le remettre bien soigneusement dans sa cachette. Quand j'en aurai l'occasion, j'avertirai les autorités ecclésiastiques et ce sont elles qui décideront de la destination de ces pièces d'or.

— Tout de même, deux ou trois pièces, cela ne se verrait guère. Et puisque c'est moi qui l'ai découvert...

— Deux ou trois pièces... fit l'autre avec un air scandalisé. Mais ce serait un vol effroyable. Tu serais damné, pour le moins. Allons, allons, n'y songe plus. Referme le sac et enfouis-le dans le tronc d'arbre où il se trouvait. Il faut être honnête, mon ami.

Le bûcheron n'osa pas protester davantage. En soupirant, il empila les pièces d'or, boucha le sac et le redescendit dans sa cachette.

— C'est très bien. Là-dessus, quittons-nous ; je rentre en mon ermitage. Retourne chez toi de ton côté. Et surtout, fit l'ermite d'un ton menaçant, pas de tromperie. C'est le trésor du Bon Dieu, tu entends bien, le trésor du Bon Dieu, cria-t-il en s'éloignant. Et surtout, n'en parle à personne.

Le bûcheron n'insista pas. Il revint dans son misérable logis. Sa femme, entourée de sa marmaille, préparait le souper du soir. Elle ne fut pas longue à s'apercevoir qu'un souci préoccupait son époux. Car les femmes sont plus malignes que les hommes.

— Qu'y-a-t-il donc, tu parais tout songeur et tout ennuyé. Quelque chose est-il arrivé ?

Le bonhomme ne répondait pas. Mais son secret l'étouffait. À la fin, il n'y tint plus et raconta tout ce qui venait de se passer.

La femme poussa un véritable cri d'indignation.

— Ah, par exemple, mais mon pauvre ami, tu t'es fait rouler comme un enfant. Le trésor du Bon Dieu ? Ton ermite nous la baille belle(11). Trésor trouvé est à celui qui le trouve. Je suis bien sûre que ton bon apôtre n'a attendu que ton départ pour courir jusqu'au chêne et s'emparer pour lui tout seul du trésor dont tu lui as, dans ta naïveté, révélé l'existence...

— Oh, crois-tu, il n'aurait tout de même pas osé.

— Ah ! la, la. Tu t'imagines qu'il se sera gêné. Tiens, ton trésor, il s'est déjà envolé, c'est certain.

— Femme, j'en aurai le cœur net. Je retourne au chêne du carrefour de la Marfée.

— Je t'accompagne.

Elle confia la garde de la maison à sa fille aînée, jeta un fichu sur sa tête et partit en courant avec son mari vers la forêt.

Ils arrivèrent bientôt devant l'arbre miraculeux. Une fois encore, le bûcheron se laissa glisser à l'intérieur. Mais il explora vainement la cavité : elle était vide, totalement vide.

— Le misérable ! s'exclama le bûcheron. Il m'a bien trompé et je ne suis qu'un benêt. Il est revenu après mon départ et s'est emparé du magot. Où court-il maintenant ? Femme, tu avais raison, et la fortune s'est envolée.

— Mais nous pouvons la rattraper, lui répondit sa femme.

» Ne nous affolons pas, et réfléchissons. Il n'a pas pu s'en aller très loin, car il est lourdement chargé. Bien sûr, il n'a pas regagné son ermitage, renseignons-nous. Nous retrouverons peut-être ses traces.

De fait, le bûcheron et sa femme apprirent bientôt que l'ermite avait pris la route de Novion, et qu'il marchait à grandes enjambées. À leur tour, ils suivirent la même direction.

La nuit était entièrement tombée quand ils atteignirent les premières maisons de Nouvion. Mais cette bourgade n'est pas une grande capitale ! Une seule auberge s'y dresse au bord du chemin. Le bûcheron et la bûcheronne s'en allèrent frapper à la porte.

Tout dormait dans la maison. Seul, un chien se mit à aboyer en entendant les coups. Enfin l'aubergiste ouvrit la fenêtre de sa chambre, au rez-de-chaussée, et demanda ce qu'on lui voulait à cette heure tardive :

— Est-ce qu'un religieux n'est pas venu ce soir vous demander asile ?

— Si fait, il s'est présenté, voici deux heures environ. On lui a servi à manger. On lui a donné une chambre où il s'est enfermé en recommandant bien qu'on ne le dérange pas avant demain matin.

— Il faut absolument que nous le voyons...

— Et pourquoi donc ? On ne dérange pas un chrétien à une heure pareille.

— Si donc, je veux absolument le voir, lui parler et... et me confesser à lui.

— Diable, diable... une confession, et si tard. C'est donc bien pressé ?

— Oui, oui, je ne puis passer la nuit avec un poids pareil sur la conscience. Ouvrez, ouvrez, monsieur l'aubergiste.

— Oh bien, vous vous arrangerez avec mon voyageur. Entrez donc et montez au premier. C'est la deuxième porte à gauche.

Le bûcheron entra seul et, sans bruit, gagna l'escalier. L'aubergiste lui avait remis un bout de bougie. Mais il s'empressa de l'éteindre dès qu'il eut atteint le palier et se garda bien de pénétrer dans la chambre où son voleur reposait. Il se glissa en la pièce voisine qui, par chance, était vide et s'approcha du mur. De l'autre côté de la cloison, il entendait les ronflements sonores du

dormeur.

À la lueur d'un rayon de lune, il avisa une porte de communication qu'une armoire masquait. Il déplaça le meuble, fit glisser le verrou, puis silencieusement, pénétra chez l'ermite. Affalé sur son lit, celui-ci dormait de tout son cœur. Il avait posé le sac d'or contre sa tête.

Ah ! ce ne fut pas long : notre homme avança la main, attira le magot et, à pas de loup, regagna la pièce voisine.

Il avait récupéré le trésor.

Sans attendre davantage, il regagna l'escalier, le dégringola rapidement. Las, juste à ce moment, l'aubergiste surgit :

— Eh quoi, déjà, la confession n'a pas été longue.

Et au même instant, du premier venaient de grands cris. Le religieux réveillé s'était aperçu de la disparition du magot et criait : Au voleur !

Mais le bûcheron profita du trouble causé par ce bruit. Il bouscula l'aubergiste, sortit précipitamment de la maison et cria à sa femme : Sauvons-nous, sauvons-nous, j'ai le sac !

Derrière eux, la chasse s'organisait. Mais le couple avait une bonne avance sur les poursuivants. Il descendit la grande rue, passa devant l'église, le chemin tournait, virait et débouchait... sur la Meuse. Nos deux malheureux avaient grand'chance d'être repris.

Mais le sort était avec eux. Déjà, ils entendaient les pas de l'aubergiste et de l'ermite qui gagnaient du terrain, quand le bûcheron avisa une barque dans les roseaux : il arracha le piquet qui la retenait à la rive, sauta dans le bateau avec sa femme. Quand les autres parvinrent sur les bords du fleuve, la barque était déjà au milieu de l'eau :

— Adieu, mon père, cria triomphalement le bûcheron, et rappelez-vous le proverbe : à trompeur, trompeur et demi...

— Qu’a-t-il voulu dire ? demanda l’aubergiste surpris.
— Non rien, répondit l’ermite penaud, je le rattraperai plus tard.
Laissons-les aller.
Et il n’insista pas davantage...

Le bûcheron et sa femme rentrèrent chez eux par un autre chemin. Mais leurs mésaventures n’étaient pas entièrement terminées...

En effet, s’ils étaient bien décidés à profiter de cette fortune qui leur tombait du ciel et à en faire profiter les autres, ils ne voulurent – car ils étaient raisonnables – rien changer à leur façon de vivre, surtout pour ne pas exciter la jalousie de leurs voisins. C’est pourquoi, le bûcheron continua à prendre chaque matin, avec sa hache, le chemin de la forêt, et sa femme à s’occuper du ménage et à soigner ses enfants. Seulement, ceux-ci reçurent des habits neufs et le rôti remplaça sur la table de famille le brouet clair qu’on avait dû si longtemps leur donner à souper.

L’on ne tarda pas, dans le village, à s’apercevoir de ces changements. Mais comme le bûcheron était estimé, on se contenta de penser qu’il vendait mieux son bois ou qu’il avait fait un petit héritage et l’on ne chercha pas à en savoir plus long.

Seule, une vieille cousine du ménage, commère bavarde et aigrie, fut sérieusement intriguée. Elle aurait bien voulu connaître l’origine de toutes ces transformations. Quand elle posait une question à la bûcheronne, celle-ci répondait évasivement et déclarait qu’ils n’étaient pas plus riches qu’autrefois.

— Tout de même, dit un jour le bûcheron, il faudrait bien savoir combien pèse exactement notre trésor.

— C’est vrai, lui répondit sa femme, mais comment le peser ? Nous n’avons à la maison aucune balance.

— Envoie donc un des enfants chercher le boisseau de la cousine. Nous serons ainsi renseignés.

— Oui, mais celle-ci voudra connaître ce que nous voulons peser. Tu sais comme elle est curieuse.

— Eh bien, il n'y a qu'à lui dire que nous voulons mesurer notre provision de froment.

Ainsi fut fait. Mais la vieille fille était maligne.

— Je verrai bien, songea-t-elle, s'ils disent la vérité... Et elle enduisit de poix le fond de son boisseau.

Le bûcheron ne se méfia pas. Il remplit le boisseau de ses pièces d'or, deux fois, trois fois. Quand l'opération fut achevée, il renvoya le boisseau à sa parente.

Naturellement, deux ou trois pièces d'or étaient restées collées au fond. Lorsque la propriétaire de la mesure s'en aperçut, elle faillit s'en évanouir d'émoi.

— De l'or, c'est de l'or qu'ils ont en leur possession. D'où peut leur venir cette fortune. L'auraient-ils volée ?

Et elle s'empressa d'aller avertir le bailli du village et le curé.

Ceux-ci firent une enquête. Le bûcheron raconta alors comment il avait découvert le sac dans le creux du chêne de La Marfée. Il déclara en outre qu'il était prêt à en donner une partie aux pauvres de la paroisse.

Ainsi le mystère fut révélé à tous. Les bonnes gens se réjouirent de l'heureuse aventure qui était arrivée à cette famille chargée d'enfants.

Quant à la vieille cousine, tout le monde se moqua d'elle et, de dépit, elle en eut une jaunisse...

L'astucieux paysan de Mussot



A région de Novion-Porcien était, dans les Ardennes, au dix-huitième siècle comme aujourd'hui, une contrée fort bien cultivée et où les céréales se récoltaient en abondance. On y trouvait aussi de magnifiques troupeaux et les bouchers de Charleville, de Rethel ou même de Reims y venaient souvent quérir les animaux dont ils avaient besoin.

Vers 1760, vivait au hameau de Mussot, qui est situé en la paroisse de Vieil-Saint-Rémy, un paysan madré. Il savait habilement tirer parti des quelques bêtes qui formaient son troupeau. Et il parvint, par sa ruse, à s'enrichir aisément.

Un jour, une de ses vaches – il n'en comptait pourtant que trois ou quatre – lui donna un veau, oh, mais alors là, un veau vraiment extraordinaire. Il n'avait pas cinq pattes ou deux têtes, mais il était véritablement énorme, une bête magnifique qui, après deux ou trois mois, fit l'admiration de tous les paysans des alentours.

Notre cultivateur qui s'appelait Fay, Fay tout court, un nom facile à retenir, emmena bientôt son veau phénomène à la foire de Novion-Porcien. Mais comme il était malin, il se garda bien de s'en défaire. Il se contenta de le montrer, de provoquer

l'étonnement de tout les gens qui étaient venus à la foire. Là-dessus, il ramena le veau dans l'écurie, bien persuadé que la rumeur publique ne tarderait pas à lui amener des acquéreurs à domicile.

Il ne se trompait pas. Quelques jours plus tard, un boucher de Reims se présenta :

— Il est superbe, ce veau : combien en demandes-tu ?

— Euh, répond Fay ; j'en voudrais bien vingt livres. Mais, parce que c'est vous, je me contenterai de quinze livres...

L'autre n'en croyait pas ses oreilles. Une telle bête à la foire de Reims n'aurait pas trouvé acquéreur à moins de quarante ou de cinquante livres. Mais le boucher pensa qu'il avait affaire à un niais, à un nigaud qui ignorait la valeur des bêtes. Il s'empressa d'accepter.

— Tope là, s'écria-t-il. Pour ce prix-là, je suis d'accord. Voici cinq livres de denier à Dieu. Samedi prochain, j'enverrai chercher le veau.

Les cinq livres sont versées ; on boit le vin de l'amitié, et le boucher s'en va, ravi du marché qu'il venait de conclure.

Une heure plus tard, on frappe de nouveau à la porte de Fay. Le paysan ouvre, se trouve en présence d'un second boucher de Reims.

La comédie recommence ; le boucher pèse et soupèse le veau, tourne autour, lui tire sur la queue, puis demande à Fay combien il veut de sa bête.

Notre homme n'est pas plus exigeant que précédemment :

— Quinze livres, Messire boucher, pas un sol de moins.

L'autre s'attendait au triple. Il accepte aussi, compte pareillement cinq livres de denier à Dieu et s'en va très satisfait en annonçant qu'il viendra chercher le veau à la fin de la semaine.

Avant la chute du soleil, un troisième boucher se présente. Pour couper au bref, la scène se reproduit identique. Et là encore, l'astucieux Fay empoche cinq livres. En sorte qu'à la fin de la journée, il avait vendu son veau trois fois et pouvait faire tinter dans son escarcelle trois beaux écus de cinq livres en pécune bien nombrée, sonnante et trébuchante. Quant à savoir ce qui se passerait à la fin de la semaine, c'était bien le cadet des soucis de Fay. Dieu ou le Diable y pourvoirait...

Cependant, le samedi finit par arriver qui ramena à la même heure, les trois bouchers de Reims. Ceux-ci furent passablement surpris de se rencontrer là tous les trois.

— Bonjour, mon père Fay.

— Bonjour, Messires boucliers : qu'y a-t-il pour votre service ?

— Eh, tu le sais bien ; je viens chercher le veau.

— Et moi aussi !

— Et moi aussi !

— Oh, Messieurs les bouchers, débrouillez-vous ; ma clef, la voici ; faites comme il vous plaira.

— Oh, pardon, répliqua le premier boucher. J'ai donné cinq livres, le veau est à moi.

— Moi aussi, j'ai donné cinq livres.

— Il est à moi également, car j'ai versé la même somme.

Tous trois se précipitent vers l'étable en grondant, se disputant, se battant presque. S'ensuit une furieuse bagarre que Fay considère de sa porte d'un air goguenard. Mais les trois bouchers comprennent qu'ils ont été joués et se retournent vers le paysan :

— Maudit voleur, tu nous as joués ; mais tu ne l'emporteras pas en Paradis. De ce pas, nous allons à Rethel pour te dénoncer au lieutenant du bailliage. Tu seras pris, père Fay, et tu rendras gorge !

— Peuh, fait l'autre, allez toujours. On verra bien.

Et il les laisse partir en haussant les épaules. Pour l'instant, il gardait les quinze livres... et le veau.

Tout de même, la menace pouvait être mise à exécution et valoir à Fay quelques désagréments. Aussi se décida-t-il à préparer de son côté la riposte. Il mit sur sa tête son plus beau bonnet, enfila sa blouse des dimanches, chaussa de solides sabots et, gourdin à la main, ferma soigneusement la porte de sa maison en confiant le soin de ses vaches à un voisin, puis prit la route de Rethel.

Il y avait un bon bout de chemin de Vieil-Saint-Rémy à Rethel, trois bonnes lieues ; notre paysan les parcourut gaillardement et, quand il eut franchi les remparts de la cité, bien qu'il eût fort envie de manger un morceau et de se rafraîchir le gosier, il dédaigna les auberges et leurs enseignes alléchantes, et se dirigea tout droit vers le logis d'un procureur qu'on lui avait indiqué.

Le procureur Mahut – tel était le nom de l'homme de loi que l'on avait recommandé à Fay – était chez lui, assis devant son pupitre, attendant une pratique qui tardait à venir.

Il reçut avec beaucoup de gravité le paysan. Fay lui exposa longuement son cas. Il savait que son interlocuteur était bien l'avocat le plus retors de tout le bailliage.

— Voici, Messire. Je compte sur vous pour me faire gagner cette méchante affaire.

— Hum, méchante est le mot. Je ferai ce que je pourrai pour te tirer de là. Mais tu sais que je ne promets rien.

— Et combien m'en coûtera-t-il ?

— Attends un peu que je consulte mes ouvrages de droit.

Mahut se pencha sur son pupitre, fit mine de compulser d'épais in-folio qui étaient ouverts devant lui (en réalité, il ne lut pas une ligne), puis se retournant vers son client :

— Ce sera vingt-cinq livres, lui dit-il...

— Vingt-cinq livres ! c'est bien cher, remarqua Fay.

— Ah, mon garçon, pour une affaire comme celle-là, je ne puis faire moins.

— Mais vous me promettez de me faire gagner mon procès ?

— Je le crois si tu m'obéis ; et si tu exécutes point par point ce que je vais te dire, les choses s'arrangeront.

— Et que faut-il que je fasse ?

— Eh bien, pour l'instant tu vas m'accompagner chez le maire de Rethel.

Voilà les deux hommes partis. Le Maire était absent ; un échevin consent à les recevoir. Mahut lui tint le petit discours suivant :

— Monsieur l'échevin, voilà un pauvre paysan des environs à qui trois bouchers étrangers à ce pays veulent faire une méchante querelle. C'est un garçon naïf, aussi innocent que l'enfançon qui vient de naître. Il ne sait ni lire, ni écrire ; il ne comprend rien à rien. Serait-ce un effet de votre bonté de lui donner un papier où ce que je viens de vous dire serait marqué, afin que je puisse le montrer ensuite à Monsieur le lieutenant du bailliage ?

— Entendu, Mahut, répond l'échevin qui connaissait bien le procureur. Je vais te délivrer le certificat que tu me demandes.

Le papier fut bientôt prêt. L'échevin le remit à Fay qui le laissa entre les mains de Mahut.

— Et maintenant, allons boire un verre, dirent en même temps les deux compères, car il commence à faire rudement soif.

Quelques tournées de vin les remplirent de joie.

— Allez, mon brave, rentre chez toi. Je te ferai prévenir quand l'affaire sera appelée par le tribunal.

Trois semaines se passent. Un matin, Fay reçut, par un message, avis que son procès serait évoqué devant le bailliage de Rethel à trois heures de relevée. Sans perdre un instant, il gagne la ville,

rejoint le procureur Mahut.

Celui-ci l'emmène au tribunal. Mais avant d'entrer, il prend à part le paysan :

— Écoute bien, à toutes les questions que le bailli va te poser, tu répondras simplement : qué, qué, qué ?

— Qué, qué, qué ? bon, j'ai compris. S'agit en somme de faire la bête.

— Exactement, et tu n'es pas la moitié d'un sot...

Les deux hommes rejoignent l'assistance. Le juge trône au centre du prétoire. À gauche se tiennent les trois bouchers plaignants. On appelle la cause.

— Voyons, Fay, questionne le lieutenant du bailli qui préside l'audience, est-il exact que vous avez vendu pour quinze livres, à chacun de ces trois bouchers, le même veau ?

— Qué, qué, qué ? dit simplement l'interpellé.

— Qué, qué, qué ? – ce n'est pas une réponse. Je n'y comprends rien. Allons, dites-moi un peu ; est-il vrai que vous avez touché de chacun d'eux la somme de cinq livres comme denier à Dieu ?

— Qué, qué, qué ? bégaye de nouveau Fay.

— Oh, voilà qui est étrange, fait le juge vraiment surpris. Ne vous troublez pas, mon ami ; je me suis peut-être mal fait comprendre. Voyons, je reprends.

Et il répète de nouveau les deux questions. Mais Fay ne réplique toujours que par son éternel : « Qué, qué, qué ? »

À ce moment, Mahut intervient fougueusement.

— Monsieur le lieutenant, vous voyez bien que ce paysan est un innocent, un niais que ces trois bouchers de Reims ont essayé de rouler. J'ai la preuve que Fay n'est qu'une pauvre créature sans raison, cette preuve, la voici :

Et il fait passer aux juges le certificat qui a été délivré par le

maire de Rethel.

— Faut-il vous convaincre davantage ? Oui, eh bien, je vous convaincrai que nous avons été victimes de trois imposteurs. Le veau que nos accusateurs voulaient s'approprier, ce veau est une bête magnifique, superbe ; j'ai vingt témoins pour en convenir. Et un tel morceau, ces bouchers entendraient le payer combien ? Quinze livres ! Quinze livres, alors que des bêtes de moindre poids se vendent quarante ou cinquante livres sur tous les marchés de Champagne. Ils ont essayé de rouler mon malheureux client pour se partager ensuite le produit de leur ruse. Mais la justice finit toujours par triompher et nous avons confiance en votre justice.

— La cause est entendue, déclara le magistrat, et il prononça la sentence :

« Attendu que les bouchers de Reims ont vilainement tenté de commettre une escroquerie aux dépens d'un pauvre garçon de Vieil-Saint-Rémy nommé Fay, lequel paraît niais et hors de sens et ce, depuis son enfance, ainsi qu'en témoigne le certificat que nous avons sous les yeux.

« Attendu qu'il est constaté que le veau en litige vaut au moins cinquante livres.

« Jugeons que le premier des bouchers qui s'est présenté sera tenu d'acquérir le veau en versant incontinent et à vue de nous la somme de cinquante livres tournois.

« Mettons hors de cause Fay et condamnons les plaignants, bouchers de Reims, aux dépens, épices et autres frais de justice. — La séance est levée. »

Voilà Fay et Mahut qui se retrouvent hors du palais.

— Eh bien, mon ami, tu peux te vanter que je t'ai tiré d'un mauvais pas. Tu gardes les quinze livres de denier à Dieu. Tu en

touches cinquante autres. Maintenant ce n'est pas tout ; il faut me verser ce qui m'est dû. Tu me dois vingt-cinq livres...

— Qué, qué, qué ? répond Fay.

— Qué, qué, qué ? s'esclaffe Mahut. Bien sûr ; tu as admirablement joué la comédie. Mais maintenant c'est fini : il me faut mon argent.

— Qué, qué, qué ? répète inlassablement Fay.

— Oh, cela suffit ; je n'aime pas que l'on se moque de moi !

Mais il ne put rien en tirer d'autre. Il eut beau le menacer, le prier, Fay ne se départit pas de son attitude. Le procureur qui ne voulait pas avouer la ruse dont il s'était servi, dut se contenter de ces monosyllabes. Il rentra chez lui furieux d'avoir été joué.

Quant à Fay, il revint à Vieil-Saint-Rémy de fort bonne humeur : une fois encore, un gars des champs avait roulé un gars de la ville !



Le perroquet bavard



PRÈS avoir bourlingué pendant trente années sur les mers, le père Mathurin était revenu finir ses jours dans le petit village de Vauciennes non loin d'Épernay. Il avait hérité de ses parents une méchante bicoque qui n'était point un palais, bien sûr, mais se trouvait entourée de quelques champs de vignes. Et ce vignoble, les bonnes années, produisait quatre ou cinq barriques de ce vin de Champagne que l'on vient de bien loin chercher au pays d'Épernay. Aussi, avec le petit pécule qu'il avait amassé au service de l'État, le père Mathurin s'estimait heureux et ne demandait qu'une chose au Ciel, vendre ses vins un bon prix.

De ses voyages dans les mers lointaines, il avait rapporté un perroquet, oh, un perroquet vraiment extraordinaire et qui faisait l'admiration de tout le village. D'abord ce perroquet possédait un plumage multicolore dont il n'était pas peu fier. Et puis, il était remarquablement doué pour la parole. Il racontait toutes sortes d'histoires, interpellait les passants et surtout, surtout, retenait avec une facilité vraiment étonnante tout ce qu'il entendait.

En vérité, ce perroquet rappelait tout à fait le fameux perroquet Vert-Vert, l'oiseau qui avait été donné aux Visitandines de Nevers

et dont Gresset nous a conté l'histoire : Vert-Vert était aussi un perroquet savant et, comme il vivait dans un couvent, il ne débitait que de pieuses paroles ; devant les auditeurs édifiés, il récitait toutes les litanies des saints. Las, les dames de la Visitation de Nantes ayant ouï parler de ce merveilleux perroquet, demandèrent à leurs chères sœurs de Nevers de le leur prêter pour quelques jours. On confia le perroquet aux mariniers de Loire qui, en ces temps lointains, descendaient le fleuve sur leurs lourdes gabarres, de la capitale du Nivernais au grand port breton. Mais le trajet était long, très long, de Nevers à Nantes et, sur le bateau, le langage habituel aux mariniers n'était pas des plus châtiés. Vert-Vert ne fut pas long à oublier les pieuses leçons qu'on lui avait apprises au couvent de Nevers et à enrichir son vocabulaire de jurons sonores et de phrases peu séantes dont il fit trembler, quand il arriva, les murs du couvent nantais, au grand scandale des religieuses, à l'effroi des novices. On rembarqua d'urgence le perroquet trop doué et il fallut une longue cure de désintoxication à Nevers pour en refaire un perroquet de bonne compagnie !

Le perroquet du vigneron Mathurin avait autant de talent que son congénère nivernais. Il répétait tout ce qu'on disait devant lui, les jurons de son maître comme les récriminations de l'épouse de celui-ci. Ce don étonnant amusait les voisins mais lui valut un jour d'être le héros d'une fâcheuse mésaventure.

Cette année-là, Mathurin était depuis plusieurs semaines de fort méchante humeur. Il faut reconnaître qu'il y avait de quoi : la récolte, qui s'annonçait jusque-là très bonne, avait à la lettre « coulé » au cours du mois d'août. Les meilleures vignes ne portaient presque plus de grappes. Seul restait le « gouais », une variété de raisin très médiocre qui donne un vin acide et peu

apprécié.

— Y a que du gouais, disait Mathurin à sa femme, en rentrant chaque soir au logis après être allé passer l'inspection. Y a que du gouais cette année. Ah, quel malheur ! Nous aurons bien du mal à vendre notre récolte.

« Y a qu' du gouais, y a qu' du gouais. » Cette phrase ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd. Messire perroquet la retint.

À quelque temps de là, vendanges faites, quatre ou cinq fûts s'alignaient dans le cellier. Comme partout, la récolte avait été médiocre ; les acheteurs ne manquèrent pas. Mathurin ne tarda pas à recevoir la visite d'un important fermier des bas-pays, bon client puisqu'il parlait d'emmener tous les fûts.

Mathurin, par chance, avait gardé une barrique de l'année précédente. Le vin en était excellent. L'on n'a pas navigué pendant trente ans et plus sans être un peu filou. Il se dit qu'il pourrait bien tromper le bon paysan qui était venu à lui et, sortant sa tassote, son petit tête-vin, il lui fit habilement goûter le vin de la bonne barrique.

— Fameux, dit l'autre en claquant la langue.

— Oh, vous pouvez y aller, dit Mathurin d'un ton innocent ; chez moi, vous savez, il n'y a pas de gouais.

— Y a qu' du gouais ! Y a qu' du gouais ! cria alors une voix perçante qui venait de la cuisine contiguë au cellier. Y a qu' du gouais !

— Non, non, fit Mathurin interloqué, y a pas d'gouais.

— Y a qu' du gouais, reprenait plus haut encore le perroquet.

Le duo était bien amusant ; mais il avait mis en défiance le fermier ; il exigea de tâter des autres barriques et ne fut pas long à se rendre compte que c'était le perroquet qui avait raison et qu'effectivement « Y avait qu' du gouais ! »

Furieux qu'on ait voulu le tromper, il repartit sans avoir conclu le marché.

Mathurin rentra dans la cuisine. Il était fou de rage :

— Maudit animal, jura-t-il, c'est de ta faute si j'ai manqué la vente de mon vin. Tu mériterais que je te torde le cou. En attendant va donc expier un peu ton bavardage.

Et saisissant le perroquet, il le précipita dans une bassine d'eau que la fermière avait préparée près du feu pour laver les légumes.

Les perroquets ne sont pas des maîtres-nageurs. Celui-là eut beaucoup de peine à se sortir de la fâcheuse posture où l'avait mis sa malencontreuse intervention. Dégoulinant, les plumes ruisselantes et le bec amer, l'oiseau alla se réfugier sur son perchoir pour se sécher à la chaleur du feu.

Pendant ce temps, un autre drame se déroulait dans l'étable voisine.

La fermière venait de traire sa vache. Elle avait eu l'imprudence de laisser un moment le lait encore tout chaud pour aller voir son mari et lui demander comment s'était achevée l'entrevue avec le paysan des bas-pays. Elle revenait fort contrariée, quand elle aperçut Monsieur le Chat qui avait profité de son inattention pour s'offrir un festin de lait comme il en avait rarement.

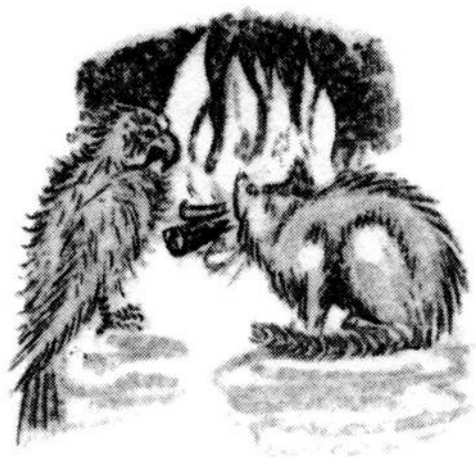
Mal lui en prit. La bonne femme ne fit ni une, ni deux. Elle saisit Minet par la peau du cou et, vloup, d'un coup, l'envoya flotter dans un seau d'eau qui se trouvait à l'entrée de l'étable.

Les chats ne sont pas meilleurs nageurs que les perroquets. Et, de plus, ils ont une instinctive horreur des bains. En grand danger d'être noyé, celui-ci émergea en miaulant. Frissonnant, éternuant, tout dégouttant d'eau, il se réfugia à son tour au coin du feu.

Messire perroquet qui commençait à se réchauffer, le regarda

venir en lui lançant un petit coup d'œil ironique puis, baissant la voix le plus qu'il le pouvait, il lui dit simplement :

— Alors, mon pauvre vieux, t'as donc dit toi aussi qu'y avait qu' du gouais ?



Le jambon de Pâques



UX temps anciens (qui ne sont pas encore très anciens), l'on observait fidèlement les coutumes et les jeunes auraient été bien mal reçus s'ils s'étaient moqués d'usages qui remontaient parfois à plusieurs siècles et, en tout cas, longtemps avant la grande Révolution.

C'est ainsi qu'il était en Argonne une vieille tradition : le lundi de Pâques, tous les faucheurs et tous les moissonneurs d'un même domaine se réunissaient chez le maître de la propriété. On s'asseyait autour de larges tables que l'on avait sorties dehors si Pâques était en avril et que le soleil fût déjà chaud, ou bien que l'on dressait dans les granges quand le printemps naissait à peine et que les sources et les ruisseaux étaient encore gros des pluies de l'hiver et coulaient à plein bord dans les prés verdoyants. On attaquait de bon cœur le « jambon de Lundi gras » – les jambons serait-il plus juste de dire – que chacun dévorait à belles dents en l'accompagnant d'un petit vin gris, sec et pétillant qui délie les esprits les plus obtus et rend joyeux les plus moroses. Et chansons de fuser, et gais propos de jaillir :

Il était un capucin,
Ni buveur, ni libertin,
En tout point très vénérable
Et n'avait d'autre péché
Que de jurer comme un diable,
Quoiqu'il en fût très fâché.

L'histoire de ce malheureux capucin qui ne peut s'empêcher de jurer presque sous la barbe de saint Pierre mettait en joie petits et grands. Mais il y avait aussi une histoire qui divertissait d'autant plus l'assistance qu'elle se rapportait à un événement du jour : c'était celle du jambon de Pâques. Eh quoi, celui que nos braves paysans et paysannes étaient fort occupés à dévorer ? Non point, mais celui du curé !

Il faut savoir qu'au moment même où s'attablaient ainsi pour ces frairies annuelles tous les travailleurs des champs, le curé de chaque village avait accoutumé d'inviter pareillement au presbytère les notables de la paroisse, le conseil de la fabrique, les marguilliers, tous gens de bonne compagnie et graves, et un peu compassés. On leur servait aussi le jambon du lundi de Pâques. Et il arrivait bien que la fin du repas fût moins sévère que le début. Tout de même, autour de Monsieur le curé, l'on n'aurait pas osé entonner la chanson du capucin...

Cette année, le curé de Dammartin avait, à son vif regret, dû se pourvoir d'une nouvelle domestique. Nanon, sa vieille servante, avait été au début de l'hiver atteinte de telles crises de rhumatismes qu'elle avait dû cesser son service et retourner chez elle à deux lieues de là, en attendant le printemps et l'apaisement de ses douleurs.

Comme Monsieur le curé ne pouvait pas rester tout seul et qu'il ne voulait pas gager une autre domestique – c'eût été faire injure aux bons offices de la vieille Nanon – celle-ci lui avait, en attendant, envoyé sa nièce, une jeunesse de quelque vingt-cinq ans, bonne fille, point belle, et surtout point fine, mais d'un dévouement sans bornes et infatigable à la besogne. Il avait été convenu qu'elle remplacerait Nanon jusqu'au retour de sa vieille parente.

Monsieur le curé, qui n'aimait pas beaucoup les changements, ni les nouvelles figures, avait bien un peu maugréé, et puis il en avait pris son parti et ne prêtait pas plus d'attention à la Marie que si Nanon n'était jamais partie. Il agissait avec la remplaçante comme avec la titulaire et sans lui expliquer jamais rien...

Au début de Carême, Monsieur le curé était rentré un soir au presbytère en tenant pressé contre son cœur un énorme jambon :

— C'est pour Pâques, dit-il à Marie, en allant l'accrocher à la hotte.

Le manège se renouvela deux ou trois fois. À la veille des Rameaux trois magnifiques jambons se balançaient ainsi en répandant un fumet qui – en ces temps de pénitence – vous faisait venir l'eau à la bouche !

Marie s'était bien gardée de demander des explications à Monsieur le curé. Pour Pâques, pour Pâques... elle savait bien que ce jour-là, depuis un temps immémorial, on mange l'Agneau pascal au déjeuner qui suit la grand'messe. Alors, pour qui ou pour quoi donc, Monsieur le curé gardait-il ces beaux jambons ?

Ce matin du Mardi Saint, elle astiquait avec énergie les carreaux de sa cuisine, quand une voisine, qui venait faire une commission à Monsieur le curé, entra dans la pièce pour tailler un bout de causette avec la servante.

Mais elle se sauva rapidement :

— Il faut que je rentre. J'ai aperçu Pâques au bout de la route. Il ne faut pas qu'il m'attende...

Pâques... Ce nom inattendu, on le donnait dans le village à un pauvre vieux mendiant qui avait accoutumé de faire sa tournée durant la semaine sainte. Ils étaient toute une corporation de bonshommes qui, de Maffremont, du Pont, de Courtémont ou de Moiremont, se mettaient en route à la même époque et s'en allaient de maisons en maisons, de fermes en fermes, promettant une patenôte en échange d'un quignon de pain, d'un verre de vin parfois – et c'était alors bombance –, d'un bout de saucisson ou d'une poignée de fèves.

Ces vieux bonshommes, on ne savait trop ce qu'ils devenaient durant l'hiver, dans quel trou ils gîtaient et comment ils pouvaient bien vivre : mais dès que sonnaient les cloches de Pâques fleuries, ils se mettaient en chemin. Suivant un périple habituel, ils reparaissaient régulièrement. On leur faisait bon accueil. Les chiens eux-mêmes n'aboyaient plus au passage de ces vagabonds. Ils étaient connus de tous, mais nul n'était capable de dire leur nom. On leur donnait toujours un sobriquet. À Dammartin, le mendiant de la commune, c'était donc Pâques.

Mais cela, la Marie, la nièce de la Nanon, l'ignorait absolument et la voisine était partie si prestement qu'elle n'avait pas eu, hélas, le temps de demander une explication.

Alors, ce fut brusquement, dans son esprit peu agile, un trait de lumière. Pâques, Pâques, c'est pour Pâques ! La phrase de Monsieur le curé lui revint à la mémoire. Parbleu, les jambons magnifiques qu'il avait suspendus à la haise, c'était pour le mendiant...

Aussi, quand celui-ci pénétra dans la cuisine du presbytère, le reçut-elle gentiment :

— Entrez, entrez, bonhomme, asseyez-vous, buvez un verre de vin ; je m'en vais vous quérir ce que Monsieur le curé a préparé pour vous...

L'autre poussa un vague grognement. Il n'était pas habitué à recevoir un accueil aussi gracieux, car généralement, la vieille Nanon lui baillait un quignon de pain en l'accompagnant de quelques réflexions sur les fainéants de rouleux, qui n'étaient pas fort aimables.

La Marie s'était éclipsée. Elle revint les bras chargés des jambonneaux du curé. Sans reprendre souffle, elle les tendit au mendiant.

— Tenez, lui dit-elle, c'est pour vous. Monsieur le curé n'est point là. Il est parti jusqu'au moulin pour administrer le meunier qui ne va guère et a grand besoin de confession. Mais il m'a assez répété : « C'est pour Pâques, c'est pour Pâques ; prenez donc puisque c'est pour vous... »

L'autre, littéralement éberlué, se laissa faire. Mais quand il se vit ainsi pourvu de ces succulents jambons, il se leva et s'enfuit à toutes jambes, de crainte que la servante ne se ravisât et ne lui reprît ce cadeau merveilleux et inattendu.

Dans la soirée, Monsieur le curé rentra. Il était las de sa longue course. Il se mit bientôt à table et demanda sa soupe :

— Alors ma fille, personne ne m'a demandé aujourd'hui ?...

— Non, Monsieur le curé, personne. Ah, si ; Pâques est venu ; je lui ai donné les jambons.

— Pâques est venu et tu lui as donné les jambons... Qu'est-ce que tu veux dire ? Je ne te comprends pas.

— Mais si, Monsieur le curé sait bien, le vieux mendiant qui s'appelle Pâques... Monsieur le curé m'a assez répété depuis trois

mois : C'est pour Pâques, c'est pour Pâques.

D'un bond, le curé fut debout. Il se précipita vers la hotte pour constater que le désastre était complet. Aucun jambon ne se balançait plus aux crocs...

— Malheureuse, qu'as-tu fait ? Mes jambons, les beaux jambons que je destinais aux marguilliers, aux gens de la fabrique. Qu'est-ce que je vais leur offrir maintenant, lundi prochain ? Pauvre sotte, tu me déshonores, tu es trop stupide !

La Marie, qui avait pâli, se mit à sangloter.

— Hélas, hélas ! qu'est-ce qui m'arrive ? L'on a bien raison de dire que je ne suis qu'une bête. Je vous entendais répéter que c'était pour Pâques que vous gardiez ces jambons et je les ai donnés au mendiant. Et vous allez sûrement me mettre dehors. Je veux m'en aller et sans recevoir de gages encore ! car je ne les mérite point. Et pourtant, je bois de l'élixir d'esprit pour en avoir ! J'en ai déjà pris deux flacons ; et l'esprit ne me vient guère. Mais je vais en quérir un troisième. Cela ira peut-être mieux ensuite...

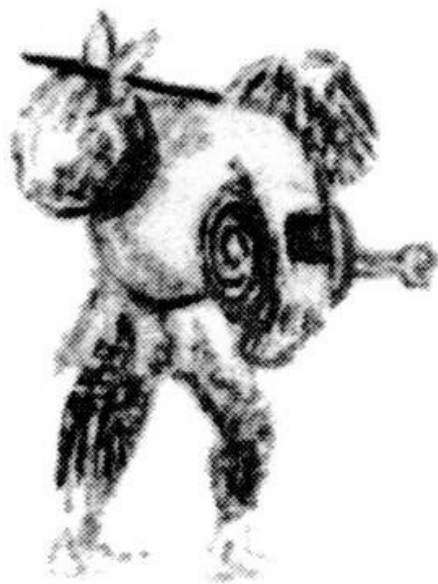
— Ma pauvre fille : de l'élixir d'esprit ! Quelle sottise dis-tu là ? Tu sais bien qu'à la bêtise, il n'y a pas de remèdes...

— Ah, dame si, Monsieur le curé ! C'est un guérisseur que j'ai consulté à la foire qui me l'a vendu. Et il m'a dit que si je buvais régulièrement sa potion, je finirais par être aussi fine qu'une autre...

Le curé ne put s'empêcher de sourire. La sottise de la servante le désarmait.

Et, comme il était brave homme et ne voulait pas priver ses fabriciens et ses marguilliers du festin accoutumé, il se procura hâtivement d'autres jambons pour remplacer ceux qui avaient été si malencontreusement donnés par sa servante. Le lundi suivant, le repas eut lieu, et le récit de la sottise de la petite bonne mit en joie

tous les assistants.



Le braconnier de Williers



UE l'on rencontre de fins chasseurs au pays d'Ardenne, dans ces forêts que hanta le grand saint Hubert, nul ne saurait s'en étonner. Tout le monde est chasseur, et tout le monde est même un peu braconnier. L'essentiel est de ne point se faire prendre par les gendarmes. Aussi bien les défenseurs de l'ordre public ne demandent-ils pas mieux que de fermer les yeux, quand on les convie à partager le butin. Les gardes sont plus rigoureux. Mais il suffit de connaître les chemins qu'ils prennent et de passer par une autre voyette⁽¹²⁾. Ainsi, tout est pour le mieux dans le terroir le plus giboyeux du monde.

Ne croyez pas d'ailleurs que nos chasseurs se contentent de prendre l'affût pour ramener des lapins ou même des lièvres. Ce sont souvent de plus gros gibiers qu'ils guettent, et comme ces gibiers-là, sangliers et loups, sont des ravageurs de troupeaux, des bêtes malfaisantes, il est hautement recommandé d'en débarrasser la contrée.

C'est bien sur quoi comptait le brave Tridon, un excellent garçon qui habitait le village de Williers, petit bourg situé sur la frontière belge, non loin des profondes forêts, entre la Meuse et la Semoy.

Peu porté aux travaux ménagers, Tridon était en revanche imbattable quand il avait le fusil en main. Il était bien connu des gens de la maréchaussée ; mais il se méfiait d'eux et d'ailleurs, recherchait surtout les grosses bêtes qu'il avait grande joie à abattre après une nuit d'affût.

Bon garçon au demeurant, un peu vif et coléreux, surtout quand il avait abusé du cidre ardennais qui, comme chacun sait, monte facilement à la tête ; le geste vif, dame Tridon, sa respectable épouse, s'en était plus d'une fois aperçu. À l'auberge aussi, lorsqu'il entamait le récit de ses chasses, il se prenait parfois de querelle avec un voisin qui l'accusait d'exagérer, mais cela n'allait jamais bien loin.

Et ainsi, entre sa femme et son fusil, notre braconnier s'estimait le plus heureux des hommes...

Ce soir-là, qui était un beau soir de mai, l'on avait signalé à Tridon qu'un sanglier de belle taille hantait les fourrés et commettait des déprédations aux environs.

— Il sera pour moi ! s'écria Tridon.

Et ayant astiqué et fourbi son arme, rempli de cartouches sa giberne, il prit à l'aube le chemin de la forêt, s'installa en embuscade au carrefour de la Crête aux Loups où on lui avait dit que le sanglier, à plusieurs reprises, avait été vu.

Tridon n'eut pas longtemps à attendre ; le sanglier débusqua bientôt. De fait, il semblait énorme. D'une main qui ne tremble pas, Tridon décharge par deux fois son fusil ; le sanglier s'écroule, tué net.

Notre chasseur se précipite, mais en arrivant, il reste stupéfait. Jamais, non jamais de son existence, il n'avait vu un sanglier d'une telle ampleur. À vue de nez, il devait bien peser dans les quatre cents livres. Ayant posé son fusil contre un arbre, Tridon s'efforce

de le traîner : il ne parvient pas à le faire remuer d'un centimètre. Après avoir tenté des efforts désespérés, Tridon doit renoncer à ramener chez lui – il y avait deux petites heures – cette magnifique pièce. Comment faire ? Notre chasseur ne tenait nullement à alerter ses voisins. Il faudrait payer leur dérangement, leur donner une partie du produit de sa chasse. Tout cela n'avait rien d'agréable.

C'est alors qu'un plan mirifique et quelque peu diabolique germa dans l'esprit de notre chasseur. Vous ai-je dit que la mère Tridon était une brave femme, mais quelque peu bavarde ? Non – Qu'à cela ne tienne. C'est un défaut commun à la plupart des filles d'Ève, qu'elles soient ou non Ardennaises.

Voici donc mon Tridon qui revient chez lui. Mais au lieu d'avoir cet air joyeux et même faraud qui le caractérisait habituellement quand il rentrait d'une bonne chasse, il prend un air sombre et renfrogné, tête basse et l'aspect soucieux. Il pousse la porte ; la mère Tridon venait de se lever, allumait le feu dans la grande cheminée, mettait le café à chauffer.

Sans mot dire, Tridon alla d'un air las déposer son fusil dans un coin, puis vint s'asseoir près de l'âtre. Il paraissait accablé.

Au bout de quelques instants, son épouse n'y tint plus : « Qu'y a-t-il donc, mon ami ? tu parais tout ennuyé. La chasse n'a pas été comme tu voulais ? » Tridon ne répondit pas, mais poussa des soupirs à fendre l'âme et des « hélas ! hélas ! ».

— Voyons, dis-moi ce qui te tourmente...

— Las, ma pauvre femme, je te le confierais bien, mais je redoute fort que tu ne puisses tenir ta langue. Et le secret qui m'opprime, nul ne doit le connaître.

Du coup, la femme s'arrêta net de vaquer aux soins du ménage. Elle était curieuse autant que bavarde. C'est bien là-dessus que Tridon comptait.

— Je t'en prie, mon ami, dis-moi ta peine et ton secret. Je te jure que je ne le répéterai à âme qui vive. Tu sais bien que je suis la discrétion même.

— Ouais, j'y consens. Et d'ailleurs un mari ne doit avoir rien de caché pour son épouse. Mais, par saint Hubert, tu me jures que tu ne répéteras absolument rien de ce que je vais te confier ?

— Par saint Hubert, je te le jure.

— Bon, eh bien voilà. En sortant j'ai rencontré un ami, un garçon de Mognes qui s'en allait chasser dans les bois. Nous sommes partis ensemble. Nous avons tiré de compagnie sur un chevreuil. Il prétendit l'avoir tué, alors que j'étais bien sûr que c'était moi qui l'avais atteint. Alors, nous nous sommes disputés, et puis...

— Et puis, fit la femme haletante...

— Et puis, je ne sais pas comment cela s'est fait. Est-ce que mon fusil est parti tout seul ? Ce qui est sûr, c'est que j'ai abattu le garçon et qu'il est mort tout seul, là-bas, à la Crête aux Loups...

— Eh là ! eh là ! Quel malheur !

— Tais-toi donc femme, tu pousses des cris comme un ouyeu (l'ouyeu, dans les Ardennes, est un mystérieux personnage qui pousse de grands hurlements : ouye euh, ouye euh... d'où le nom).

— Ah, c'est vrai, et j'ai promis de me taire. Mais, mon homme, personne ne t'a vu...

— Non, personne. J'ai caché le cadavre et suis rentré bien vite. J'espère bien que nul ne saura qui a tué ce garçon. Seulement je suis bien angoissé.

— Mais bien sûr, personne ne le saura. Allons reprends courage ; bois une tasse de café bien chaud ; et puis, tu devrais te coucher et dormir un peu. Cela te remettra.

— Femme, tu as raison.

Tridon boit une tasse de café et se met au lit. Il ne tarde pas à

s'endormir ; du moins, fait-il semblant. Et même, pour plus de vraisemblance, il se met à ronfler de façon sonore.

C'est ce qu'attendait la femme. À peine prend-elle le temps de jeter un châle sur sa tête. Elle se précipite chez la voisine :

— Voisine, voisine, quel malheur ! Savez-vous ce qui vient d'arriver à mon mari ?

— Non, quoi donc ? fait la voisine intriguée.

— Il vient de tuer un homme dans les bois. Mais, surtout, surtout, ne le répétez pas, car je ne le dis qu'à vous, parce que vous êtes ma meilleure amie. Mais si l'affaire s'ébruait, les gendarmes ne tarderaient pas à être chez nous. Alors, silence, n'est-ce pas ?

— Il vient de tuer un homme. Ah, malheureux que vous êtes. Non, non, soyez tranquille, je ne le répéterai à personne.

La femme de Tridon rentre chez elle. Son amie s'empresse d'aller répéter la nouvelle à une autre voisine. Toutes s'assurent mutuellement qu'il ne faut point révéler le secret, que c'est parce qu'elles ont grande confiance les unes dans les autres qu'elles le chuchotent ainsi à l'oreille. Et de l'une à l'autre, en moins d'une heure, tout le village est au courant. Tridon a tué un homme. C'est le sujet de conversation dans toutes les maisons. Alors arrive ce qui devait arriver : les gendarmes sont bientôt avertis. La femme de l'un d'eux était l'amie de l'amie de dame Tridon.

Les gendarmes ne connaissent que leur devoir. La rumeur publique leur fait savoir qu'il y a eu un assassinat et que Tridon en est l'auteur. Ils se rendent donc chez le coupable :

— Toc, toc.

— Qui est là ?

— Ce sont nous, les gendarmes. Nous venons pour le meurtre du garçon de Mognes.

La femme ouvre en poussant de grands pleurs et de grands

gémissements. Quant à Tridon, il paraît toujours dormir. On le secoue, il se réveille (car il s'était vraiment endormi). Les gendarmes se jettent sur lui :

— Alors, mon gaillard ; il paraît que c'est vous qui avez abattu un homme...

— Hélas, gendarmes, c'est bien vrai qu'un grand malheur est arrivé.

— Eh bien, où est la victime ? Pourquoi ne l'avez-vous pas ramenée ?

— Oh, gendarmes, j'ai eu bien trop peur. Je me suis enfui en la laissant là-bas, tout là-bas, à la Crête aux Loups.

— Il faut y aller immédiatement. Oust ! debout. Vous allez nous conduire.

— Hélas, gendarmes, j'en suis bien incapable. Voyez, mes jambes tremblent. Je ne puis me tenir debout. Jamais il ne me sera possible d'aller à pied jusque là-bas. Je suis trop ému.

Les gendarmes ne sont pas embarrassés pour si peu...

— N'est-ce que cela ? Ne te frappe pas, mon garçon : nous allons quérir une voiture. Nous t'emmènerons à la Crête aux Loups dans la carriole du père Rémy. Tu ne perds rien pour attendre.

On attelle la charrette. L'on y fait monter Tridon qui paraissait avoir un peu recouvré ses esprits, et le cheval trotte vers la Crête aux Loups.

L'on arrive enfin au carrefour.

— Eh bien, disent les gendarmes, où est-il ce cadavre ?

— Là-bas, derrière la haie. Voyez-vous ce tas de feuillages et de branches mortes : il est là-dessous.

Aussi lestement que le leur permettent leur corpulence et leur uniforme, les représentants de la force publique sautent de la voiture et se précipitent vers l'endroit que le braconnier leur

indique. Ils soulèvent les branchages et découvrent... le sanglier !

— Voilà le cadavre, s'écrie Tridon en éclatant de rire. Je n'ai tué cette nuit qu'un fameux sanglier qui dévastait la forêt et jusqu'à nos basse-cours. Croyez-vous qu'il faille me passer les menottes pour cela ?

Les gendarmes restaient tout éberlués. Mais il leur fallut bien se rendre à l'évidence. Il n'y avait pas mort d'homme.

— Mais enfin, déclara le brigadier, pourquoi nous as-tu amenés jusqu'ici, et en voiture encore, au lieu de nous détromper tout de suite ?

— Eh, comment voulez-vous que je ramène jusqu'à Williers un animal de cette taille ? C'est à peine si un seul homme peut le faire bouger. Il pèse bien quatre cents livres. Alors j'ai pensé que, puisque vous aviez pris la peine de me conduire en voiture, vous accepteriez de m'aider à le charger dans la carriole... ?

— Sais-tu, mon garçon, que cette petite plaisanterie pourrait te coûter cher ? On ne se moque pas ainsi de la force publique...

— Ah, pardon, ce n'est pas moi qui suis venu vous chercher. Qui a frappé à ma porte ? Qui m'a réveillé et contraint à venir jusqu'ici ? Je vous ai peut-être fait une plaisanterie ; mais je ne suis pas responsable de votre mésaventure...

Les gendarmes étaient de bons garçons. Ils rirent du tour que Tridon leur avait joué. Et puis, comme ils ne tenaient pas à ce que l'affaire s'ébruitât, ils promirent de se taire et acceptèrent de monter le sanglier dans la voiture.

Par exemple, la surprise des habitants de Williers fut grande quand ils virent apparaître Tridon en triomphateur, assis à côté des gendarmes, rapportant la magnifique bête qu'il avait abattue, alors qu'ils s'attendaient à le retrouver tête basse, menottes aux mains, ramenant un cadavre.

Tout le monde fut bien ébahi. Mais l'on s'expliqua vite. Et l'aventure s'acheva à l'auberge, comme on s'en doute !



Le billet d'Aignan Machault



LORS, mon père Machault, ça va toujours ?

— Faut ben, mon gars, faut ben. Mais c'est ben sec cet'année. On n'aura rien à donner aux bêtes cet hiver. Qué misère...

Aignan Machault, qui tenait ce discours pessimiste à un gars de Charleville venu pour quelques jours au pays, était un grand bonhomme sec, le cuir tanné, l'œil vif, qui passait pour posséder les meilleures prairies de cette contrée de Buzancy où elles ne manquent pourtant point. Mais suivant un usage immémorial, et dont on retrouve déjà des traces chez les chroniqueurs du Moyen Âge, il ne perdait jamais l'occasion de manifester sa mauvaise humeur à l'égard des saisons. Tantôt, c'était trop humide, les champs se transformaient en marécages et tantôt la sécheresse faisait craqueler le sol, les prés n'étaient plus que des paillassons brûlés et les bêtes « n'avaient pu ren à manger ». Mais l'on est encore à attendre dans les campagnes le temps idéal, donnant satisfaction à tout le monde. Ce temps-là, les astronomes et l'almanach de l'instituteur l'annoncent peut-être parfois. Mais il ne vient jamais.

Aussi bien, Aignan Machault ne se plaignait-il que par habitude.

Depuis tant d'années qu'il observait les saisons et travaillait la terre, il était devenu philosophe et savait bien que, bon an mal an, on finissait par vivre et pas trop mal, ma foi !

La ferme qu'il occupait depuis tant d'années était située à quelques lieues de la petite ville de Vouziers. De bonnes prairies déroulaient à perte de vue leurs vertes étendues. Les bêtes qu'on y nourrissait étaient réputées par toutes les Ardennes et bien au-delà des limites du département : car c'était de Paris et du Nord de la France que, chaque semaine, les marchands de bestiaux accouraient pour s'approvisionner aux foires de la contrée.

Aignan Machault n'avait pas beaucoup de terres, mais ces terres étaient de bon rapport. Et, comme il ne manquait pas de cœur à l'ouvrage, il parvenait aisément à cultiver les six hectares de prés qui faisaient partie de son domaine.

Son domaine, c'est une façon de parler. Machault n'était qu'un herbager⁽¹³⁾ et la ferme de la Saulaie avait en réalité pour propriétaire maître Laurent Barricourt, honnête tabellion de cette même petite ville de Vouziers.

Le propriétaire et son domanier s'entendaient d'ailleurs très bien et il n'y avait jamais eu entre eux le moindre nuage. En homme méticuleux et avisé, Laurent Barricourt, par exemple, exigeait de Machault la plus rigoureuse ponctualité : au 24 mars et au 24 septembre, quand le terme arrivait, il fallait que son fermier lui apportât les six cents francs qui constituaient encore, en ces années d'après la première guerre mondiale, la moitié de la redevance annuellement due. Machault ne se faisait d'ailleurs pas prier. Le 24 septembre (ou le 24 mars) au matin, il quittait la Saulaie, portant à la main un panier garni d'une confortable motte de beurre, bien parée, et d'une douzaine d'œufs, petits présents rituels qui venaient s'ajouter aux six beaux billets de cent francs que notre homme avait

serrés, sans rechigner, dans son portefeuille au cuir quelque peu éculé. En trois petites heures, il était à Vouziers.

Il entra dans l'étude où le saisissait tout de suite cette odeur indéfinissable faite du relent des vieux papiers et de la moisissure qui constitue, dans toute la France, la caractéristique des études de campagne.

— Ah, te voilà, disait Laurent Barricourt, en levant son nez de l'acte qu'il était en train de relire.

— C'est moi, no'mâtre, répondait Machault. C'est aujourd'hui le 24 septembre.

— Eh bien, passe avec moi dans la cuisine.

Les deux hommes s'attablaient devant une bouteille de vin. Le notaire demandait des nouvelles de maîtresse Marie, la digne épouse de l'herbager. Après quoi, celui-ci comptait les six billets et les remettait au notaire en échange d'un reçu qui était déjà dûment préparé dans le tiroir. Le notaire remerciait pour le beurre, pour les œufs. On achevait la bouteille en trinquant une dernière fois et ainsi prenait fin cette petite cérémonie qui se renouvelait, je le répète, deux fois l'an.

Après quoi, notre herbager, tout guilleret d'avoir payé son terme, et de s'être acquitté de ce qu'il tenait tout de même pour une espèce de corvée, reprenait, plus léger, le chemin du retour. Las, son portefeuille n'était pas entièrement vide et sa soif insuffisamment étanchée par la bouteille du tabelion. Et il y avait, de Vouziers à La Saulaie, plusieurs auberges dont Machault connaissait, est-il besoin de le dire, tous les patrons.

Alors, il faisait une halte chez chacun d'eux. « Faut point faire de jaloux, se plaisait-il à répéter. » Et les verres succédant aux verres, quand Aignan Machault faisait son apparition sur le seuil de la salle à La Saulaie, son pas était légèrement vacillant et son

élocution mal aisée.

Car il faut bien le dire : notre herbager ne détestait pas la dive bouteille. C'était son péché mignon. Sous prétexte de soigner amoureusement les quelques tonneaux de vin qu'en bon Champenois, il gardait dans son cellier, il s'y enfermait trop souvent et n'en sortait qu'une ou deux heures plus tard, la trogne enluminée.

Maîtresse Marie avait beau lui faire d'âpres reproches, le traiter d'ivrogne et le menacer de son balai : « Tu verras, lui disait-elle, tu verras si je ne t'enferme pas un jour dans la soue à porcs, pour t'apprendre à te mettre dans de pareils états. » Rien n'y faisait. Que voulez-vous, le Bon Dieu ne laisse pas mûrir en vain le jus de la treille...

À part cette fâcheuse habitude – et il est juste d'ajouter que notre herbager ne prenait jamais plus de trois ou quatre « cuites » par an – le ménage était solidement uni. Maîtresse Marie était une brave femme, active et soigneuse. Elle grondait facilement, c'est vrai. Elle aimait tout régenter. Et quand, pour une raison ou pour une autre, elle manifestait quelque mauvaise humeur, elle n'était point trop commode : « T'es point aimable ce soir », lui disait Florent. Mais comme le fermier était philosophe, il se contentait de cette remarque, atteignait sa tabatière et bourrait une bonne pipe en attendant la fin de la mauvaise humeur conjugale.

Vous connaissez désormais de façon suffisante les trois héros de cette authentique histoire. Voici maintenant l'affaire telle qu'elle s'est fort exactement déroulée en cet été de l'an de grâce 1921, trois ans après l'achèvement de ce que l'on appelait alors « la dernière guerre mondiale ».

Cet été 1921 ? Il avait été magnifique. Depuis le mois de mai, un

ciel obstinément bleu transformait notre pays en une contrée véritablement méridionale. Au mois de juillet et surtout au mois d'août, le soleil s'était dispensé généreusement. Quelle canicule ! Et dans les vergers tout bruisants du bourdonnement des avettes(14), les branches ployaient sous le poids des prunes dorées, des abricots et des pêches. Les ménagères se réjouissaient et rassemblaient tous leurs pots : des rangs et des rangs de confitures se préparaient pour l'hiver.

La vigne était magnifique. Les viticulteurs annonçaient déjà que la récolte de cette année-là vaudrait le vin de la comète, ou celui de 1893. Il ne serait peut-être pas très abondant, mais la qualité surpasserait de loin toutes les années précédentes.

Hélas, on a bien raison de dire que ce qui fait le bonheur des uns ne réjouit pas le cœur des autres. Ce temps magnifique, ce soleil généreux provoquaient dans les prairies une effroyable sécheresse. Dès le mois d'août, tous les champs étaient grillés. Il n'y avait plus la moindre touffe d'herbe verbe pour nourrir les bêtes. Celles-ci tendaient désespérément la langue et ne pouvaient même plus se désaltérer à leur convenance, car toutes les mares, tous les ruisseaux laissaient voir le fond de leur lit et il fallait mesurer les seaux d'eau qu'à grands gémissements, ahanements, et grognements, maîtresse Marie allait quérir au puits.

Pour nourrir son troupeau, Aignan Machault avait même été dans l'obligation d'acheter des fourrages. Il avait dû sortir du portefeuille tanné les beaux billets de cent francs qu'il destinait à maître Laurent Barricourt. Et en courant les marchés pour trouver l'aliment des bêtes, il avait dépensé bien plus que le prix du fourrage. Les haltes dans les auberges avaient été encore plus longues que de coutume. Dame, cette chaleur terrible donnait soif.

— Malheureux, lui disait maîtresse Marie, mais ton portefeuille

sera bientôt vide. Comment vas-tu faire pour payer le terme du 24 septembre ? Not' maît' ne badine pas sur cet article.

— T'en fais pas, femme, répondait Aignan. Les bouchers ont besoin de viande. J'ai là deux veaux qui nous ont donné bien de la peine à nourrir. Mais ces beaux petits sont à point. Ils trouveront sûrement des amateurs à la grande foire du 21 septembre. Et trois jours plus tard, comme d'habitude, en route pour Vouziers : « Toc, toc, c'est moi, no' maît'. Voilà votre argent. Il nous a coûté bien des suées, cet' année. »

— Dieu t'entende, mon homme. N'empêche que je ne suis guère rassurée.

Comme il l'avait annoncé, Aignan quitta La Saulaie, le 21 septembre, dès l'aube pour gagner Vouziers. Il faisait un temps magnifique. L'éclat du ciel, très pur, annonçait encore, bien que la saison fût déjà avancée, une chaude journée.

À dix heures du matin, Aignan Machault et ses deux bêtes faisaient leur apparition sur le champ de foire.

— Tiens, le gars Machault. T'as des bêtes à vendre ?

— Comme tu vois, mon fi. Et elles sont grasses à point.

— Grasses, hum. Il y en a une dont on voit les côtes. Ça ne fera pas de la belle viande de boucherie.

— Dont on voit les côtes. Tu plaisantes. Mets des lunettes, ou c'est-y que tu as déjà enfilé une bouteille de trop.

— Allons, allons. Combien en demandes-tu ?

— Dis-moi d'abord ton prix ; l'on verra ensuite.

— Un billet de mille. C'est bien payé.

— Un billet de mille ! Tu te moques de moi. J'en ai refusé cent vingt pistoles tout à l'heure sur la route.

— Cent vingt pistoles ! ben, mon gars, t'as eu tort de ne pas les lâcher. Moi, je ne suis pas assez riche pour m'offrir des veaux en

or.

— Si tu veux, mon fi. Il ne manque pas de marchands en quête de bestail, aujourd'hui à Vouziers.

— Allons, cent dix pistoles, et je t'offre une tournée.

— Non, cent quinze, pas un sou de moins.

— Cent quinze, c'est dit. Et tope-là.

Le marché dûment arrosé, Aignan Machault se retrouva riche de 1150 francs, le cœur léger et le portefeuille plein.

— C'est point tout ça, marmonnait-il ; faut que j'aille quérir du tabac, et de quoi le mettre.

C'était une grande envie qu'il avait depuis plusieurs mois. Sa vieille tabatière de corne qu'il traînait avec lui depuis la guerre, il voulait la remplacer :

— Tu comprends, disait-il à sa femme, cette pauvre vieille, elle n'en peut plus. Elle est tout usée, rabotée ; elle me fait quasi honte. Faut du nouveau.

Enfin, il allait pouvoir se payer « du nouveau ». Chez la mère Gilardeau, la buraliste, il avisa une tabatière toute rutilante, en merisier, avec un couvercle automatique, quelque chose de magnifique.

— Combien cet outil-là ?

— Trois francs cinquante.

— C'est pas donné. Enfin, faut ce qu'il faut. Servez-moi aussi une chopine et un paquet de gris.

Il achevait sa chopine, quand plusieurs paysans entrèrent.

— Tiens, le gars Machault à Vouziers. T'as fini ton marché ?

— Fini, et ben fini. Allons, on arrose ça...

Tournées sur tournées, et chez la mère Gilardeau, et chez Becavin et chez le fi Moreau, et à l'auberge du Lion d'Or, et au

Café du Soleil Levant, il était plus de trois heures quand Aignan Machault, bouche pâteuse et pas mal assuré reprit le chemin de La Saulaie.

Il faisait encore diablement chaud et malgré ses libations multipliées, la soif ne tarda pas à reparaître chez notre métayer.

— Faut pourtant ben que j' rentre, se disait-il. Une fois, deux fois il résista et passa devant l'auberge tentatrice, sans y pénétrer. Mais la troisième fois, il n'y tint plus. Et puis, ce café-là était tenu, au carrefour de La Guinguette – un nom prédestiné – par Valère Turquais, un ancien compagnon d'armes de Machault. Pouvait-il passer devant sa porte sans s'arrêter. C'eût été lui faire affront.

Aignan s'effondre, plus qu'il ne s'assit, sur un banc de l'auberge.

— Tu m'as l'air un peu éméché, mon gars, lui dit Valère.

— Faut te dire que j'ai bien vendu mon « bestiail ». Tiens, regarde plutôt...

Et sortant plusieurs billets chiffonnés qu'il avait enfouis dans son portefeuille, Machault, avec cette obstination des ivrognes, se mit à les étaler sur la table, tout en commandant une bouteille.

— Viens trinquer avec moi, Valère, et prends une prise.

— Mazette, mon vieux, tu as une belle tabatière neuve.

— Je viens de l'acheter. Tu comprends, l'ancienne, que voilà, elle avait fait toute la guerre, alors, elle était un peu fatiguée.

— Euh, oui, comme moi. Allons, à ta santé, mon gars.

Les deux hommes trinquèrent, retrinquèrent. Et puis, ce fut au tour de Valère de déboucher une nouvelle bouteille. À sept heures, ils buaient encore. Aignan Machault était complètement gris.

— Allons, faut que j' rentre, la patronne va encore grogner.

— Et ton argent, vieux fou. Tu vas pas le laisser. Et l'honnête Valère, ramassant les billets qui étaient restés sur la table, fourra le tout avec la tabatière dans la vaste poche d'Aignan.

Deux heures plus tard, à la nuit tombante, le métayer de La Saulaie faisait une apparition titubante sur le pas de la porte de son logis.

— C'est, c'est, c'est moi, Marie.

— C'est toi, je le vois bien, fit celle-ci d'une voix aigre. Et dans un bel état encore.

— Te fâche pas, ma vieille, euh, je les ai vendus, les viaux : 1150 francs. Qu'est-ce que t'en dis ?

— Je dis, je dis que tu ferais bien d'aller te coucher. Tu es saoul perdu, vieil ivrogne.

— Mais te fâche pas, je te dis, tiens regarde.

Et péniblement Aignan sortit les billets du fond de sa poche. Il atteignit en même temps sa tabatière.

— Celle-là, je n'en ai plus besoin. Hop, au grenier.

Et, en disant ces mots, Machault jeta la vieille tabatière en l'air. Elle alla retomber, – il ne l'avait pas fait exprès – sur le haut d'une armoire. Mais déjà, rageuse, Marie avait éteint le bougie.

— Où donc est mon lit, marmonnait Machault. Je n'y vois pus ren. Ah, j'y suis.

Et saisissant le pied du lit qu'il prenait pour le haut, il s'écroula par terre en hoquetant encore :

— Je les ai quand même bien vendus...

Et s'endormit aussitôt du sommeil du juste.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon, quand Aignan Machault se réveilla le lendemain matin, la bouche encore un peu pâteuse, mais l'ivresse dissipée. La fermière épluchait sans mot dire des légumes au coin du feu.

— Alors, te voilà tout de même réveillé. Ben, raconte-moi donc un peu ce que tu as fait hier soir.

— Hier, hier, ben, j'ai vendu les veaux. Et puis, qu'est-ce que tu veux, j'étais tellement content de mon marché, que je me suis laissé entraîner à boire un peu plus que ce qu'il aurait fallu. Ça arrive...

— Ça arrive, oui, et plus souvent à toi qu'à d'autres. Et combien les as-tu vendus, nos veaux ?

— Attends un peu, que je me rappelle. Ah, j'y suis. 115 pistoles, tout rond.

— Cent quinze pistoles. Et hier, il y avait tout juste soixante-quinze francs de billets sur la table. Où as-tu serré le billet de mille francs qui doit te rester ?

— Le billet de mille ? Ben, dans mon portefeuille, pardi.

— Ton portefeuille ! Y a ren dedans.

— Alors, dans ma poche.

— Regarde donc un peu...

Machault, inquiet, examina successivement les poches de sa blouse. Il en tira toutes sortes d'objets hétéroclites, depuis la tabatière neuve jusqu'à des bouts de ficelle. Mais, de billet de mille francs, pas l'ombre.

— Misère, fit-il, qu'est-ce que j'ai pu en faire !

— Tu l'auras laissé dans un cabaret, vieil ivrogne. Eh bien, nous voilà dans de beaux draps. Comment allons-nous faire pour payer notre propriétaire la semaine prochaine ?

— Attends un peu, voyons. J'ai été chez Lambert, chez Moreau, chez Gourdon, chez la mère Germaine, chez la mère Héloïse. Tant pis, je vais perdre encore une journée. Mais faut que je repasse chez chacun d'eux.

Et Aignan, encore un peu vacillant, reprit la route de Vouziers.

Il revint à la fin de l'après-midi, tête basse. Nulle part, l'on n'avait vu de billet de mille francs.

— Un billet de mille, ça se remarque, lui avait-on dit partout.

Non, non, c'est point ici que tu l'as laissé.

Machault avait fini par se rappeler qu'il avait montré des billets à Turquais. Mais celui-ci affirmait qu'il les avait tous fourrés dans sa poche. Et le fermier se refusait à soupçonner l'aubergiste du carrefour de la Guinguette, un ancien compagnon d'armes... Il fallut l'admettre : le billet était bel et bien perdu.

— Tu l'as laissé tomber en route, entre deux haltes dans un café, lui dit d'un ton rogue son épouse. Il n'y a plus qu'à mettre une croix là-dessus. Et tu te débrouilleras avec notre maître.

Mais Machault ne se sentait aucune envie d'affronter les rigueurs du notaire. Il se remit au travail, en branlant du chef.

— On verra bien...

C'était tout vu d'avance. Les jours passèrent. La date fatale du 24 septembre arriva. Machault ne bougea pas. Trois jours plus tard, le facteur remettait au fermier une lettre assez sèche de maître Laurent Barricourt s'étonnant déjà du retard et invitant le fermier, s'il était trop occupé pour venir jusqu'à Vouziers, à lui adresser sans retard les fonds par l'un des nombreux moyens que la poste met à la disposition de sa clientèle...

— Faudrait lui répondre... dit maîtresse Marie.

Mais le porte-plume était plus lourd entre les doigts de Machault qu'une massue. Machault continua à faire la sourde oreille. Quant à se présenter devant son notaire sans son fermage, cette seule pensée le faisait pâlir.

Une seconde lettre, plus impérative, ne le décida pas à sortir de son silence.

— Il va nous envoyer l'huissier, gémissait la fermière.

— Tout de même, tout de même, disait Machault, il ne nous mettra pas à la porte comme cela, depuis vingt ans qu'on exploite son domaine.

Mais il n'était pas autrement rassuré.

Ce dimanche-là, deuxième d'octobre, tout avait mal marché pour le malheureux Machault. Depuis le matin, la fermière le bousculait, jugeait qu'il n'était bon à rien et lorsqu'il voulait se rebiffer, lui fermait la bouche en déclarant :

— Quand on n'est même pas capable de ramener son argent de la foire, on n'a point le droit de causer...

Tout avait mal marché. Il se sentait de plus en plus inquiet, car il devinait que la semaine qui s'ouvrait allait être décisive ; aussi n'avait-il pas osé, vers la fin de l'après-midi, s'en aller à l'auberge, comme il avait coutume de le faire chaque dimanche. Il avait soigné les bêtes et était venu s'asseoir près du feu, se promettant tout de même de fumer une bonne pipe.

Il tira sa tabatière de sa poche. Misère, voilà-t-il pas que le couvercle de cette tabatière neuve était tout fendu et laissait échapper le tabac, qui s'était répandu dans sa poche.

— En voilà une camelote, s'exclama Aignan. Dire que j'ai acheté ça, il n'y a pas quinze jours. Faut que je la répare.

Et allant chercher une vieille boîte, un marteau et des clous, notre héros entreprit d'ajuster un couvercle neuf pour remplacer celui qui s'était brisé.

Mais sans doute était-il plus nerveux que d'habitude, ou bien les matériaux étaient de mauvaise qualité : au second coup de marteau, la rondelle de bois qu'il avait péniblement découpée se brisa à son tour.

— Mille millions de tonnerres ! s'écria Aignan après de nouveaux et vains efforts. J'y renonce ! Je vais quérir ma vieille tabatière. Elle était peut-être bien usée, mais au moins elle tient toujours.

Et il commença à fouiller dans les tiroirs de la table.

— Où est-elle donc, celle-là ? murmurait-il. Il avait complètement oublié ce qu'il en avait fait, quand il était ivre. C'est le diable qui l'a cachée.

— Mais non, mon pauvre gars, finit par lui dire sa femme qui l'avait observé sans mot dire. Si tu n'avais point été ivre-mort l'autre soir, tu te souviendrais de l'endroit où tu l'as lancée. Allons, je vais te la chercher.

Et grim pant sur un escabeau, la fermière de la Saulaie, qui n'avait pas mauvais cœur, atteignit sur le haut de l'armoire la vieille tabatière, déjà couverte de poussière.

Aignan Machault s'en saisit avec un visible plaisir. Il l'essuya et se mit en mesure de l'ouvrir pour transvaser d'un récipient dans l'autre le tabac qui lui restait.

Mais il poussa un cri de stupeur :

— Eh, Marie, le v'là, le v'là !

— Quoi donc ?

— Le billet de mille francs, parbleu. Je l'avais fourré dans ma tabatière après l'avoir montré à Valère Turquais. Je me souviens bien maintenant. Fallait-il que je sois ivre pour l'avoir oublié ! Eh bien, c'est une chance que ma tabatière neuve se soit cassée !

Et dans sa joie, Aignan Machault embrassa sur les deux joues sa femme, aussi heureuse que lui.

Dès le lendemain matin, Machault s'en allait remettre à maître Laurent Barricourt les six cents francs du terme échu « avec ben des excuses pour le retard ». Et je vous assure qu'il ne traîna pas.

Mais à la suite de cet événement mémorable, ne s'enivra-t-il plus jamais ? Je n'oserais vous l'affirmer : vous ne me croiriez pas.

Ce que je puis vous jurer, c'est qu'il évita les jours de foire. Il avait eu trop chaud, cette année-là...



-
- 1 Terrain entourant un bâtiment.
- 2 Au Moyen Âge, poème narratif ou lyrique.
- 3 Personne chargé des intérêts matériels de la communauté religieuse du village; Sacristain intendant de la paroisse.
- 4 Prison.
- 5 Médecin.
- 6 D'après l'Abbé Lallemant qui l'a entendu conter par divers habitants de Sainte-Menehould, de Courtémont et de Moirémont.
- 7 D'après l'Abbé Lallemant.
- 8 Prêtre qui dessert une cure ou une chapelle.
- 9 Membre du clergé attaché au service d'une église. Au Haut Moyen Âge, le mot pouvait désigner certains membres du personnel laïc des églises.
- 10 D'après Meyrac.
- 11 Désigner certains membres du personnel laïc des églises.
- 12 Petite voie (sentier ou ruelle)
- 13 Celui qui a le droit de faire pâturer ses bêtes et qui, pour cela, doit l'herbage.
- 14 Abeilles.

Table des Matières

AVANT-PROPOS	4
CONTES DE LA LÉGENDE DORÉE	10
La fontaine de saint Gengoux	11
La légende de sainte Eulalie	20
Sainte Berthe et saint Trézain	31
LÉGENDES HISTORIQUES	40
Les mésaventures de Thibaut le Chansonnier	41
La Jacquerie de Champagne (XIV ^e siècle)	57
Le page de Montmorency	70
Le royinot(6)	80
Les perdrix de Jean Mathurin (Conte du dix-huitième siècle)	91
Le faux curé et le faux régent(7)	101
CONTES MERVEILLEUX	111
Le Diable et la servante	112
Les deux bossus	124
Les trois petites fées	132
La légende de Notre-Dame à mars	145
Les trois vœux	156
CONTES FACÉTIEUX	161
Le « Monsieur » de M. le Curé	162
Le Bûcheron et le trésor(10)	173
L'astucieux paysan de Mussot	187

Le perroquet bavard	196
Le jambon de Pâques	201
Le braconnier de Williers	208
Le billet d'Aignan Machault	216